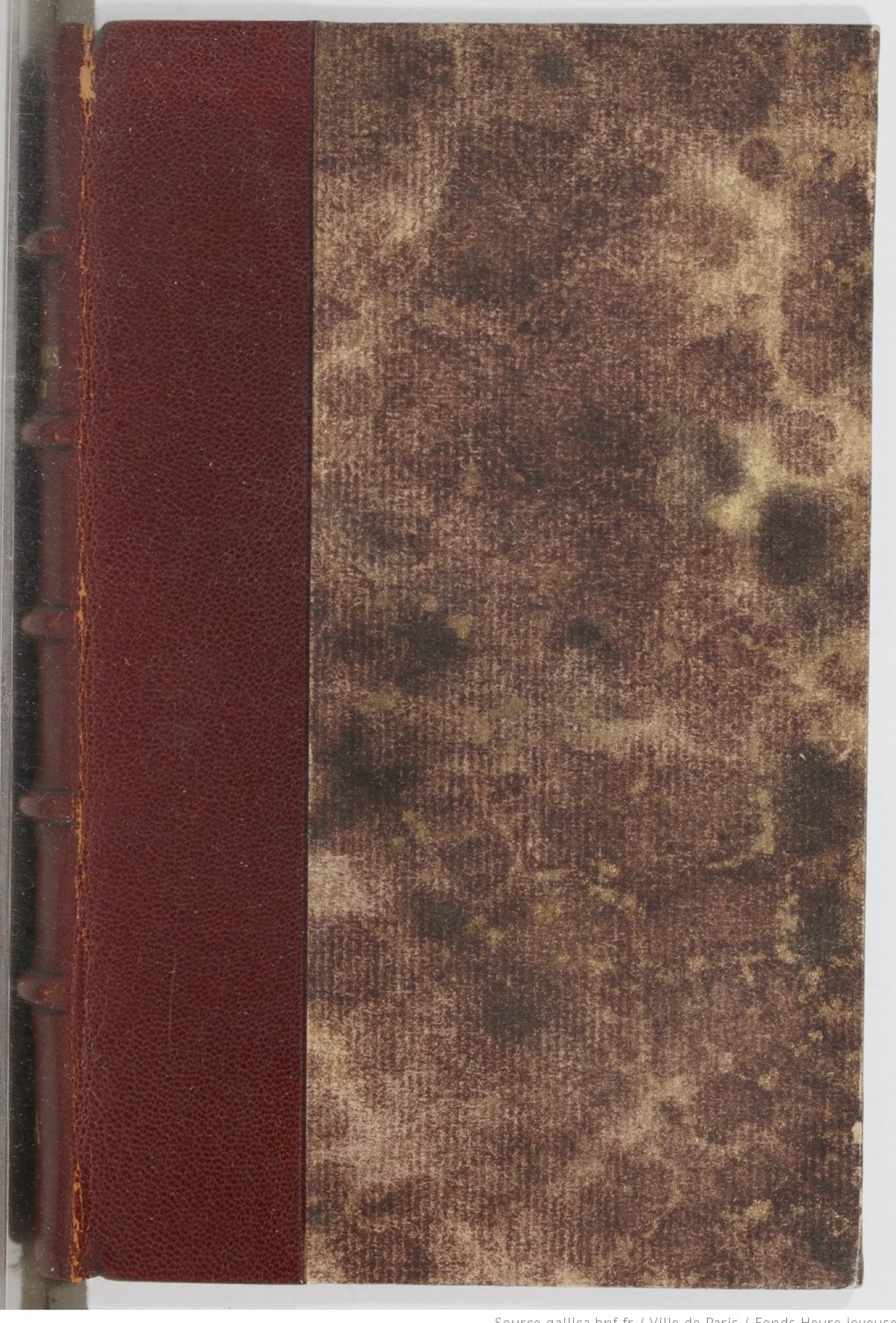
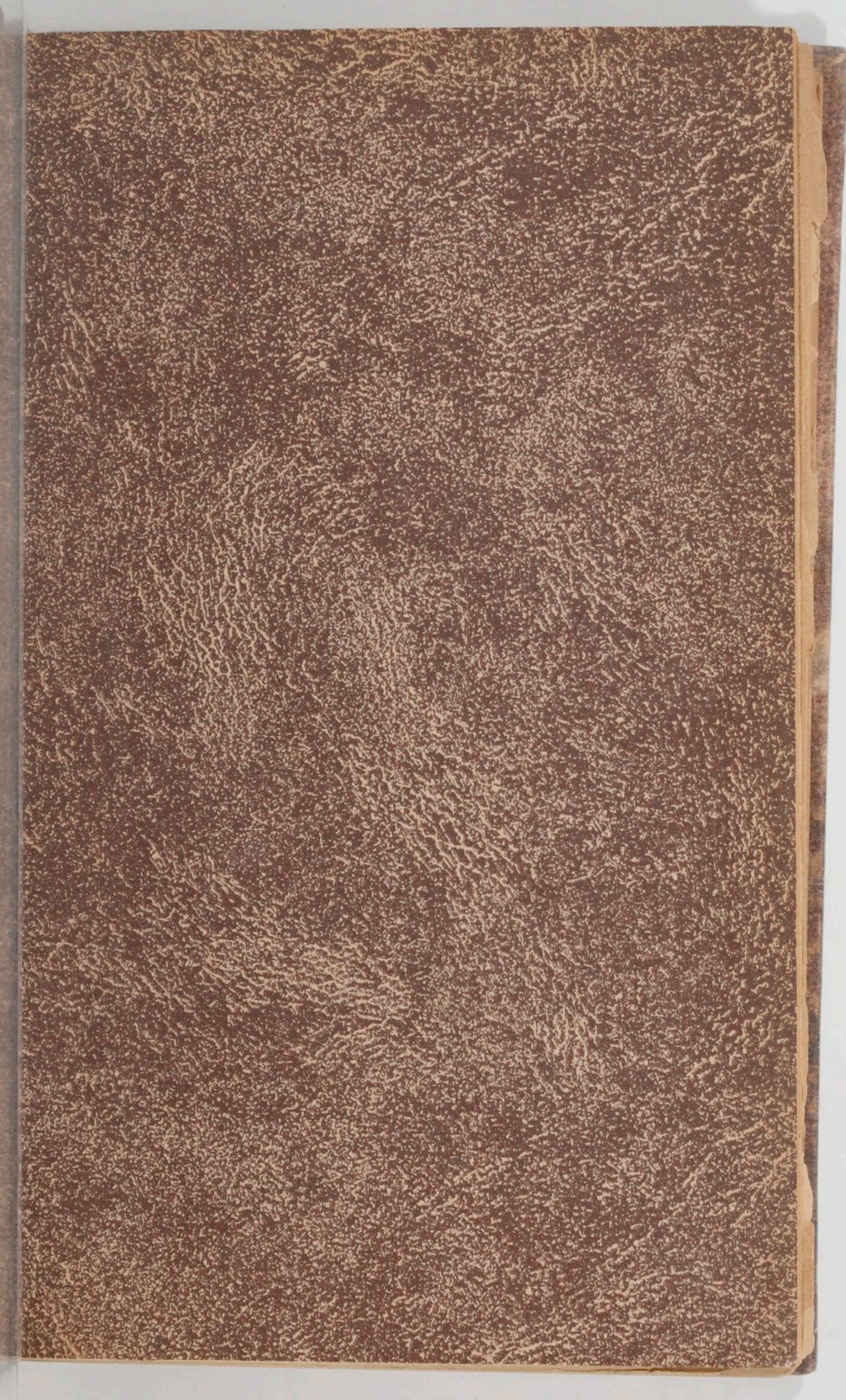


Marcel Dhanys. Sur les marches du trône







2

SUR

LES MARCHES DU TRÔNE



DU MÊME AUTEUR

COLLECTION

Les Jeunes Filles d'autrefois. Journal d'une élève de Port-Royal (En collaboration avec Jacques Roland).

Souvenirs d'une Bleue, élève de Saint-Cyr.

Mémoires d'une petite fiancée (Marie-Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne).

Le Vœu de Phanette.

COLLECTION

Les Mariages blancs au XVIIIe siècle.

Les Doléances d'une petite mariée.

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES

Les Prétendants de Simonne.

SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE

MARCEL DHANYS

Sur les Marches du Trône

MARIE DE MANCINI ET LOUIS XIV (1654-1659)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1901

N° 188

Ex. 1

SUR LES MARCHES DU TRONE

(MARIE DE MANCINI & LOUIS XIV)

1654–1659

PREMIÈRE PARTIE

Février 1654 à janvier 1657.

Paris, 6 février 1654.

Le Roi ! enfin, je l'ai vu, de quoi il me tardait furieusement. Hier, au Louvre, nous fûmes présentées à Leurs Majestés, ma mère, ma sœur Hortense et moi. Ma mère qui m'a en médiocre affection se raillait fort de mon désir de paraître à la cour. Elle me dit au moment de monter en carrosse :

— Ce sera, sur ma foi ! un plaisant spectacle à offrir au Roi que votre vilain museau sec et noir comme un pruneau.

A quoi je repartis.

— Ma laideur vous doit mettre le cœur en joie, puisque, par le contraste, elle fera paraître dans tout son éclat la beauté de votre préférée.

Comme je suis, de longue date, accoutumée aux propos peu gracieux de ma mère, je ne m'en mets guère en peine. Et pour ce qui est d'être laide, étant un mal à quoi il n'y a pas de remède, je croyais en avoir pris bien définitivement mon parti ; mais, de cette heure que j'ai vu le Roi, j'ai bien changé d'avis.

La Reine a fait à ma mère de grands compliments sur la beauté de ma sœur. Le Roi regardait Hortense avec admiration, puis reportait les yeux sur moi, tout étonné, me semblait-il, de nous trouver si différentes en beauté, et ces regards du Roi me firent tout soudainement sentir quelle disgrâce c'est d'être laide.

Suis-je donc si laide ? Je viens de me le demander debout devant mon miroir.

Je suis grande, pour mon âge, mais si maigre que mes bras et mon col paraissent

trop longs et décharnés ; ma peau est d'un brun jaunâtre ; mes yeux, grands et noirs, n'ont pas plus d'éclat que deux charbons éteints ; ma bouche est grande et plate ; mes dents sont très belles, mais cela m'est de mince avantage n'étant pas, comme ma sœur Hortense, toujours en humeur de les montrer en de joyeux éclats de rire.

Donc, je suis laide ! ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sais ; ma mère me le répète assez que je suis laide ; mais les regards du Roi me l'ont dit avec une telle éloquence que, pour la première fois, je me désole d'être laide... laide !...

J'ai fort bien vu, par l'accueil de Leurs Majestés, que mon oncle le Cardinal est, céans, un plus grand personnage encore que je n'imaginais.

La Reine dit à ma mère qu'elle ne nous voulait pas savoir loin d'elle, et, qu'en conséquence, elle nous avait fait préparer un appartement au Louvre où mon oncle est établi depuis qu'il a quitté le Palais-Royal.

Nous sommes descendues à l'hôtel de Ven-

dôme où la duchesse douairière nous accueillit avec de grands témoignages d'affection, principalement ma sœur, la duchesse de Mercœur, qui est sa belle-fille.

Après notre présentation à la cour, nous fûmes traitées splendidement chez la duchesse de Carignan qui nous donna tous les divertissements possibles, desquels j'ai fort bien pris ma part, encore que je sois un peu neuve dans le ton et les manières de la cour, malgré les huit mois passés à Aix, auprès de ma sœur de Mercœur, qui ne nous avait épargné, sur ce point, ni les sages avis, ni les bons exemples.

Si j'étais belle comme ma sœur Hortense, j'aimerais à la folie la Cour et les plaisirs; mais ma laideur me gâtera sans doute tous les plaisirs.

Pendant le concert de violons que nous donnait la duchesse de Carignan, je me tenais un peu à l'écart, observant tout, et invisible derrière un rideau. Le fils de la duchesse, le comte de Soissons, dit à ma sœur Olympe :

— Eh quoi, divine, se peut-il que vous ayez pour sœur un tel laideron !



Olympe répondit charitablement :

— Il est vrai que les yeux sont furieusement blessés par la vue de cette noire petite taupe.

A quoi, sortant du rideau qui me cachai, je répondis :

— J'aime encore mieux offenser les yeux par ma laideur que les oreilles par ma sottise et ma méchanceté !

Ma sœur, furieuse, se voulait aller plaindre à ma mère, mais le comte, affectant de me traiter en enfant, tourna la chose en plaisanterie.

— Eh ! fit-il, point si taupe ! la colère lui donne de beaux yeux de chat sauvage.

— En attendant qu'elle m'en donne les griffes, fis-je hardiement.

— Mais, dit le comte en riant, je les crois déjà poussées, les jolies griffes roses !

Il voulut prendre ma main pour la baiser, mais je la retirai brusquement et la mis derrière mon dos.

Paris, 22 février 1654.

Le contrat de mariage de ma cousine Anne-Marie Martinozzi avec le prince de Conti fut

signé hier au Louvre. Ils avaient été fiancés, le même jour, dans la chambre du Roi par l'archevêque de Bourges. Le mariage a été célébré, ce matin, par le même prélat, dans la chapelle de la Reine.

La mariée, belle comme un ange, dans son habit de brocart blanc orné de perles magnifiques, a été conduite à la chapelle par Leurs Majestés, par Monsieur, par le prince de Conti, par M. le Cardinal et beaucoup d'autres des premiers de la Cour.

Le prince a une très jolie figure, mais il est bossu ; pour moi, je n'aimerais pas du tout un mari bossu.

Je me réjouissais fort d'assister à ce mariage, ma mère m'ayant fait faire pour la circonstance un bel habit de satin blanc. Au moment de rejoindre le cortège, Olympe me dit obligeamment :

— Ma chère, vous avez l'air d'une mouche en train de se noyer dans un bol de lait.

— Je répliquai :

— Et vous, ma chère, vous avez l'air d'une oie.

Ce n'est pas du tout vrai ; Olympe est sotte, mais elle n'en a pas l'air : sa beauté lui tient lieu d'esprit, et je vois bien que rien ne pourra, à moi, me tenir lieu de beauté.

Si jolie que soit Olympe, Hortense l'est bien plus qu'elle. Quand on la regarde, c'est comme si l'on entendait une musique ravissante. Elle était fraîche comme un bouton de rose dans son habit de satin blanc. Après la cérémonie elle a été baisée, mignotée ; tout le monde en faisait les plus grands compliments à M. le Cardinal que cela rendait fort aise, car Hortense est présentement sa favorite.

Le Roi dit à mon oncle :

— En vérité, je ne crois pas qu'il puisse exister dans le monde entier une aussi jolie enfant.

Je me tenais près du Roi, en ce moment. Il s'avisa que j'avais entendu, et me regarda avec un peu d'embarras comme pour s'excuser de louer ma sœur devant moi et de ne me pouvoir louer moi-même. Je me sentis devenir toute rouge, de quoi je fus fort humiliée. Le Roi a dû penser que c'était par l'effet de la ja-

lousie ; pas du tout, c'était par l'effet de la colère, ne pouvant souffrir que l'on ait l'air de me prendre en pitié.

Pour le coup, si Olympe lisait ceci, elle ne manquerait pas de dire que c'est moi qui suis une oie d'imaginer sottement que le Roi peut s'occuper de ce que je pense !

De retour dans notre appartement, ma mère embrassa Hortense, lui disant :

— Ma perle, ma beauté, mon étoile, si Anne-Marie épouse un prince du sang, à quoi ne pourras-tu prétendre !

— Hé, fis-je, ma mère, vous oubliez qu'au-dessus d'un prince du sang, il n'y a que le Roi.

— Ce que je n'oublie pas, c'est que votre avenir m'est un sujet de perpétuel tourment. Anne-Marie a fait un brillant mariage, mais elle est admirablement belle, elle a beaucoup d'esprit et de raison, et avec cela un caractère d'une douceur angélique. Toutes ces qualités, ma fille, ne brillent en vous que par leur absence, aussi, tout ce que je vois ici me fait d'autant plus regretter que vous n'ayez pas

suivi mes conseils et ne soyez pas demeurée auprès de votre tante au couvent de Campo-Marzio.

— Eh bien, sachez, ma mère, que, encore que Campo-Marzio fût peu agréable à habiter, étant fort malsain et soumis à une rigoureuse clôture, j'aimerais quasi mieux y être ensevelie jusqu'à la fin de mes jours que d'épouser, comme Anne-Marie, un mari bossu.

Cette réponse mit ma mère en fureur.

— Voyez-vous, fit-elle, ce laideron qui fait fi ! d'un prince du sang !

— Moi, fit Hortense, c'est le Roi que je voudrais épouser.

Cela me fâcha, contre cette petite ; épouser le Roi ! Je vous demande un peu !... Au reste, je le déteste, le Roi, avec son air de s'étonner de me voir si laide. Qu'est-ce que ça peut lui faire, que je sois laide ?... Je suis sûre que, comme ma mère, il pense que la place d'une fille laide est au couvent... Eh bien, cela m'est égal, ce qu'ils pensent, et je n'entrerai pas en religion, ne fût-ce que pour faire enrager ceux qui voudraient m'y voir entrer... Vraiment, je

suis sotte, qu'est-ce que cela peut bien lui faire, au Roi, que je sois laide ou jolie, au couvent ou à la Cour.

Paris, 15 mars, 1654.

Eh bien! l'avais-je pas dit qu'ils n'avaient tous en l'esprit que le désir de se débarrasser de moi!

Ma mère nous ayant menées rendre nos devoirs à M. le Cardinal, il me prit par le menton et dit à ma mère :

— M'est avis que l'air de la Cour ne vaut rien pour cette petite sauterelle. Si j'étais que de vous je la mettrais dans un couvent pour voir si elle y prendrait un peu d'embonpoint.

Ma mère fit alors, selon sa coutume, cent doléances sur mon compte : que j'étais dans une agitation continuelle provenant de mon insupportable enjouement, et que, surtout, le peu de régime que je gardais, prenant les nourritures qui me sont contraires et refusant celles qui me peuvent faire du bien, m'avait réduite à ce pitoyable état de maigreur.

A la suite de cet entretien, ma mère me vient de déclarer que j'entrerai la semaine qui vient au couvent de la Visitation du faubourg Saint-Jacques.

— Vous voulez dire : nous entrerons, dis-je, car Hortense vient sûrement avec moi ?

Hortense se mit à faire les hauts cris, déclarant qu'elle ne voulait pas aller au couvent. Ma mère aussitôt de la consoler, lui disant qu'elle était sa joie, sa lumière, et qu'elle la garderait auprès d'elle.

Ma mère nous ayant menées chez la Reine lui fit part du conseil que lui avait donné M. le Cardinal, touchant notre mise au couvent, sur quoi Monsieur, le petit frère du roi, se mit à fondre en larmes.

— Je ne veux pas que ma bonne amie Hortense s'en aille au couvent, ne cessait-il de répéter.

Le Roi, survenant, s'informa de la cause des larmes de Monsieur.

— C'est, dit le prince, qu'on veut mettre ma bonne amie Hortense au couvent, n'est-ce pas que vous ne le souffrirez pas ?

— Hé quoi, Madame, fit le Roi, en s'adressant à ma mère, est-ce vrai ? Ce serait bien dommage !

Ma mère ayant répondu qu'il ne s'agissait que de moi, le roi fit un :

— Ah ! fort bien ! d'un air indifférent qui me mit dans une telle fureur que je m'écriai :

— Oui, je vais au couvent, et je suis fort aise d'y aller !

Et cela d'un air qui signifiait clairement que c'était de quitter la Cour, que j'étais fort aise.

Ma mère me reprit ensuite sévèrement sur cette réflexion.

— Quand on est si neuve dans le bel usage, me dit elle, on est assurément mieux à sa place dans un couvent qu'à la Cour.

A quoi je repartis :

— S'il ne s'agit que d'être neuve pour être enfermée dans un cloître, Hortense devrait donc suivre ma destinée, et cela avec d'autant plus de raison qu'elle est bien plus jeune que moi.

Ma mère reprit aigrement :

— Eh ne voyez-vous pas que, précisément, sa grande jeunesse la rend plus excusable dans ses manquements aux lois du bel usage ; et d'ailleurs sa beauté s'explique assez pour elle.

Tout cela n'est-il pas d'une révolante injustice ? Ce qui me console dans cette mortification d'entrer au couvent, c'est de penser que je ne verrai plus le Roi, car décidément, je le déteste !

Paris, 18 mai 1654.

Voilà qui est bien étonnant : je suis céans depuis deux mois, et j'y suis sans ennui.

L'Abbesse du monastère est la Mère Marie-Elisabeth de Lamoignon, sœur du premier président de Paris. Ayant bien voulu prendre la peine de m'instruire elle-même, elle m'enseigne la langue que je sais mal, et tout ce qui est nécessaire à une fille de mon âge et de mon rang. Puisque je suis dépourvue de beauté, je veux du moins, si l'on ne me peut regarder sans peine, que l'on me puisse écouter avec plaisir.

L'étude ne m'ennuie pas, ayant une facilité extrême. Les sujets les plus sérieux ne me peuvent rebuter, et j'apprends en me jouant des pages entières de tragédies. Je viens de lire *Sophonisbe* de M. Mairet. J'ai appris par cœur les plaintes de Massinisse devant le corps de Sophonisbe. Je goûte surtout les derniers vers de ce morceau que M. Corneille a si heureusement imités dans les imprécations de Camille de sa belle tragédie *Horace*.

Cependant, en mourant, ô peuple ambitieux !
J'appellerai sur toi la colère des Cieux
Puisses-tu rencontrer, soit en paix, soit en guerre,
Toute chose contraire, et sur mer, et sur terre,
Que le Tage et le Pô, contre toi rebellés,
Te reprennent les biens que tu leur as volés ;
Que Mars, faisant de Rome une seconde Troie,
Donne aux Carthaginois tes richesses en proie,
Et que dans peu de temps le dernier des Romains
En finisse la race avec ses propres mains!

Si j'étais le Roi, ce serait ma folie d'accomplir d'assez grandes choses pour voir mes exploits célébrés dans les vers des poètes.

Hortense m'est venue rejoindre depuis peu, de quoi elle est fort marrie. Malgré les instances de ma mère pour la garder auprès d'elle, M. le Cardinal s'est avisé que ma sœur était trop enfant pour demeurer à la Cour où sa grande beauté la fait cependant bien venir de tous ; il disait qu'elle était devenue trop obstinée, à quoi la grande liberté qu'on lui laissait n'avait pas peu contribué.

Il paraît qu'elle a témoigné un déplaisir mortel de quitter la Cour, et cela a été fort bien vu par M. le Cardinal, parce que venant de sa favorite, il a voulu voir, dans ce déplaisir, un effet du chagrin qu'elle éprouvait à se séparer de lui. Le même déplaisir témoigné par moi, à mon entrée au couvent, a été pris comme une preuve de mon esprit d'insubordination, tant il est vrai que tout est pris en bonne part de ceux que l'on aime et en mauvaise de ceux que l'on déteste.

La petite me conta que Monsieur avait d'abord beaucoup pleuré en apprenant son départ, puis qu'il s'était mis en colère contre le Roi, lui disant :

— Il faut que vous soyez bien méchant ! Vous êtes le maître, et vous laissez partir ma bonne amie !

Oui, le Roi est le maître de toute la France, mais on dit que M. le Cardinal est le maître du Roi. Si j'étais le Roi, je ne souffrirais pas cela.

Après avoir donné un jour de congé aux classes en l'honneur de l'arrivée d'Hortense, Mme de Lamoignon a voulu l'astreindre à un travail régulier, de quoi la petite se lamente fort. Comme Madame la reprenait avec douceur, lui disant qu'elle devait étudier pour plaire à Son Eminence :

— Voire ! dit Hortense, je n'ai pas besoin de vos livres ennuyeux pour apprendre à lui plaire ! je n'ai seulement qu'à le lutiner et baiser, et il se tient content !

L'autre jour, elle me vint demander de lui prêter de l'argent pour son divertissement, en attendant l'argent de la pension que M. le Cardinal lui a promis pour chaque mois. Je lui dis que je n'avais pas du tout d'argent.

— Comment, fit-elle, vous êtes depuis deux

mois au couvent sans argent ! Mais il n'y a qu'à écrire à notre oncle pour lui en demander.

— Ecrivez, si cela vous plaît. Pour moi, j'aime mieux me passer d'argent que de lui en demander.

Alors, de son écriture illisible, car, malgré ses neuf ans, elle écrit comme un chat, elle se mit à écrire à M. le Cardinal une lettre qu'elle me fit lire.

— Voilà, dis-je, une belle horreur, il ne pourra jamais déchiffrer cet affreux barbouillage.

— Que si ! fit-elle, je lui dis que je l'aime fort, il saura très bien lire cela et en sera tout aise. Et, vous voyez, je n'ai pas manqué de demander aussi de l'argent pour vous.

Décidément, c'est une bonne petite. J'avoue que je ne serai pas fâchée d'avoir quelques pistoles à ma disposition, soit pour mon divertissement, soit pour en faire des libéralités, encore que j'eusse mieux aimé m'en passer que de les demander à M. le Cardinal.

Sainte-Marie de la Visitation, 10 juillet 1654.

C'est Hortense qui avait raison. M. le Cardinal a su fort bien déchiffrer ses tendresses et ses demandes d'argent. Il nous a mandé M. de Coutances qui nous a remis de sa part deux superbes éventails et trente pistoles.

Je serais très satisfaite de ce présent, car je n'avais pas un sol, et, à l'occasion, j'aime fort être libérale, si cela ne me mettait dans l'obligation de remercier M. le Cardinal. Le peu d'affection qu'il m'a toujours témoigné n'a pu m'en inspirer une bien vive pour lui, aussi ne puis-je qu'à grand'peine prendre sur moi de lui écrire.

Je lui fis donc hier une lettre de remerciements de laquelle Mme de Lamoignon fut fort satisfaite, à cela près que je n'y faisais pas mention de mon affection.

Mme de Lamoignon me reprit sur cela. Elle me représenta avec beaucoup de force toutes les obligations que ma famille avait à M. le Cardinal, que ma destinée tout

entière était entre ses mains et que, en conséquence, non seulement je ne devais rien faire qui le pût désobliger, mais qu'encore je devais saisir avec empressement toutes les occasions de lui témoigner le plus tendre attachement. Je me décidai donc à ajouter ceci à ma lettre : « Je n'ai point de paroles pour témoigner les sentiments de respect et de reconnaissance que j'ai des bontés et des soins que Votre Eminence a pour nous. » Mais en vérité, je le fis plutôt pour être agréable à Mme de Lamoignon que pour me pousser dans les bonnes grâces de M. le Cardinal, et pour ce qui est de l'affection, je ne me pus résigner à en souffler mot.

Je suis contente que, à part ce détail sur mes sentiments, Mme de Lamoignon ait été satisfaite de ma lettre. Je sais que M. le Cardinal ne manque pas de montrer à Leurs Majestés les lettres que nous lui écrivons ; si le Roi voit la mienne, je ne veux pas qu'il ait le plaisir d'en faire des railleries... Je ne sais même pourquoi je m'arrête à cette idée. L'opinion du Roi m'importe peu, ne m'étant jamais

souciée que de celle des personnes que j'aime, qui, à vrai dire, ne sont pas fort nombreuses et, pour ce qui est du Roi, je suis bien aise d'être céans, bien loin de sa présence.

Sainte-Marie de la Visitation, 15 juillet 1654.

Cette petite Hortense est insupportable. Ce matin j'entre dans sa chambre : elle jouait avec la petite de Vardes à se jeter une bourse d'un bout de la chambre à l'autre. J'attrape, au vol, la bourse pleine de pistoles.

— Pourquoi ne faites-vous pas votre page, Hortense ?

— C'est trop difficile ; je ne sais pas faire les *s*, et justement j'ai pour modèle : *Massinissa se redressa.*

— Ce n'est pas en jouant à la balle que vous apprendrez à faire vos *s*. Et puis qu'est-ce que cette façon de jouer à la balle avec une bourse... Elle est du reste fort laide, cette bourse.

— Fort laide, ma bourse ! C'est la bourse du Roi, ainsi !...

— La bourse du Roi ? Comment avez-vous la bourse du Roi ?

— Oh ! c'est bien simple ; un jour qu'il se jouait avec moi, il me voulut embrasser. Je lui dis, en badinant : « Je ne vous embrasserai que si vous me donnez la bourse ou la vie. — Oh ! bien, fit-il, j'aime mieux encore vous donner ma bourse. » Il m'embrassa, ensuite de quoi il me donna sa bourse qui contenait quatre pistoles.

— Et vous avez aussi gardé les pistoles ?

— Voire ! que je les lui aurais rendues ! Il a tout l'argent du royaume, le Roi, moi je n'en suis guère bien pourvue.

Je l'aurais battue, cette petite, d'avoir ainsi fait preuve de rapacité. Certainement, le Roi n'a pas regretté ses pistoles, il est à cent piques au-dessus de cela. Mais pour ce qui est d'avoir à sa disposition tout l'argent du royaume, comme il serait juste, étant le maître, il s'en faut de beaucoup. J'entendis M. le Cardinal dire un jour à ma mère qu'il tenait le Roi très serré sur la question argent, de quoi je fus bien révoltée. Ce n'est pas une raison,

parce que je déteste le Roi, pour approuver une telle injustice.

Je ne sais comment il me vint la fantaisie d'avoir la bourse d'Hortense.

— Vous me la devriez donner, lui dis-je. Si vous voulez, en échange, vous prendrez mon coffret en bois de calambourg.

— Votre coffret que vous aimez tant parce qu'il ferme à clef et que vous y cachez tous les tendres secrets de votre cœur, comme disait notre oncle ?

— Oui, mon coffret qui ferme à clef ; je vous le vais quérir.

— Minute, fit Hortense, comment pouvez-vous me promettre ce coffret précieux pour une bourse que vous ne trouvez pas jolie ? C'est donc que ma bourse vous paraît encore plus précieuse, alors je la veux garder pour moi.

Et j'eus beau lui promettre, avec mon coffret, toutes mes pistoles et même mon bel éventail, elle n'en voulut pas démordre, et refusa de me céder sa bourse.

Je ne sais vraiment pas pourquoi je m'obsti-

nai à la vouloir, cette bourse, car elle est, comme je l'ai dit, fort laide, et, de fait, je ne m'en soucie pas du tout.

Sainte-Marie de la Visitation, 18 juillet 1654.

Je suis furieusement fâchée contre cette sotte Hortense. J'étais au lit, hier, par suite d'un peu de fièvre. Elle me vint voir, et, me trouvant la mine fort bonne, ce qui n'était qu'un effet de l'animation de la fièvre, elle se mit à me lutiner et, tout soudain, se saisit d'une façon de sachet qu'elle aperçut par l'ouverture de mon manteau de nuit.

— Ah ! ah ! dit-elle, ma bourse ! Moi qui croyais l'avoir perdue !... C'est donc vous qui me l'avez volée. Vous me l'allez rendre tout de suite, sans quoi je me vais plaindre à Mme de Lamoignon.

Je dois dire que, ayant vu la bourse d'Hortense sur sa table à écrire, je m'en étais emparée, puis, laissant sur la table l'unique pistole qu'elle contînt, je l'avais emportée pour l'examiner à loisir ; enfin, je ne sais comment

il me vint à l'idée qu'elle serait fort propre à me faire un sachet.

— Vous voyez, dis-je à Hortense, j'en ai fait un sachet pour y mettre de la bergamote.

Mais, elle, fourrant son nez sur la bourse.

— De la bergamote? Il n'y en a trace, pas plus que d'aucun autre parfum, alors, à moins que cette bourse ne soit pour vous un fétiche...

Un fétiche, je vous demande un peu!... Comme si l'on pouvait faire un fétiche d'une si laide bourse... un fétiche!... Je crois que je l'aurais battue, cette sotte Hortense. C'est qu'elle est bien capable d'aller raconter cette ridicule histoire, et cela me ferait mourir de confusion. Mais, après y avoir rêvé un moment, elle me dit :

— Ecoutez, je ne sais toujours pas faire les *s* et Mme Sainte-Victoire me donne des modèles d'écriture où il y a des mots comme *duchesse*, *succession*, *sérénissime*, alors, comme je les fais fort mal, je suis punie et c'est bien ennuyeux. Si vous me promettez de me faire chaque jour ma page d'écriture, je vous laiserai ma bourse.

— Si vous croyez que c'est le moyen d'apprendre à les faire, vos *s* !

— Alors rendez-moi à ma bourse !

Comme ce débat me rompait la tête, je finis par lui promettre de faire ses pages d'écriture, non que je tienne à garder la bourse, mais pour être sûre, sachant la petite très bavarde, qu'elle n'irait pas raconter cette ridicule histoire.

23 juillet 1654.

Il n'est question céans que du sacre du Roi qui a eu lieu à Reims, le 7 juin ; le Roi étant pour lors âgé de quinze ans.

Mon frère Philippe figurait parmi les otages de la sainte Ampoule. Je m'étonne bien que M. le Cardinal ait demandé pour lui cette faveur, car, en toute circonstance, il a témoigné pour lui autant d'aversion qu'il témoignait de tendresse pour notre frère Paul qui mourut, il y a deux ans, des suites de la blessure qu'il reçut au combat du faubourg Saint-Antoine.

On dit merveilles de cette cérémonie, et de

l'acclamation de tout le peuple, et de l'air de majesté du Roi. Entendant cela, Hortense me vint dire :

— Je suis bien fâchée de toutes ces cérémonies.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce qu'il me semble que je n'oserai plus me jouer avec le Roi comme devant, puisqu'il est maintenant tout à fait le Roi.

Pour moi, il a toujours été tout à fait le Roi, je suis bien assurée qu'il ne pouvait avoir pendant la cérémonie plus grand air qu'il ne l'a naturellement. Parce que je le déteste, ce n'est pas une raison pour ne pas reconnaître qu'il a l'air d'être le maître de tous.

Sainte-Marie de la Visitation, 25 août 1655.

Comme j'ai fait de grands progrès en dessin, Mme de Lamoignon m'a engagée à faire le portrait d'Hortense, afin de l'offrir à M. le Cardinal pour sa fête. Elle ne laisse passer aucune occasion de me gagner ses bonnes grâces, et rien, m'assurait-elle, ne lui serait plus agréable

que de recevoir le portrait de sa favorite.

Je crois que j'ai attrapé assez bien la ressemblance de mon joli modèle. Hortense frappait dans ses mains et disait :

— Je ne savais pas du tout que j'étais si jolie ! Je suis bien curieuse de savoir si mon bon ami (c'est Monsieur qu'elle appelle ainsi) me reconnaîtra.

M. le Cardinal a écrit qu'il était très satisfait du portrait et que le Roi, à qui il l'avait montré, n'avait jamais voulu croire que je l'eusse fait toute seule.

Naturellement ! je sais bien que de moi il ne peut rien attendre qui soit à mon avantage ; aussi bien, l'opinion du Roi ne m'importe guère !

La Fère, 19 octobre 1655.

Me voici présentement à La Fère, M. le Cardinal m'ayant, la semaine passée, envoyé quérir par Mme de Venel, dame d'honneur de ma sœur, la duchesse de Mercœur.

Malgré mon attachement pour Mme de La-

moignon, c'est avec une vive satisfaction que j'ai quitté le couvent, y laissant Hortense que mon départ a plongée dans le plus amer désespoir à cause de ses pages d'écriture qui la vont mettre en grand embarras.

M. le Cardinal me reçut fort bien, mais sans me parler du motif qui l'avait déterminé à me rappeler à la Cour. Ma mère s'est chargée de me mettre au courant.

Il paraît qu'il était question de me faire épouser le fils du maréchal de la Meilleraye, Armand-Charles de la Porte, marquis de la Meilleraye, grand maître de l'artillerie. Toutes les questions relatives au mariage avaient été réglées entre M. le Cardinal et le Maréchal. Ils n'avaient négligé qu'un point : celui de consulter les deux intéressés. Or, il se trouve que, lors de notre première apparition à la Cour, le marquis de la Meilleraye fut si charmé par la beauté d'Hortense, qu'il en devint éperdument amoureux. Il répondit donc aux ouvertures qu'on lui fit, touchant notre mariage :

— Je me suis sacrifié à Mlle Hortense de

Mancini dès l'instant que je la vis, et cela avec une constance si particulière, que je me jetterai dans un cloître si je ne la puis épouser.

Ce qu'ayant appris, ma mère me dit avec aigreur :

— Je suis au désespoir de ce que, à cause de vous, mon frère a eu l'affront de ce refus. Je vous l'ai toujours dit, du reste, que votre établissement serait des plus difficiles.

A quoi je repartis :

— L'affront de voir l'une de vos filles recherchée en la place de l'autre, au cas où il pourrait être sensible à quelqu'un, ne le devrait être qu'à moi ; or, il se trouve que je n'en ai nul souci, n'ayant, Dieu merci ! pas plus d'inclination pour le marquis de la Meilleraye qu'il n'en a pour moi.

Ma mère, trouvant fort mauvaise ma réponse reprit :

— Vraiment ! ne faudrait-il pas se mettre en peine de votre inclination ! Vous ne seriez que sage de la tourner vers le couvent, cette inclination !

La Fère, 25 octobre 1655.

Je suis outrée de colère contre le Roi. Afin de faire sa cour à M. le Cardinal, Mme d'Aiguillon lui dit, devant le Roi et sans paraître s'apercevoir que je la pouvais entendre.

— Vraiment, on n'a jamais vu une inclination aussi violente que celle du marquis de la Meilleraye. Hier encore il me disait : « Pourvu que j'épouse l'adorable Hortense, je ne me soucie pas de mourir trois mois après. »

Mme d'Aiguillon répétait ce propos afin de flatter M. le Cardinal dans son affection bien connue pour ma sœur ; mais il se trouva qu'il le prit fort mal et s'écria :

— Et moi je suis outré du refus qu'il fait de la main de ma nièce, et pour ce qui est d'Hortense, je la donnerai plutôt à un valet que de la lui laisser épouser.

Le Roi s'étant pour lors avisé que je pouvais entendre, se tourna vers moi et me regarda d'un air de compassion. Je rougis et perdis contenance au point que des larmes

jaillirent de mes yeux, dont je fus au désespoir. Je m'éloignai, et vis bien, à l'air dont il lui parlait, qu'il reprochait son indiscrétion à Mme d'Aiguillon.

Cette indiscrétion m'avait pourtant laissée bien indifférente. Ce que je ne puis supporter, c'est l'insultante pitié du Roi. C'étaient des larmes non d'humiliation mais de colère que je versais à l'idée qu'il s'imaginait que je me pouvais affliger de ce mariage rompu. Le fait est que je ne m'en soucie mie de ce marquis de la Meilleraye, pas plus du reste que je ne me soucie du Roi. Mais pour ce dernier je ne puis souffrir sa manière d'avoir toujours l'air de me prendre en compassion.

Olympe, qui ne laisse passer aucune occasion de m'être désagréable, me dit ensuite que le Roi était bien fâché de la mortification à laquelle m'avait exposée Mme d'Aiguillon. Ensuite de quoi, elle m'assura qu'elle déplorait vivement la rupture de mon mariage.

— Souffrez, lui dis-je, que je ne m'associe point à vos regrets, attendu que si la rupture n'était point du fait du marquis elle le serait du mien.

Se voyant ainsi repoussée avec perte, Olympe n'eut d'autre ressource que de se lamenter avec ma mère sur les difficultés, qu'après un si fâcheux début n'allait pas manquer de rencontrer mon établissement.

Paris, 15 novembre 1655.

Nous voici céans à Paris où nous avons suivi le Roi et la Cour qui y sont venus passer l'hiver. Olympe a un appartement séparé, Hortense demeure chez ma sœur de Mercœur, et moi avec ma mère.

Ce n'est point par un effet de sa tendresse qu'elle me garde auprès d'elle, et l'on se peut étonner, à bon droit, que celle de ses cinq filles qu'elle aime le moins soit précisément celle dont elle fait son habituelle société. Elle en agit ainsi, assure-t-elle, afin de mater ce qu'elle appelle ma nature rebelle. Il est facile d'imaginer si je lui puis savoir beaucoup de gré d'une sollicitude qui se trahit de si obligeante façon.

Grâce aux soins que Mme de Lamoignon a

pris de moi et qui m'ont donné quelques lumières, je trouve au commerce de la Cour des charmes que je n'y avais point encore découverts. Ce m'est donc une dure contrainte de n'en pouvoir goûter librement les plaisirs, ma mère me tenant à l'écart le plus qu'elle le peut, et me gardant de si près que je ne sors jamais qu'avec elle. Le plus souvent même, elle me laisse seule dans ma chambre avec Rose, sa femme de chambre, qui est bien la vieille la plus grognon et la plus acariâtre qui se puisse imaginer, et pendant que je jouis de cette aimable société, mes sœurs gaies et bien parées se divertissent de tout leur cœur.

Le plus dur à supporter, c'est qu'avant de rentrer chez elle, Olympe se fait une maligne joie de me venir conter les plaisirs qu'elle a eus et, en particulier, les attentions dont, à l'en croire, le Roi ne cesse de la combler.

Comme les maux et les biens naissent en notre esprit par la comparaison, mon chagrin augmente beaucoup par celle que je fais de la contrainte où je vis avec la liberté qu'on donne à mes sœurs, et j'avoue que je n'envi-

sage les divertissements qu'elles ont à la Cour et dont je suis privée qu'avec un dépit et un ressentiment incroyable.

Il n'est bruit à la Cour que de la représentation des *Noces de Thétis et de Pélée* qui doit comprendre dix entrées ; c'est un ballet où dansera le Roi, Olympe y doit aussi paraître dans un costume de brocatel feuilles de roses, tout brodé de perles. J'ai supplié ma mère de me permettre d'assister à cette fête.

— Vous y feriez, en effet, belle figure, à côté de vos sœurs ! me dit-elle, avec son aigreur habituelle.

— Eh ! je ne demande pas à faire figure, mais seulement à me divertir, car il m'ennuie fort de vivre à la Cour dans une retraite quasi aussi rigoureuse que celle de la Visitation.

— Plût au ciel, répliqua ma mère, que le désir vous prît d'y retourner, dans cette pieuse retraite. Si j'en crois l'horoscope qu'à ma demande Misraïm vient de tirer pour vous, vous vous épargneriez bien des peines.

— Il ne tiendrait qu'à vous, Madame, lui dis-je, que les plus dures de ces peines me

fussent épargnées. Croyez-vous qu'il me soit bien agréable de me morfondre dans ma chambre pendant que mes sœurs se divertissent à la Cour !

— Vous n'avez point à vous comparer à vos sœurs. Olympe est votre aînée, et quant à Hortense...

— Si la beauté d'Hortense lui donne des droits à votre préférence, vous ne devriez pourtant pas oublier que de même qu'Olympe est mon aînée, je suis, moi, l'aînée d'Hortense.

Ma mère se mit en grand courroux de ce que je lui avais osé parler avec une telle liberté. M. le Cardinal survenant, elle se mit à larmoyer, et, sur ce qu'il lui demandait la cause de son chagrin, elle s'empressa de lui dire :

— C'est cette malheureuse qui abrège ma vie. Je suis à bout de forces, je ne puis plus vivre avec elle. Je n'y vois d'autre remède que de l'obliger d'entrer en religion, car je prévois qu'elle aura beaucoup à souffrir dans le monde, n'ayant point de docilité ni de déférence pour ceux à qui elle en doit le plus.

M. le Cardinal se mit alors en grande colère contre moi, me disant :

— Je n'ai jamais vu un esprit plus emporté que le vôtre, plus rude, plus libertin et plus éloigné de toutes sortes de civilités et de politesse.

Il me dit encore cent autres choses si mortifiantes que le rouge me monte au visage d'y seulement penser, et tout cela accompagné de tant d'aigreur et de termes si sensibles que tout autre que moi en tomberait malade de déplaisir. Mais Dieu merci, je ne prends guère cela à cœur, et toutes les choses désobligeantes dont M. le Cardinal est si libéral envers moi font une impression profonde sur ma mémoire sans en faire aucune sur mon esprit.

Paris, 3 décembre 1655.

J'étais couchée et dormais sans doute depuis longtemps lorsqu'Olympe entra dans ma chambre, s'assit au chevet de mon lit, et m'éveilla sans plus de façon, me disant.

— Vous êtes bien heureuse de dormir si

paisiblement. Pour moi j'ai un tel tumulte de pensées dans la tête que je ne pourrai sûrement fermer l'œil de la nuit.

— Je suis très obligée de votre visite à votre future insomnie, lui dis-je d'un ton maussade.

Mais sans se laisser rebuter par mon peu aimable accueil Olympe continua :

-- Je voudrais que vous eussiez été témoin de l'air d'admiration avec lequel le Roi m'a fait son compliment, et de toutes les attentions qu'il a eues pour moi pendant toute la soirée. Il est même allé jusqu'à me dire... Mais en vérité, je ne sais si je dois... Me promettez-vous le secret?... Vous ne dites rien?... Dormez-vous?

— Quoi donc? Qu'est-ce qu'il y a? fis-je avec l'effarement d'une personne réveillée en sursaut.

— Vous dormiez, fit Olympe avec dépit, et moi qui voulais vous confier ce que le Roi...

— Eh! qu'est-ce que cela me peut faire, ce que vous disait le Roi ; il n'y a vraiment pas de quoi m'empêcher de dormir!

Je me retournai vers ma ruelle comme pour reprendre mon somme pendant qu'Olympe furieuse me quittait en disant :

— C'est une vraie souche ! Rien ne l'émeut, rien ne l'intéresse !

— Rien ne m'émeut ! Qu'est-ce donc qui pourrait m'émouvoir ? Ses coquetteries avec le Roi ? C'est vrai qu'elle est avec lui d'une coquetterie outrée. Je n'en suis pas à remarquer les manèges par lesquels elle cherche à attirer son attention, et l'empressement qu'elle met à l'amuser des saillies de son esprit mordant et moqueur.

Pour moi, si je prétendais aux bonnes grâces du Roi, ce ne serait point par de tels moyens mesquins et bas que je les voudrais obtenir. Je voudrais... Mais quelle ridicule supposition, et qu'ai-je à faire avec les bonnes grâces du Roi ! Si je n'ai pu fermer l'œil de la nuit, c'est tout uniment par suite du regret de n'avoir pu assister à cette représentation des *Noces de Thétis et de Pélée*.

Paris, 10 janvier 1656.

Ma petite sœur Marianne est ici depuis quelques jours. Ma mère l'avait laissée à Rome chez ma tante Cleria.

Le duc et la duchesse de Noailles qui avaient accompagné en Italie ma cousine Laure Martinozzi après son mariage avec Alphonse d'Este, fils unique et héritier du duc de Modène, avaient aussi reçu de M. le Cardinal mission de conduire cette petite en France.

Marianne n'a que six ans, mais elle est très développée pour son âge. Elle parut sans embarras devant Leurs Majestés, et répondit avec beaucoup d'aplomb au compliment que lui fit le Roi sur son heureuse arrivée. Elle parle un langage de sa façon qui est une espèce de jargon mêlé d'italien et de français.

Sa gentillesse, sa gaieté et ses étonnantes reparties divertissent tout le monde. Elle est devenue la favorite de la Reine et de M. le Cardinal, qui se jouent d'elle comme d'une

poupée ou d'un petit chat. Ma mère, si sévère pour moi, permet à cette petite de faire ses cent volontés et consent même à l'envoyer seule chez la Reine pendant des journées entières.

Paris, 15 octobre 1656.

Me voilà plus que jamais au régime de clôture. Ma mère est malade depuis quelques jours déjà, et, bien que son mal n'ait rien de dangereux, elle ne laisse pas pour cela de m'interdire toute distraction, prétendant que ce serait une grande dureté d'âme de songer à me divertir pendant que la maladie la retient dans son lit.

Il paraît toutefois que ce désir de divertissement, très blâmable chez moi, n'a rien que de licite chez mes sœurs, car elles continuent à être de toutes les fêtes et n'apportent que bien rarement à ma mère ce qu'elle appelle le rayon de soleil de leur présence.

Le plus triste, c'est que son mal la rend d'une si méchante humeur qu'elle est tout à fait insupportable, si bien que je passe très

mal mon temps avec elle et que rien n'égale mes déplaisirs.

Ce qui a porté à ce dernier degré l'humeur naturellement chagrine de ma mère c'est la persuasion où elle est que cette maladie lui sera fatale.

Mon père qui non seulement s'occupait comme elle d'astrologie, mais encore la pratiquait lui-même, lui a prédit, à diverses reprises, des choses qui se sont vérifiées par la suite, notamment la mort de mon frère Paul dans les circonstances où elle s'est produite, et sa propre mort, pour le jour même où elle lui advint.

Il lui prédit aussi qu'elle mourrait dans sa quarante-deuxième année, or, comme elle vient précisément d'y entrer, sa maladie, si peu grave soit-elle, lui fait craindre que cette prédiction ne reçoive, comme les autres, son accomplissement.

Le Roi ayant l'obligeance de la venir visiter, elle l'entretient de ses appréhensions au sujet de l'issue de sa maladie et aussi de la prédiction me concernant, et d'après laquelle il me doit

advenir d'étranges malheurs si je ne me décide à entrer en religion. Comme elle lui faisait ses doléances sur le peu d'inclination que je témoigne pour la vocation religieuse, je ne me pus tenir de lui dire.

— Eh ! Madame, je serais bien difficile en fait de clôture et de mortification si je ne m'accommodais de la part qui m'est faite auprès de vous !

Et sur le champ, je sortis de la chambre.

Le Roi quitta ma mère quasi tout de suite après moi, et ainsi il me surprit dans la salle qui précède sa chambre où je m'étais arrêtée, ne songeant point qu'il dût ainsi abréger sa visite. Le Roi hésita un instant, comme se demandant s'il passerait outre, puis venant à moi, il me dit :

— Vous vous plaignez de votre retraite, pourquoi donc ne vous voit-on pas chez la Reine avec vos sœurs ?

— Eh ! dis-je, s'il ne tenait qu'à moi, Sire, peut-être m'y verrait-on plus souvent.

— Je croyais que vous aviez peu de goût pour les divertissements de la Cour, votre sœur

m'ayant assuré que rien ne vous paraît plus ennuyeux que les récits qu'elle vous en fait.

Sur ce, il se mit à m'entretenir d'Olympe et, sans que je puisse comprendre pourquoi, cela me mit dans un tel dépit que je lui dis brusquement :

— Ma sœur n'a-t elle point assez souvent l'honneur de vous approcher, sans que vous veniez encore me parler d'elle en son absence !

Et, lui faisant une révérence, je feignis d'être rappelée par ma mère, et le quittai, le laissant tout déconcerté.

Quand je revins près de ma mère, elle me dit :

— Avec qui donc causiez-vous, tout à l'heure ?

— Avec le Roi.

— Avec le Roi ! Vous avez osé retenir le Roi, lui faire des plaintes peut-être !... Vraiment il doit paraître fort plaisant au Roi de causer avec vous !... Comme je ne veux plus être exposée publiquement à vos impertinences, désormais vous resterez chez vous à l'heure où le Roi me fait l'honneur de sa visite.

Cette défense d'entretenir le Roi me laisse bien indifférente ; j'étais moi-même résolue à éviter sa présence, n'ayant nulle envie d'entendre encore de sa bouche l'éloge d'Olympe. Ce qui me fâche, c'est que ma mère lui dira sans doute que c'est elle qui me tient éloignée. Je voudrais qu'il sût bien que c'est de ma propre volonté que je fuis l'occasion de l'entretenir... Cela n'est-il pas vraiment très fou d'imaginer que le Roi s'apercevra seulement de mon absence.

24 octobre 1656.

Ayant quelque chose à chercher dans le secrétaire de la salle attenant à la chambre de ma mère, je ne sais comment il se fit que je m'y trouvai juste au moment où le Roi se se rendait chez elle.

Je rougis en le voyant. Il se mit à rire et me dit :

— Pour cette fois, vous avez mal calculé l'heure, et vous voilà, bon gré, malgré obligée de subir ma présence importune.

Je vis par là que ma mère avait mis mon absence pendant ses visites sur le compte de ma sauvagerie, et quoique ce ne fut point du tout la vérité, je ne laissai pas de m'en réjouir et n'eus garde de m'en défendre, voulant que le Roi fût bien persuadé que s'il est, lui, très porté à rechercher la société d'Olympe, je ne le suis pas du tout, moi, à rechercher la sienne.

Malgré la froideur dont je m'étais bien promis de ne me pas départir pendant cet entretien, et à laquelle je me tins d'abord assez exactement, je me trouvai bientôt à parler avec le Roi avec une entière confiance. Il me demanda à quoi je pouvais bien employer mes longues heures de solitude.

— Oh ! dis-je, ce n'est pas l'embarras, et je ne m'ennuie pas comme vous le pourriez imaginer : j'écris, je lis, j'étudie. Grâce à la bibliothèque que M. le Cardinal a constituée peu à peu, les livres ne me manquent pas.

— Ah ! fit le Roi, vous étudiez encore ? Cela me paraîtrait à moi une contrainte bien ennuyeuse !

— Eh ! repris-je, avec une liberté dont je suis encore confondue, quand vous régnerez vraiment, Sire, vous pourriez regretter de ne vous être pas plus ennuyé sur les livres.

Paris, 8 novembre 1656.

Ma mère va beaucoup mieux et commence à espérer que l'issue de sa maladie ne lui sera pas fatale ainsi qu'elle l'avait d'abord redouté.

Lui ayant voulu témoigner ma satisfaction de son rétablissement, elle me dit sèchement :

— Par le peu d'affliction que vous causait ma maladie, je puis juger de la joie que vous fait éprouver mon rétablissement.

Depuis que ma mère va mieux, le Roi a cessé ses visites. J'imaginais qu'il avait quelque plaisir à nos entretiens particuliers, j'avais pris l'habitude de venir dans la petite salle au moment qu'il la devait traverser ; lui, de son côté, avançait l'heure de sa visite, si bien qu'il passait près d'une demi-heure à causer avec moi avant d'entrer chez ma mère. Mais le plaisir de ces entretiens n'était sans doute que

pour moi seule, puisque le Roi y a si aisément renoncé.

Le lendemain du jour où, pour la première fois, depuis sa maladie, le Roi ne fit pas à ma mère l'honneur de sa visite, je ne me pus tenir de dire à Olympe :

— Vous savez que le Roi ne vint pas, hier, voir notre mère.

— Eh ! pensez-vous que visiter une malade soit bien divertissant pour le Roi. Il passa, hier, à badiner avec moi, l'heure de sa visite.

Ces mots me percèrent le cœur. Il est surprenant que n'ayant jamais rencontré autour de moi que dédains et mortifications, je sois si prompte à espérer des bonheurs chimériques, des choses absurdes...

DEUXIÈME PARTIE

1657.

---

5 janvier 1657.

J'ai fort négligé ces pages, ces derniers temps. Le mieux de ma mère ayant été suivi d'une rechute, l'émétique qu'on lui donna comme le dernier remède qu'on applique aux maux aigus, l'emporta en peu de jours. Elle mourut le 19 décembre, et, selon la prédiction de mon père, dans la quarante-deuxième année de son âge.

M. le Cardinal l'assista jusqu'à ses derniers moments avec une tendresse et une sollicitude dont toute sa famille est plus habituée à voir

les effets que les marques. La dernière recommandation que ma mère lui fit de moi, fut celle-ci.

— Je conjure Votre Eminence de mettre celle-ci au couvent, à cause de son mauvais naturel et aussi parce que vous savez bien que feu mon mari a prédit qu'elle serait cause de beaucoup de maux.

En dépit du peu de tendresse qu'elle m'avait témoigné, la mort de ma mère me fit une peine sensible. Après que M. le Cardinal lui eut fermé les yeux, je baisai son front glacé, et c'est peut-être pour la première fois que cette marque d'affection venant de moi ne fut reçue par elle d'un air d'ennui. Je ne manquai pas de cacher ma peine sous un air d'apparente insensibilité sachant bien que la sincérité de mes regrets serait mise en doute.

Le 5 de ce mois de janvier, on fit à ma mère des obsèques dignes d'une princesse du sang. Olympe parut devant le Roi avec des pleurs et une pâleur dont il fut touché. Elle me dit devant lui :

— J'admire votre fermeté en cette si dou-

loureuse circonstance. Votre froideur et votre insensibilité vous évitent de connaître bien des tourments.

A quoi je repartis :

— Chacun sait que les chagrins dont on fait grand étalage ne sont pas les plus cuisants.

Ce matin on a fait pour ma mère un service solennel au nom de l'assemblée générale du clergé de France.

Ce soir, en la grande salle du Louvre, le Roi dansera le ballet de l'*Amour malade*, en présence de toute la Cour. Le Roi doit paraître dans la première des dix entrées qui composent ce ballet, et qui représentent chacune autant de remèdes pour la guérison de ce dieu languissant.

Olympe doit assister à cette représentation. J'avais aussi l'autorisation d'y aller. Je n'ai jamais vu le Roi dans ces sortes de spectacles, et j'avoue que ce que l'on rapporte de la grâce et de la majesté qu'il fait paraître en ces divertissements me donnait une furieuse envie de voir ce ballet : mais j'y ai renoncé, ne trouvant pas convenable, à ce début de notre deuil, de prendre part à ces sortes de spectacles.

Olympe me reprit aigrement, hier, devant M. le Cardinal, sur ce que je refusai d'assister à ce ballet.

— Vraiment, vous tenez toujours à vous singulariser. Votre absence n'est qu'un moyen pour faire remarquer ma présence et la faire trouver prématurée.

M. le Cardinal me dit :

— Je ne vous veux point contraindre sur ce point. Vous savez combien j'ai été affligé par la mort de votre mère, mais je suis d'avis qu'en ces tristes circonstances, il faut suivre l'exemple du saint roi David qui pleura et pria pendant la maladie de son fils et joua de la harpe après sa mort.

Malgré cet illustre exemple, je ne reviens pas sur ma décision et persiste dans ma résolution de passer cette soirée dans la solitude.

Paris, 12 février 1657.

Un nouveau deuil, encore des larmes ! Ma sœur de Mercœur, après une grossesse si heureuse qu'elle avait pu, la veille de ses couches,

aller en masque chez M. le président Séguier, fut prise, après avoir mis au monde un superbe garçon, d'une convulsion qui la laissa paralysée de la moitié du corps.

J'étais près d'elle à ses derniers moments. M. le Cardinal sortait d'une représentation de *L'Amour malade* quand on le prévint qu'elle se mourait. Il se jeta en grande hâte dans un carrosse. Lorsqu'il pénétra dans sa chambre, elle lui adressa un dernier sourire et expira.

Elle était, en cet instant, d'une beauté qui ravissait. Son visage, encore rosé par la fièvre, exprimait un repos paisible et souriant. M. le Cardinal fut si touché par cette vue qu'il ne put retenir ses cris et ses sanglots.

Je fus moi-même bien sincèrement affligée de perdre, à la fleur de ses ans, une sœur qui m'avait toujours témoigné une tendresse qui m'allait d'autant plus sûrement au cœur que les autres membres de ma famille ne se sont jamais mis en peine de me témoigner de tels sentiments.

Paris, 13 février 1657.

Depuis la mort de ma mère, je vis bien plus librement. Je suis très assidue chez la Reine. Ce n'est pas que ce petit cercle du Louvre soit toujours très divertissant, mais le Roi y paraît quelquefois. Comme en badinant agréablement avec moi, il me demandait si j'avais gardé souvenance de nos mystérieux entretiens de la petite salle, Olympe lui reprocha aigrement de lui avoir fait des cachotteries de ces entretiens, et je fus naturellement enchantée du dépit qu'elle ne put s'empêcher de témoigner.

La Reine veut voir toutes ses filles d'honneur occupées autour d'elle, Olympe travaillait avec nous à un grand ouvrage de tapisserie ; mais, ainsi qu'elle a coutume de le faire, elle se leva bientôt disant au Roi.

— Ah ! Sire, j'oubliais de vous conter...

Et elle l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre.

Là, se sachant bien sous mes yeux, et vou-

lant sans doute me donner du dépit à son tour, elle fit cent manèges de coquetterie, comme de feindre de ne pouvoir rattacher son bracelet ; le Roi s'empressa de l'aider ; elle riait, disait que cela la chatouillait et, le rire faisant trembler sa main, le Roi n'en finissait pas de rattacher le bracelet. Quand ce fut fait, il lui dit :

— N'aurai-je point un salaire pour ma peine ?

Elle lui mit sous les lèvres son poignet qu'il baisa fort dévotement.

A ce moment Mlle de Béthune me poussa du coude. La Reine m'adressait la parole, je n'avais pas entendu, et lui dus faire répéter sa question.

Olympe, à qui mon trouble n'avait pas échappé, me dit railleusement :

— Qu'avez-vous donc, ma chère, avons-nous fait quelque chose de si extraordinaire ? Vous êtes là à nous dévorer des yeux !...

Sans répondre, je baissai le nez sur mon ouvrage. Mais cela ne faisait pas l'affaire d'Olympe. Elle se mit à balancer son éventail

au bout de sa cordelière, puis laissa échapper celle-ci, si bien que l'éventail vint tomber presque à mes pieds.

D'un mouvement plus prompt que la pensée je laissai glisser à terre mon écheveau de soie.

Le Roi se précipita et, relevant l'écheveau, il me le tendit, genou en terre, avec une grâce qui le rendait trop adorable.

— Ah ! Sire, fis-je, avec une confusion qui n'était point jouée, Votre Majesté peut-elle prendre une telle peine pour moi !

Et, me levant vivement, je me dirigeai vers la Reine, si bien qu'Olympe ne put jouir du petit triomphe qu'elle comptait tirer, à mes yeux, de l'empressement du Roi à la servir.

Mais qu'importe cela ! Le Roi aime Olympe, il le lui a dit. Quand elle m'a fait cette cruelle confidence, je me suis effrayée du mouvement de haine que j'ai senti contre elle.

Si j'aimais le Roi, moi, je ne m'abaisserais pas à ces mesquines coquetteries. Je voudrais, par de plus nobles moyens, prendre sur son esprit un empire que je ne ferais servir qu'à sa

propre gloire... Quelle folie! aimer le Roi! moi!... Et pourquoi ne l'aimerais-je pas?... Je n'ai pas dit : Si le Roi m'aimait! Je sais bien que cela est impossible : personne ne m'aime, moi, personne ne m'a jamais aimée... Mais si je l'aimais, moi! Il est si beau, il a une grâce si noble et si fière qui le met si fort au-dessus des premiers de sa Cour, que je m'étonne qu'une femme qui a vu le Roi puisse jamais aimer un autre homme.

Mais Dieu merci! je n'aime pas le Roi. J'entends d'ici les railleries de toute la Cour si l'on me pouvait croire assez audacieuse pour oser élever ma pensée jusqu'au Roi. Il serait, lui, le premier à se rire de cet amour.

Je n'aime donc pas le Roi, mais je ne puis souffrir l'idée qu'il aime une coquette comme Olympe. Quoique sans amour, je suis jalouse, oui, désespérément jalouse qu'il aime une femme si près de moi : ma propre sœur!... S'il aimait une femme digne de lui par la naissance, la beauté, la hauteur des sentiments, je crois qu'il ne m'en coûterait pas d'avoir pour cette femme qui serait la Reine, les sentiments du

plus profond et respectueux attachement, et cela, n'est-ce pas? c'est bien la meilleure preuve que je n'aime pas le Roi?

Paris, 14 février 1657.

Olympe me vint trouver hier et me dit.

— Je ne veux pas laisser à d'autres le soin de vous apprendre mon prochain mariage.

Une terrible angoisse m'étreignit le cœur. Depuis que je sais les liens qui unissent M. le Cardinal à la Reine, je me suis parfois épouvantée de la possibilité d'un mariage entre le Roi et Olympe. J'eus à peine la force de murmurer :

— Est-ce que le Roi?...

Mais Olympe avec calme :

— Le Roi naturellement a été le premier instruit de ce projet et l'approuve entièrement.

— Mais qui donc épousez-vous?

— Le comte de Soissons. Ce mariage a été conclu par les soins de notre oncle avant la mort de notre mère.

— Vous aimez le Roi, dis-je impétueusement et vous consentez à devenir la femme du comte de Soissons !

— Eh oui, j'aime le Roi, mais il s'agit de mariage... Savez-vous bien que le prince Eugène de Savoie, comte de Soissons, est petit-fils de Charles-Quint par sa grand'mère, prince du sang de France par sa mère Marie de Bourbon, et de la maison de Savoie par son père le prince Thomas de Carignan ?

— Qu'importe ! toute illustration n'est que néant devant le Roi, et si vous l'aimiez...

— Je l'aime. On aime toujours le Roi quand il vous fait l'honneur de vous aimer lui-même ; mais songez, je vous prie, à quoi me pouvait conduire cet amour...Le Roi est jeune et dans une étroite dépendance de notre oncle. Je ne suis pas assez folle pour espérer qu'il m'épousera. Le Cardinal ne pourrait souffrir ce mariage sans pousser à de nouvelles révoltes ses ennemis de la Fronde vaincus, mais fidèles à leur haine.

— Certes ! le Roi vous épouser, vous, une Mancini ! A mon avis cela justifierait toutes les révoltes.

— Que faire alors? Sacrifier mon avenir à un amour qui n'est sans doute qu'un caprice? Pour parler franc, j'en ai eu un instant la pensée, mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir que mon oncle et la Reine voyaient avec bienveillance les attentions et les hommages dont m'entourait le Roi. J'ai compris que je servais leurs desseins en occupant et amusant le Roi, et qu'ils sauraient bien m'écarter au moment où je deviendrais gênante pour leurs projets, et j'ai résolu de ne point sacrifier à un amour incertain un établissement si avantageux.

— Mais le Roi, que dit-il de ce projet?

— Tout étant conclu entre mon oncle et la princesse de Carignan, il n'a pu que donner son approbation. Du reste, il pense, comme moi, que ce mariage n'est pas pour rien changer à nos rapports puisque je continuerai à vivre à la Cour.

— Eh quoi! devenue la femme du comte de Soissons, pourrez-vous, sans péril pour votre repos, continuer à vivre dans la familiarité du Roi!

— Tenez, brisons là, je vous ai dit tout ceci

afin que vous en fissiez votre profit à l'occasion ; mais vous êtes une petite sauvage, emportée de passion, et quand vous aurez sacrifié au Roi, qui ne vous en saura nul gré, le soin de votre avenir...

— Moi ! moi ! qu'ai-je à sacrifier au Roi ?... Que voulez-vous dire ?

— Mais que vous adorez le Roi.... Si vous croyez que je suis à l'apprendre !

— Mais je vous jure !... moi, moi ! aimer le Roi !

— Oui, vous, vous !... Sans parler du soin que vous mettiez à vous trouver sur son passage quand il allait visiter notre mère, votre rougeur ardente quand il vous adresse la parole, le regard de jalousie passionnée dont vous me transpercez lorsque vous êtes l'involontaire témoin des hommages dont il m'entoure, tout cela atteste assez haut votre amour.

Et Olympe se retira me laissant atterrée par ces paroles. Aimer le Roi, moi !... Eh bien, oui, oui, c'est vrai, je l'aime !... A quoi bon me mentir plus longtemps !.. Je l'aime depuis l'instant où je le vis pour la première fois. C'est cet

amour, ignoré de moi-même, qui me fit sentir la disgrâce de ma laideur. Ce n'est que pour avoir le prétexte d'écrire son nom, que j'ai confié mes pensées à ces pages. Depuis mon arrivée en France, les seuls points lumineux de ma vie toute sombre sont les jours où j'ai pu voir le Roi ; de ceux là seulement j'ai gardé la mémoire, j'ai souffert de son indifférence, de sa compassion, et plus que tout des hommages qu'il rendait à Olympe ; mais souffrir c'est vivre et je n'ai vécu que par lui !... Je l'aimais plus que ma vie quand je croyais le haïr... Mais Olympe, elle, oh ! combien je la déteste d'être aimée de lui... Le jour où il lui a baisé le poignet devant moi, si j'avais pu, au prix de ma vie, empêcher ce baiser, j'aurais donné ma vie.

Comment cela s'est-il pu faire que moi, la fille d'un simple gentilhomme italien, j'aime le Roi de France !... C'est le monarque le plus puissant, le plus glorieux !... Il aurait peine à trouver une égale parmi les plus illustres princesses de l'Europe, et moi, Marie de Mancini, je l'aime !...

Je n'avais que trop de raisons de me cacher cet amour à moi-même ; celui que j'aime est si haut dans ma pensée parce qu'il est le Roi et surtout parce qu'il est *Lui* ! l'unique en grandeur, en perfection, qu'il me semble que mon amour est une offense.

Ah ! du moins, si Olympe a su lire en moi, s'il est vrai que je l'aime, qu'il ignore à jamais mon audacieuse folie. Je mourrais de confusion s'il pouvait seulement se douter que je l'aime.

Paris, 25 février 1657.

C'en est fait. Olympe est comtesse de Soissons. Les fiançailles eurent lieu dans la chambre du Roi où étaient Leurs Majestés, Monsieur, M. le Cardinal, les princesses de Conti et de Carignan, Mlle de Longueville, l'ambassadeur de Savoie, mes sœurs et moi.

Olympe a reçu de superbes présents à l'occasion de son mariage. Mme Royale lui a envoyé une boîte à portraits et deux paires de pendants d'oreilles estimés à vingt mille écus. Le Roi lui a offert un bouquet de perles pour mettre

dans les cheveux qui vaut plus de cinq cent mille livres.

Le mariage fut célébré le lendemain. Nous nous rendîmes d'abord dans la chambre de la Reine. Le comte de Soissons conduisait Olympe. Elle était vêtue d'une robe de toile d'argent et portait dans ses cheveux le bouquet de perles du Roi. Les pierreries dont sa robe était toute ruisselante relevaient merveilleusement l'éclat de sa naturelle beauté, car, autrefois de médiocre beauté, Olympe est maintenant fort à son avantage par l'effet de ses dix-huit ans. Elle est devenue blanche par l'embonpoint, elle a le teint beau, le visage moins long, ses joues ont des fossettes qui sont du dernier agrément, sa bouche paraît plus petite, et pour les mains, sauf les mains célèbres de la Reine, il n'en est pas de plus belles à la Cour.

Les épousailles eurent lieu dans la chapelle de la Reine et la cérémonie fut faite par l'évêque de Rennes.

Je ne puis dire avec quel intérêt passionné j'observai l'attitude du Roi et d'Olympe ; mais rien sur leur visage ne trahissait leurs senti-

ments secrets. Le Roi fit de la meilleure grâce son compliment à la nouvelle épousée. Olympe lui répondit en souriant, et se montra enjouée et presque affectueuse avec le comte de Soissons.

Tout cela me trouble et me révolte plus que je ne le puis dire. Eh ! quoi, le Roi est le maître, et cette femme qu'il aime et dont il est aimé, il souffre qu'elle soit à un autre !... Bien plus, il paraît applaudir à son mariage, il la comble de présents, il lui adresse de souriantes félicitations... Et Olympe, le Roi a pu lui dire : Je vous aime ! et ces paroles n'ont pas suffi à enchanter sa vie tout entière ; elle n'a, pour cela, négligé rien de ce qui regarde son avenir, sa fortune, son établissement... Et moi... je donnerais non seulement tout espoir d'établissement avantageux, mais ma vie même pour entendre de la bouche du Roi ces seuls mots : Je vous aime !...

Certes Olympe ne sait pas aimer, elle n'est qu'une coquette frivole, une froide ambitieuse, mais lui, le Roi a-t-il pu consentir au mariage de celle qu'il aimait... Eh ! que sais-je s'il n'a

pas lutté, souffert, si son enjouement n'est pas un masque qui lui sert à dissimuler une dure contrainte ?

14 mars 1657.

N'était le tourment où je vis du fait de ma malheureuse passion, je ne fus jamais céans avec de tels agréments et une si grande liberté.

Depuis la mort de ma mère M. le Cardinal a placé près de nous Mme de Venel qui était dame d'honneur de feu ma sœur de Mercœur. Cette dame, femme d'un conseiller au parlement d'Aix, est séparée de son mari pour cause d'incompatibilité d'humeur.

Je l'ai fort observée ne me voulant pas exposer à donner ma confiance à qui en pourrait faire un mauvais usage. Elle est adroite, souple, rusée, intelligente et, par-dessus tout, avide d'argent pour elle et les siens ; je la crois propre à jouer tous les rôles pour peu qu'elle y trouve son avantage, et je tiens pour assuré que c'est en qualité d'espion bien plus que de gouvernante que M. le Cardinal l'a

placée près de nous. Mais j'ai trop longtemps subi le joug pesant de ma mère pour m'en laisser imposer un autre ; aussi, dès les premiers jours de l'installation de Mme de Venel près de nous, j'ai voulu établir bien nettement mon indépendance. A l'expression de chacune de mes volontés, elle se contentait de répondre :

— Il en sera selon le bon plaisir de Mademoiselle, avec l'assentiment de Son Eminence.

Il est à croire que Son Eminence n'a pas refusé son assentiment car les choses restent en l'état où je les ai établies, et je jouis de toutes les prérogatives attachées au droit d'aînesse dont je suis en possession depuis le mariage d'Olympe. M. le Cardinal me traite avec une douceur à laquelle jusqu'ici il m'avait peu habituée, et paraît avoir oublié les pressantes recommandations de ma mère de me cloîtrer.

Depuis le mariage d'Olympe, le Roi est très assidu chez elle, j'y parus aussi plus souvent que je ne souhaitais, puis je me tins fort à l'écart, tant pour éviter d'être importune que

pour ne point être témoin des empressements du Roi.

A ma grande surprise, Olympe elle-même m'est venu reprocher, avec une bonne grâce dont elle est peu coutumière à mon égard, de ne paraître quasi plus chez elle.

Sachant bien qu'elle ne peut prendre sur elle de me faire bon visage, que par quelque motif intéressé, quoique à la vérité je ne pusse pas très bien démêler le motif qui la faisait agir, je lui dis.

— Ce m'est un grand honneur que vous vous daigniez apercevoir de mon absence ! J'aurais cru que le Roi requerrait tous vos soins, lui présent, quelle absence pouvez-vous regretter ?

— Ah ! ah ! fit-elle en riant, voilà encore vos bouffées de jalousie qui vous montent à la tête.

— Moi ! jalouse ! me récriai-je.

— Eh ! si vous ne l'étiez pas, fuiriez-vous aussi soigneusement les occasions de voir le Roi auprès de moi.

Je lui dis d'un ton glacé.

— Puisque c'est ainsi que vous interprétez mon absence, je ne manquerai pas de me donner l'honneur de vous rendre désormais régulièrement mes devoirs.

J'irai donc chez Olympe quoi qu'il m'en coûte plus que je ne le puis dire d'être témoin de ses manèges de coquetterie avec le Roi.

Paris, 15 mars 1657.

Je fis hier ma visite à Olympe. Le Roi n'y était pas, dont je fus d'abord bien aise. Puis comme je ne l'avais pas vu de plusieurs jours, je m'avisai que je ne souffrais pas moins de son absence que je ne l'eusse fait de sa présence.

— Vous voyez, me dit Olympe, le Roi ne m'est point venu voir aujourd'hui, ce n'est pas, je suppose, parce que je l'ai informé que vous me deviez honorer de votre visite.

— Je crois, Madame, dis-je, que le Roi ne me fait pas plus l'honneur de fuir ma présence que de la rechercher.

Pendant tout le cercle, je fus terriblement

distraite, et, comme malgré moi, je ne me pouvais empêcher de tourner la tête à tout nouvel arrivant.

Le duc de Larochefoucauld qui est fort de mes amis, malgré ou peut-être à cause de sa haine pour M. le Cardinal dont l'aversion pour moi est bien connue, me dit au bout d'un moment.

— *Il* ne viendra pas aujourd'hui.

— Qui donc? fis-je innocemment.

— Le Roi.

— Ah! repris-je d'un air indifférent, je croyais qu'il venait tous les jours.

— Il y venait, en effet, mais depuis qu'il ne voyait plus céans celle qui l'a su charmer...

Et comme je le regardais avec un sincère étonnement :

— De bonne foi, reprit-il, ne savez-vous point que c'est pour vous que le Roi est si assidu chez la Comtesse?

— Ah! permettez, je trouve la plaisanterie un peu forte!

— Mais je vous parle sérieusement, en vieil

ami dont l'affection mériterait en retour un peu plus de confiance.

— Je n'ai rien à confier, et je ne sais en vérité...

— Eh bien, si vous n'avez pas de confidences à me faire, je puis, moi, vous faire les confidences du Roi.

— Prenez garde, duc, c'est se mal recommander comme confident que de trahir les secrets d'autrui.

— Il n'y a pas trahison là où il n'y a pas eu confidence. Le Roi ignore peut-être l'état de son cœur, mais je puis, moi, vous en instruire. Ce qui rend le Roi si assidu chez la Comtesse, c'est le plaisir qu'il goûte à vous entretenir. Vous lui avez révélé des joies d'esprit d'autant plus vives qu'il les avait ignorées jusqu'ici. La preuve de ce que j'avance c'est que, quand le Roi ne vous trouve pas céans, il est maussade, déçu et abrège sa visite. Enfin, se lassant de venir sans vous rencontrer, il a supprimé sa visite ces derniers jours.

— Tout comme aujourd'hui, il me semble,

homme clairvoyant qui voyez tant de choses dans votre imagination!

— Soit, c'est donc que mon imagination voit plus clairement l'état de votre cœur et celui du Roi que vous ne les voyez tous deux. Le Roi n'est pas ici simplement parce qu'il n'a pu deviner votre présence.

— Ma sœur m'a dit qu'elle avait pris soin de l'en instruire.

— N'en croyez rien, elle n'a pas prévenu le Roi de votre visite afin que vous ne vous puissiez pas attribuer son retour ; mais sachant que c'est votre présence qui attirait céans le Roi, elle ne tardera pas à l'en instruire, car, à défaut de la réalité elle veut garder l'apparence de cette faveur qu'elle sent se retirer d'elle.

— Je suis bien folle de vous écouter ; le Roi est resté bien des jours sans me voir ; c'est plus de temps qu'il n'en faut pour être oubliée de lui.

— L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu. Vous

en verrez l'effet dès demain, car je vais de ce pas, dire au Roi, que nous avons, vous et moi, partie liée, de poursuivre ici un entretien intéressant et trop tôt interrompu.

Je ne me voulus point rendre cependant, et me levant, déclarai au duc.

— La visite du Roi est un honneur pour ma sœur, et je ne mets point en doute qu'elle ne sache gré à celui qui lui vaudra cet honneur.

Le Roi venir pour moi ! Le puis-je croire !... je suis dans un incroyable transport !... la joie, l'orgueil, le doute font leur tumulte en mon âme. Oh ! savoir, savoir... Non, cela n'est pas possible. N'est-ce pas bien plus que je n'espérais qu'il me soit permis de supposer que le Roi me recherche, qu'il a une inclination, un attrait d'esprit pour moi...... Mais ce secret que je croyais garder si jalousement, Olympe l'a déjà pénétré, et le duc. Mais Olympe se taira ; elle ne voudra pas révéler au Roi par d'imprudentes paroles ce qu'il ignore sans doute encore lui-même, et le duc est mon ami...... Puisse le Roi ignorer toujours ..... Je mourrai de confusion s'il se

pouvait seulement douter de mon audace......
Le verrai-je demain ?

Paris, 16 mars 1657.

Je l'ai revu. Il était avant moi chez Olympe. Il m'a abordée en me disant de cet air aimable qui n'appartient qu'à lui.

— On ne vous a point vu céans depuis un fort long temps.

— Le duc, voyant mon trouble, dit, pour me laisser le temps de me remettre.

— Je disais, hier, à Mlle de Mancini, la même chose de vous, Sire.

— Ah ! fit vivement le Roi, je n'aurais pas manqué de venir si j'avais su...

Olympe se mordit les lèvres de dépit ; se voyant écouté, le Roi, avec un air d'embarras qui le rendait trop aimable, rompit l'entretien et fit compliment à Olympe sur sa coiffure à la *Badine* qui lui seyait à la vérité fort bien.

Je me retirai avec le duc dans un coin de la salle.

— Eh bien, me dit-il, vous le voyez, il est venu.

— Sans doute, dis-je, en lui montrant Olympe qui, l'air triomphant, causait de fort près avec le Roi, et j'ai même le plaisir de lui voir faire étalage de son amour pour cette beauté !

— Tout cela n'est que simple apparence, vous savez fort bien que l'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue, où il n'a souvent guère plus de part que le Doge en a à ce qui se fait à Venise.

Cependant, et comme pour donner raison au duc, le Roi ne tarda pas à venir vers moi, il s'enquit du motif qui m'avait tenue si longtemps éloignée, et m'entretint de si obligeante manière que, pour ne lui point laisser voir mon ravissement, je m'avisai de le dissimuler sous des réponses froides et railleuses, de quoi le Roi parut d'abord surpris, puis piqué, si bien qu'il s'en retourna auprès d'Olympe qui l'accueillit de son air le plus riant.

— Cela est fort bien fait, me dit le duc, et par le libre jeu de votre passion, vous vous

entendez à merveille à tenir le Roi en haleine, car l'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister sans un mouvement continuel, et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

Je me révoltai contre les intentions que me prêtait le duc.

— Non, lui dis-je avec feu, je ne suis point de ces femmes qui, d'après vous, se font de leur sévérité un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté.

Et je me retirai ne pouvant souffrir plus longtemps d'être témoin des empressements du Roi auprès d'Olympe.

Paris, 21 mars 1657.

Je trouve un attrait de plus en plus vif à m'entretenir avec le duc. Depuis qu'il a tant souffert du fait de la duchesse de Longueville, il a reporté toutes ses espérances sur son fils, le prince de Marsillac.

Ce prince est juste de l'âge du Roi. Son caractère est noble et doux; sa bonne éduca-

tion lui tient lieu d'esprit. Il a toutes les qualités qu'on peut désirer dans un homme appelé à vivre à la Cour, et aucune des supériorités qui effrayent les princes.

Je me suis fait une règle constante de fuir la société des jeunes seigneurs ; je ne me départs qu'à l'endroit du prince de cette règle de conduite. Il est le plus souvent en tiers dans les entretiens que nous avons, son père et moi, dans un coin de la chambre de la Reine, pendant que Sa Majesté cause avec la princesse Palatine et ses autres dames et qu'Olympe est, selon sa coutume, en coquetterie avec le Roi.

Ces entretiens furtifs sont pleins d'agréments tant que Monsieur ne s'y vient point mêler avec sa troupe de jeunes écervelés ; mais il ne me peut voir en conversation avec le duc qu'il ne se vienne aussitôt jeter à la traverse. Ainsi ne manqua-t-il pas de faire hier. Quand le duc le vit se diriger vers nous, suivi des ducs de Guise et de Candale, il me dit :

— Voilà, si je ne me trompe, qui va rendre

le Roi attentif à ce qui se passe en ce lieu retiré.

— Parbleu ! dit, en m'abordant le duc de Candale, nous ne nous pouvons mettre d'accord sur les causes de la véritable amitié et nous venons consulter sur ce point la docte Maximiliane.

(Maximiliane est le nom sous lequel M. de Somaize qui m'est, depuis peu, attaché en qualité de secrétaire se propose de faire mon portrait dans ce célèbre *Dictionnaire des Précieuses* auquel il travaille depuis un fort long temps.)

A ce moment le Roi qui jusque-là n'avait pas paru s'apercevoir de ma présence, se détourna pour suivre Monsieur des yeux. Quand il vit le duc de Candale m'adresser la parole, il me lança un regard si sévère que je me troublai et pus à peine balbutier :

— L'amitié, mais je crois que Montaigne...

Voyant que mon trouble ne me permettait pas de continuer, le duc reprit, pour cacher mon embarras.

— Il faut avoir la belle âme de Maximiliane

pour en croire Montaigne sur ce sujet. A la vérité, ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices ; ce n'est en un mot qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner.

— Vive Dieu ! fit le duc de Guise, voilà qui est parler nettement. Vous êtes de l'avis de mon père qui avait coutume de dire :

« Point ne se trouve de véritable amitié, sinon entre le corps et l'âme qui sont à moitié de perte et de gain. »

Je me mis à protester avec chaleur, ce que voyant, le Roi laissa Olympe et s'en vint vers nous.

— L'avais-je pas prédit ! fit le duc à voix basse en le voyant approcher.

— Messieurs, je vous prends à témoin, dit le Roi, n'ai-je point sujet de me plaindre de Mlle de Mancini qui prodigue à tous les trésors de son esprit et m'exclut, comme de parti-pris, de l'agrément de son entretien ?

Et de fait, j'ai si grande frayeur de laisser

deviner au Roi les sentiments que j'ai pour lui, que j'en use toujours, dans nos entretiens, avec la plus entière réserve et froideur.

Olympe était venue, d'un air insouciant, se mêler à notre groupe.

— Ah! Sire, dit-elle, les trésors de l'esprit de Marie sont de ceux qui ennuieraient fort Votre Majesté. Ne savez-vous pas que la docte Maximiliane ne s'occupe pas seulement de poésie, mais que les sciences les plus abstruses, la politique, l'histoire et la philosophie sont l'objet de ses constantes études?

Le Roi eut un geste d'impatience en s'entendant rappeler ainsi publiquement l'état d'ignorance dans lequel M. le Cardinal l'a laissé croupir pour le plus grand bien de ses visées ambitieuses.

Je voudrais que le Roi sentît le tort qui lui a été fait par cette coupable négligence assez vivement pour le vouloir réparer. Je le voudrais voir à sa vraie place de Roi, et le Maître de tous par la hauteur de son esprit et l'étendue de ses connaissances, comme il l'est de par sa naissance et ses naturelles qualités. Je

lui voudrais souffler au cœur la noble ambition de vouloir être, en fait comme en droit, le premier dans son royaume, et par là le premier en Europe et dans le monde entier.

Le duc de la Rochefoucauld m'assure que le Roi en use fort honnêtement avec lui depuis qu'il a remarqué le plaisir que j'ai à l'entretenir. Le prince de Marsillac a eu le bougeoir au petit coucher, au grand dépit des courtisans qui s'en allaient répétant :

— Faut-il voir mieux traité que nous le fils d'un frondeur enragé !

— Un homme sans esprit ! ajoutait le duc de Guise.

— Bah ! conclut le duc de Candale, son père en a pour deux.

Paris, 26 mars 1657.

M. de Puyguilhem disait, chez Olympe, que l'homme le plus perspicace de la Cour était le duc de la Rochefoucauld et que pour lui, il était toujours gêné quand il se sentait sous le regard de ce profond observateur.

Le duc se mit à rire.

— Ah bien ! fit-il bonnement, je suis fâché de ne vous point laisser de moi cette flatteuse opinion, mais la vérité m'oblige à confesser que le plus pénétrant observateur de la Cour ce n'est pas moi, c'est Friponne.

Friponne est une ravissante petite chienne qui appartient au Roi. Son maître l'adore et toute la Cour l'idolâtre. Elle eût succombé dans les premiers temps qu'elle fut au Roi sous des indigestions répétées causées par les friandises que les courtisans lui offraient pour s'en faire bien venir. Le Roi a dû défendre qu'on lui donnât rien en dehors de ses repas ce qui lui permet de manifester ses sentiments de sympathie ou d'antipathie en toute indépendance d'estomac.

La folie du duc fit se récrier tout le cercle. Sans s'émouvoir, il reprit :

— Vous allez avoir la preuve de ce que j'avance. Je vais quérir Friponne. Elle vous dira, sans hésiter, quelle est, céans, la personne que préfère le Roi.

Il s'en fut donc demander la petite chienne

au Roi qui se prêta volontiers à cette fantaisie. Le duc reparut bientôt tenant Friponne entre ses bras ; il la mit à terre à la porte de la chambre.

Friponne huma l'air, s'avança en trottinant jusqu'au milieu de la chambre, s'assura d'un regard circulaire que son maître n'était pas là, montra, en passant, les dents à Mme de Venel qu'elle n'a jamais pu souffrir, s'approcha d'Olympe, la flaira, puis, comme Olympe se baissait pour la saisir, elle fila comme une flèche, vint à moi et s'élança d'un bond sur mes genoux. Une fois là, elle mit ses pattes sur ma poitrine et s'empressa de me lécher le visage avec ardeur, enfin, elle se coucha en rond sur mes genoux, les yeux mi-clos, le museau appuyé sur ses pattes repliées.

— Eh! fit aigrement Olympe, tous mes compliments pour la perspicacité de cette sotte Friponne et pour le duc qui s'en porte garant !

A ce moment on annonça le Roi. Je mis vivement Friponne à terre. Tout le cercle fit un rire malicieux.

— Je vois, dit le Roi, que l'on est en train de se divertir.

Puis avisant Friponne :

— Et vous, ma mie ? Que faites-vous céans?

— Sire, dit le duc, Friponne nous fait les confidences de Votre Majesté.

Vraiment, fit le Roi, je serais curieux de savoir...

Olympe se leva brusquement.

— Sire, interrompit-elle, je vous veux demander votre avis pour des pierres que je me veux faire monter en pendants d'oreille.

Elle entraîna le Roi vers son secrétaire, l'ouvrit, prit une petite boîte dont elle lui montra le contenu en lui parlant à voix basse avec une grande animation.

Le duc me dit en riant :

— La Comtesse doit être aux regrets de la correction qu'elle infligea hier à Friponne pour avoir mis en pièces de superbes engageantes en dentelle qui traînaient sur un fauteuil.

Ah ! Friponne, ce n'est pas le secret du Roi, c'est le mien que vous avez livré ; mais du moins que lui même ignore à jamais ma folie !

Paris, 31 mars 1657.

Pour la première fois j'ai vu le Roi faire la cérémonie de la Cène dans la salle de ses gardes. L'abbé Le Camus a loué, comme il convient, dans son docte sermon, la charité du Roi. Ensuite de quoi Mgr l'évêque de Saint-Pol a donné la bénédiction.

Au milieu des cent Suisses rangés en double haie, le Roi lava les pieds à treize pauvres et les servit à table en la manière accoutumée, les plats étant portés, en très bel ordre, par Monsieur et divers seigneurs de la Cour devant lesquels marchait le prince de Conty, grand maître de la maison du Roi, précédé des maîtres d'hôtels.

L'abbé de Coaslin premier aumônier de Sa Majesté, et M. le Cardinal ont ensuite distribué des bourses à chacun des pauvres. Enfin le Roi est allé entendre la messe en l'église des Feuillants.

Pendant toute cette cérémonie je ne me pouvais empêcher d'admirer la belle taille du Roi,

sa bonne mine et l'air de majesté répandu sur toute sa personne. Il a vraiment le port et la démarche d'un héros et d'un demi-dieu ; on remarque, dans ses moindres paroles, une grâce non pareille à laquelle une sorte de timidité naturelle prête encore de nouveaux charmes.

Cet après-midi, la Reine a fait la même cérémonie. Elle a lavé les pieds à treize pauvres filles et les a servies à table assistée de Mmes la princesse de Conty, des comtesses d'Orval, de Fleix, sa première dame d'honneur et d'Olympe qui portaient les plats. Le premier aumônier de Sa Majesté, Mgr l'Evêque du Puy, a fait la distribution des bourses.

Paris, 5 avril 1657.

Le Roi ayant fait partie d'aller en promenade au Cours, Monsieur voulut bien proposer de me mener dans son carrosse. Le Roi me regarda de cet air mécontent qu'il prend quand il me voit aux prises avec la troupe de jeunes étourdis qui accompagnent Monsieur. Avant que j'eusse pu répondre, il lui dit :

— Je crois qu'il serait plus séant que vous prissiez la comtesse de Soissons.

Je fus donc au Cours avec la duchesse de Roquelaure, M[lles] de Gourdon, de Fouilloux et de Meneville qui est toute belle et pour laquelle j'ai une amitié extrême.

La présence du Roi avait attiré quantité de carrosses remplis de dames vêtues au plus leste et galant état qui leur fût possible.

Le Roi se mit un moment à notre portière et entretint la duchesse avec une bonne grâce dont elle fut transportée. Je ne le perdis pas un seul instant de vue pendant la promenade et eus la satisfaction de voir qu'il ne s'approcha point du carrosse de Monsieur, se contentant de saluer Olympe au passage.

Le soir, au cercle de la Reine, Olympe me dit :

— Quand on a, comme nous, l'honneur de la familiarité du Roi, je ne comprends pas que l'on se donne en spectacle en s'entretenant avec lui sur le Cours.

— Je croyais, fis-je innocemment, que le Roi vous faisait d'ordinaire l'honneur d'escor-

ter votre carrosse sur le Cours afin d'avoir le plaisir de votre entretien. Sans doute il lui sera revenu qu'il ne vous agréait point de vous donner ainsi en spectacle, c'est ce qui l'aura décidé à rendre ses devoirs à la duchesse de Roquelaure qui les a fort bien reçus.

Ce cercle de la Reine qui se tient chaque soir au Louvre étant fort ennuyeux, le Roi se dispensait autant que possible d'y paraître. La Reine qui sait qu'il a du plaisir à m'entretenir me fait un fort bon visage quoi qu'elle ait, du jour de mon arrivée, partagé l'aversion de M. le Cardinal pour moi.

Le Roi est bien plus assidu au cercle de la Reine depuis que, ayant entendu dire à M. de Somaize que je lisais en perfection, il s'est avisé de me demander de dire des vers à haute voix. Je ne me fis point prier et lus les plus belles scènes de l'*Horace* de M. Corneille. Tout le cercle fit de grands applaudissements. La Reine, qui ne se pique guère d'aimer ce qu'elle appelle avec quelque dédain « la belle littérature », me fit compliment sur ma voix chaude harmonieuse, et me voulut bien assurer que

mon léger accent italien lui donne un charme de plus.

Depuis je lis souvent au cercle de la Reine. J'ai lu les plus beaux passages de l'*Astrée* de M. d'Urfé et de cette délicieuse *Clélie* de Mlle de Scudéry.

Hier donc, la Reine me pria de lui lire les deux célèbres sonnets de MM. Voiture et Benserade : *Uranie* et *Job*. Je les sais par cœur et les lui pus déclamer. Je commençai par le sonnet de *Job*.

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez point émue.

Vous verrez sa misère nue ;
Il s'est lui-même ici dépeint ;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Bien qu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

Il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla...
J'en connais de plus misérables !

Le sonnet plut beaucoup et l'on demeura d'accord que Mme de Longueville fut bien sévère en se montrant l'adversaire déclarée de ce sonnet. Le comte de Guiche nous amusa de l'épigramme délicate qui courut à ce propos au fort de la querelle.

A vous dire la vérité
Le destin de Job est étrange
D'être toujours persécuté
Tantôt par un démon et tantôt par un ange.

Je dis ensuite le sonnet d'*Uranie*.

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie :
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'excite à la révolte et me promet secours ;
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Le Roi dit que le sonnet de Job lui avait paru d'abord de la dernière galanterie, mais qu'après avoir entendu celui d'Uranie, il ne savait auquel des deux donner la palme. Sur quoi je lui dis qu'il partageait le sentiment de M. Corneille qui, appelé à donner son avis dans cette querelle, le fit dans un sonnet qui se termine ainsi :

L'un est sans doute mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé...
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Là dessus le Roi reprit :

— Tout bien considéré, c'est le sonnet d'Uranie que je préfère.

Et baissant la voix :

— Avez-vous remarqué comme votre nom s'ajuste bien dans ce vers :

Elle dit que *Marie* est seule aimable et belle !

Ah ! mon cher secret comme il fut alors près de s'échapper de mes lèvres. Pour ne me point trahir je dis d'un air de badinage :

— Oui, il s'ajuste selon la rime et la mesure, mais non selon la vérité ; du reste, vous savez bien, Sire, qu'il est difficile de faire s'accorder la rime et la raison.

Paris, 15 avril 1657.

M. le Cardinal a voulu traiter Leurs Majestés à dîner avant le départ de la Cour pour Compiègne.

On remarque dans ce Palais Mazarin où il les reçut une certaine grandeur qui n'est point encore entrée dans les maisons particulières de ce pays-ci, non pas même dans les demeures royales.

Marianne dit que ce qui l'a frappée le plus à son arrivée à Paris a été la vue des écuries de ce palais. Elles sont, en effet, si grandes et superbes que rien, en Europe, ne leur peut être comparé. Les piliers, les auges, les râteliers sont en bois de chêne tourné, et on y voit cent chevaux barrés tout d'une suite.

Le dîner était servi dans la galerie haute dont le plafond, peint par Romanelli, représente Jupiter foudroyant les Titans.

Cette galerie qui contient plus de cinq cents tableaux des plus grands maîtres et quatre cents bustes et statues antiques en marbre, en

bronze, en porphyré est riche en curiosités de toutes sortes : tables de lapis azarus incrustées de nacre et d'or, cabinets d'ébène ornés d'animaux en bronze doré, meubles d'écailles et d'ivoire.

A la même table étaient Monsieur, les princesses de Conty et de Carignan, la comtesse de Fleix, les duchesses de Roquelaure, de Créquy, M[lles] de Gourdon, de Fouilloux, mes sœurs et moi.

Après le dîner nous eûmes la comédie en musique et bal le reste du jour dans la galerie basse, non moins riche que la galerie haute en tableaux, statues et curiosités de toutes sortes.

Dans l'intervalle des danses, Olympe avait attiré le Roi devant deux faunes antiques de marbre blanc, l'un grec et l'autre romain, et lui faisait remarquer que ces faunes qui dansent semblent rire d'un rire si vrai, qu'en leur cachant la bouche on les voit rire des yeux, et qu'en leur cachant les yeux on les voit rire de la bouche.

Sur cela, les dames présentes se mirent tour à tour à se cacher successivement les

yeux et la bouche pour que le Roi pût juger de celle qui avait le rire le plus expressif. Après s'être d'abord défendu de porter un tel jugement, il finit par déclarer qu'Olympe riait le mieux des lèvres et moi des yeux.

Il m'étonne bien que j'aie pu regarder le Roi d'un air si riant, ayant grand deuil au fond du cœur de ce prochain départ pour Compiègne d'où le Roi doit rejoindre l'armée, et quoique nous l'y devions suivre sous peu, la pensée de ne plus le voir, ne fût-ce que pendant quelques jours, me cause, par avance, le plus mortel déplaisir.

Sedan, 3 juillet 1657.

Après un fort long temps passé à Compiègne, nous vînmes à La Fère, et nous voici présentement à Sedan. De parler du temps où je suis loin du Roi, cela ne me viendrait point en l'idée, car je suis à proprement parler comme un corps sans âme pendant tout le temps que dure son absence. Olympe, étant grosse, n'a pu suivre la Cour, ce dont elle est au désespoir.

Pour moi, j'éprouve un merveilleux soulagement de n'être point avec elle, car elle ne me ménage pas devant le Roi les traits de son esprit sarcastique, et, encore que je les lui rende avec usure, cela ne laisse pas de me mettre au supplice.

Mademoiselle qui a fait son accommodement avec la Cour, est venue au-devant de la Reine dans une prairie à l'extrémité du faubourg de la ville. Elle arriva à toute bride avec les gendarmes et les chevau-légers, leurs trompettes sonnant d'une manière assez triomphante. Mademoiselle mit pied à terre à vingt pas du carrosse de la Reine à qui elle baisa la robe et les mains. La Reine l'embrassa et lui dit :

— Je suis bien aise de vous voir, ma nièce, car je vous ai toujours aimée quoiqu'il y ait eu des temps où j'ai été bien fâchée contre vous.

— Oui, fit Mademoiselle, je sais qu'en cette affaire d'Orléans...

— Point du tout, interrompit la Reine, je ne vous ai point su mauvais gré de l'affaire

d'Orléans ; mais pour celle de la porte Saint-Antoine, je vous aurais étranglée si je vous avais tenue.

— Je méritais bien de l'être puisque j'avais eu le malheur de déplaire à Votre Majesté.

— J'ai voulu vous parler de cela d'abord, ma nièce, et vous dire tout ce que j'avais sur le cœur : mais j'ai tout oublié, il n'en faut plus parler, et soyez persuadée que je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait.

Là-dessus Mademoiselle baisa les mains de la Reine qui l'embrassa.

La Reine dit ensuite à Marianne qui était avec elle dans le carrosse :

— Marianne, il faut faire connaissance avec ma nièce.

— J'en ai bien envie, dit Mademoiselle à la petite, et je suis bien assurée que quand vous me connaîtrez vous m'aimerez.

Je m'approchai alors avec Hortense, et Mademoiselle dit à Mmes de Fleix et de Noaille :

— Mesdames, il me faut nommer à ces demoiselles ; car je crois qu'elles ne me connaissent point.

Elle nous fit force civilités et me regarda avec un certain air d'étonnement qui disait assez qu'elle s'attendait à me trouver plus de beauté. Pour moi, je me souvenais que le Roi m'avait conté qu'elle avait coutume de l'appeler : mon petit mari du temps qu'il était dauphin, et la pensée que ce raccommodement pouvait bien lui avoir remis en tête le dessein d'épouser le Roi m'a gâté toute la joie que j'espérais de la venue du Roi que l'on attend demain.

5 juillet, 1657.

Enfin, j'ai revu le Roi ! Il est arrivé sur les deux heures au galop et si mouillé et si crotté que la Reine dit à Mademoiselle, en le voyant en cet état par la fenêtre :

— J'ai envie que vous ne le voyiez que lorsqu'il aura changé d'habits.

Mademoiselle s'empressa de répondre :

— Il n'importe pas pour moi, et quelque négligé qu'il soit, je suis assurée que je le trouverai de bonne mine.

Le Roi parut. Je me tenais dans un coin de la chambre à côté de Mme de Noailles : le regard du Roi rencontra le mien et, oui, oui ! de cela j'en suis sûre ! il me sourit des yeux.

La Reine lui dit, en prenant Mademoiselle par la main :

— Voici une demoiselle que je vous présente et qui a été fâchée d'avoir été méchante ; elle sera bien sage à l'avenir.

Le Roi se mit à rire, et comme Mademoiselle lui demandait où était Monsieur, il répondit :

— Il vient dans mon carrosse ; car il n'a pas voulu venir à cheval, ne se voulant pas montrer en négligé ; il est ajusté au dernier point.

Et il riait en regardant la Reine, comme pour lui faire entendre que cette coquetterie de Monsieur était pour Mademoiselle. Et je me sentis le cœur tout allégé de ce qu'ainsi publiquement le Roi se parut réjouir de cette idée d'un mariage entre Monsieur et Mademoiselle qui a pourtant bien près du double de l'âge de Monsieur.

Le Roi se mit ensuite à conter des nouvelles

de Montmédy, et d'une occasion qu'il avait trouvée en venant. Je frémis en entendant qu'à un endroit dans les bois, que l'on appelle le *Trou de Souris*, les ennemis avaient tiré sur son carrosse qui fut percé et le cocher blessé. Sans s'étonner, le Roi monta à cheval et fouilla le bois voisin où l'on prit une dizaine de fusiliers, le reste ayant été tué ou blessé par ceux qui accompagnaient le Roi.

La Reine dit :

— Je suis d'avis que vous renvoyiez ces fusiliers puisque c'est vous qui les avez pris. Mais que faisait mon fils pendant que vous battiez ce bois ?

— Comme il n'était point botté, dit le Roi, il est demeuré en carrosse.

Alors le comte Montaigu qui était à l'affaire dit à la Reine :

— Le Roi ne dit pas à Votre Majesté qu'il a percé le bois tout des premiers. Nous avons fait tout le possible pour l'en empêcher ; mais il n'y a pas eu moyen.

Comme pour détourner l'entretien, le Roi, entendant un carrosse s'écria :

— Voilà mon frère qui vient.

Monsieur entra. Il avait un habit gris tout uni et une petite oie de ruban couleur de feu ajustée. Après avoir salué la Reine, il embrassa Mademoiselle, lui témoigna une grande joie de la voir, lui dit qu'il la trouvait fort embellie, à quoi elle répondit qu'elle le trouvait fort crû.

Pendant qu'ils s'entrelouaient ainsi, le Roi m'est venu entretenir.

— Savez-vous, me dit-il, pourquoi j'ai fait si grande diligence à mon retour?

— Mais, dis-je, en lui montrant Mademoiselle, sans doute pour saluer quelques instants plus tôt la future reine de France.

— Ah! fit le Roi en riant, vous savez bien que la Reine dit que le coup de canon de la Bastille a tué le mari de ma cousine, et j'avoue que je n'ai guère envie de le ressusciter car, outre les quinze années qu'elle a de plus que moi, ne voyez-vous pas qu'elle a les cheveux quasi tout gris.

Encore qu'il ne m'ait point dit pour qui il avait fait si grande diligence, ces paroles du Roi m'ont mis au cœur une joie merveilleuse.

Sedan, 9 juillet 1657.

Je vis ici dans une perpétuelle inquiétude, sachant que, dans les fréquentes visites qu'il fait à l'armée, le Roi témoigne le plus grand mépris du danger et s'avance fort loin dans les tranchées, malgré les officiers qui le voudraient détourner d'exposer une vie si précieuse.

Le gouverneur de Montmédy ayant été tué, la ville s'est enfin rendue. Le jour qu'elle se rendit, le Roi, comme il le faisait tous les jours, était allé voir le siège.

Il voulut aller plus avant encore qu'il n'avait accoutumé. Commandant à sa suite de demeurer, il s'avança, lui troisième, de sorte que ce fut à lui-même que l'on parla pour capituler. Il revint au galop le dire à M. le Cardinal, puis il retourna recevoir les otages et en donner. Il fit et signa la capitulation lui-même et loua hautement la garnison de sa courageuse résistance.

C'est le maréchal de la Ferté qui a conté tout cela à la Reine, ajoutant qu'il n'a jamais vu

une aussi prodigieuse bravoure que celle déployée par le Roi dans ses visites à l'armée. Il s'aventure plus loin qu'il ne le doit, témoignant ainsi son mépris pour le danger.

Quoiqu'elle fût mêlée de beaucoup d'inquiétude, je ne pus cacher la joie que j'éprouvais d'entendre un tel récit.

Mademoiselle dit au Roi :

— Ah! Sire, faut-il que votre héroïque courage, en même temps qu'il nous comble de joie, nous fasse trembler pour votre vie si précieuse.

— Cela n'est rien, ma cousine, fit le Roi, et pour voir ainsi briller de beaux yeux, j'en ferais bien davantage.

Il me regardait en disant ces mots, et je sais, je suis sûre ! qu'il les a dits pour moi.

Sedan, 21 août 1657.

En vérité, je ne me suis jamais sentie si aise que depuis que nous sommes céans. L'absence d'Olympe me donne une paix et une joie extrême, outre que la vie que nous menons est assez joyeuse.

Tous les après-midi le Roi monte à cheval, et les jours où Mademoiselle l'accompagne, les filles de la Reine montent aussi. Nous avons souvent le divertissement d'ouïr les trompettes et les timbales. Les violons jouent pendant le souper et après nous dansons, cela m'agrée fort, étant propice à mes entretiens avec le Roi. Le plus souvent, il partage sa soirée entre Mademoiselle et moi, et, par le temps qu'il donne à l'une et à l'autre, peut-être n'est-il pas téméraire de hasarder qu'il agit avec elle par bienséance, et avec moi par inclination.

Monsieur se met parfois en tiers dans nos entretiens, cela déplaît au Roi ; pour lui être désagréable à son tour, il lui fait, devant Mademoiselle, des railleries qui le mettent au désespoir, car il s'est mis en tête d'épouser cette princesse malgré les nombreuses années qu'elle a de plus que lui. Ainsi, avant de monter à cheval, le Roi dit à Monsieur :

— Allez d'abord demander la permission au maréchal du Plessis.

Alors, Monsieur se fâche et répond en colère :

— Vous savez bien que je n'ai plus de gouverneur, je suis d'âge à aller tout seul.

Pour plaire à Mademoiselle, il s'est fait faire quantité d'habits neufs, et en change tous les jours. Nous nous divertissons, le Roi et moi, à voir avec quelle complaisance Mademoiselle reçoit les soins de son jeune adorateur.

Ce soir, Mademoiselle a interrogé le Roi, devant moi, sur ses campagnes. Il les lui a toutes contées.

— Ah ! dit Mademoiselle, votre père n'a pas été si jeune à la guerre.

— Il en a pourtant plus fait que moi ; jusqu'ici on ne m'a pas laissé aller aussi avant que j'aurais voulu ; mais à l'avenir j'espère que je ferai fort parler de moi.

J'aime lui voir cette noble ambition. Ah ! j'en suis bien assurée, il fera de grandes choses !

Paris, 15 novembre 1657.

M. de Turenne s'étant emparé de Mardyck, nous quittâmes Sedan, laissant l'armée prendre ses quartiers d'hiver.

Le Roi se voulut arrêter quelques jours à Metz où l'on nous reçut au tintamarre des trompettes, des timbales et du canon. Il y eut grand concours de peuple, des feux de joie et des illuminations fort belles. L'allégresse du menu peuple fut considérablement accrue par l'ordre que donna le Corps de ville de faire couler des fontaines de vin sous les fenêtres du Roi et de la Reine.

Au milieu de ces réjouissances, M. le Cardinal, tout accablé d'affaires, l'était aussi par la maladie, souffrant à la fois de la goutte et de la gravelle ; mais je ne suis pas assez avant dans ses bonnes grâces, pour qu'il me permît de l'assister dans ses souffrances.

Le Roi rentra tout triomphant et glorieux dans Paris qui ne lui fit pas un moindre accueil.

Olympe me revit avec beaucoup d'aigreur. Elle me reprocha mon amitié avec le duc de la Rochefoucauld qui aurait dit à propos de la maladie de M. le Cardinal : « Le voilà donc qui a la pierre et sans doute il le faudra tailler. Mais pour dix qui en pourraient pleurer, cent

mille en pourraient rire en voyant la fin de la fortune de cet homme. »

— Voilà bien des affaires, dis-je ! Pourquoi donc, en toute occasion, témoignez-vous un si grand courroux de ce que le duc dit tout haut de M. le Cardinal le mal que vous pensez tout bas. Vos sentiments à son égard m'étant assez connus...

— Vous êtes la tête la plus folle qui se vit jamais, me dit Olympe avec colère. Si notre oncle vient à mourir, je n'en serai pas moins comtesse de Soissons, mais vous, quelle figure ferez-vous à la Cour ? Ou je me trompe fort ou votre établissement sera bien hasardé et le cloître pourrait bien être votre seule ressource.

Je fus atterrée par ces paroles. L'incertitude de mon établissement est ce qui me met le moins en peine : J'aime le Roi, et cet amour suffira à remplir ma vie tout entière, mais quitter la Cour, ne plus le voir, Lui ! ce me serait une étrange peine.... Ah ! plutôt mille fois la mort !

Paris, 21 décembre 1657.

M. le Cardinal est hors de danger. Olympe est heureusement accouchée d'un fils. Le Roi s'est aisément habitué à se passer d'elle cet été, mais ne va-t-elle pas reprendre sur son esprit cet empire qu'elle exerce surtout à mon détriment ?

La Reine Christine a mandé de Fontainebleau qu'elle voudrait bien venir passer les fêtes du jour de l'an à Paris ; mais l'assassinat de son écuyer le marquis de Monaldeschi a causé ici une telle horreur que M. le Cardinal lui a dû faire savoir que le Roi et la Reine ne pouvaient approuver une telle action. A cela, elle fit réponse qu'elle était d'un rang à ne se point mettre en peine d'approbation, et que son bon plaisir lui avait toujours paru une très suffisante et respectable loi. Néanmoins, elle n'a point osé passer outre à la volonté du Roi et venir à Paris. M. le Cardinal l'est allé trouver lui-même pour l'engager à renoncer à ce voyage. Dans sa joie d'y avoir réussi, il me dit au retour, m'adressant, contre son

habitude, la parole en italien : « *Habbiamo guadagnato la battaglia ; la regina non ci venra* (1). »

J'avoue que je suis aux regrets de cette victoire, ayant une furieuse envie de connaître cette Reine que je ne vis point lors de l'entrée solennelle qu'elle fit à Paris, en septembre l'année dernière, étant, à cette époque, si étroitement assujettie par ma feue mère que je n'avais quasi nulle liberté de voir ce qui me pouvait intéresser.

A l'égard du meurtre qu'on reproche à cette Reine, la jalousie en étant cause, cela est trop selon nos sentiments italiens pour que je puisse être aussi véhémentement scandalisée de cette action qu'on l'a été à la Cour.

Mon regret de ne point voir céans cette Reine est singulièrement accru depuis que le Roi a décidé qu'il l'irait voir lui-même à Fontainebleau. Cela ne m'eût point inquiétée qu'il la vît à la Cour, contraint en quelque sorte de recevoir sa visite ; mais qu'il la veuille aller

(1) « Nous avons gagné bataille ; la reine ne viendra pas ici. »

voir en son particulier, cela me met dans un étrange dépit. Elle est femme, elle est Reine, et son acte extraordinaire de rejeter ce pouvoir que tous considèrent comme étant le bien le plus précieux au monde peut bien faire son effet sur l'esprit d'un jeune Roi.

Ce qui redouble mon inquiétude c'est ce que le Roi m'a conté lui-même de son impatient désir de voir cette Reine à son arrivée en France.

C'était du temps que la Cour était à Compiègne ; la Reine Christine s'y rendant pour faire sa visite à Leurs Majestés s'était arrêtée à Chantilly pour y passer la nuit. Le Roi demanda à M. le Cardinal, qui la devait aller saluer en ce château, de l'y conduire avec Monsieur. Tous deux ôtèrent leurs ordres et M. le Cardinal les présenta en disant :

— Voilà deux gentilshommes de qualité.

— Ils lui baisèrent la robe ; elle les releva, les baisa et dit :

— Je le crois bien ! ils sont de bonne maison ! et elle les entretint et appela le Roi : mon frère.

Et après avoir fait leur visite, ils s'en retournèrent toute la nuit au galop à Compiègne, tout cela pour voir quelques heures plus tôt cette extravagante Reine. On fait cent histoires sur son compte et depuis que je sais que le Roi la veut aller voir, je suis disposée à croire les pires de ces histoires.

C'est, en vérité, un étrange tourment d'aimer un prince jeune, beau et fait de façon à inspirer de l'amour à tout ce qui l'approche. Je ne puis prétendre à rien au delà de cette inclination d'esprit qu'il a pour moi, et je souffre de le savoir occupé d'une femme comme si j'avais des droits à son amour, cela m'est un mortel dépit et je ne me puis tenir de le lui témoigner par des paroles mordantes dont il reste parfois tout étonné.

TROISIÈME PARTIE

1658.

Paris, 22 janvier 1658.

La semaine passée mon frère Alphonse fut inhumé en l'église Sainte-Marie auprès de notre mère. Il avait à peine treize ans et était venu en France avec Marianne. M. le Cardinal a témoigné un bien plus grand chagrin de cette mort que de celles de ma feue mère et de ma sœur, il s'est allé enfermer à Vincennes où il ne veut voir personne. Il avait conçu de si grandes espérances de cet enfant qu'il le voulait tirer du collège pour le prendre auprès de lui et l'accoutumer aux affaires. Il disait qu'il

le voulait coucher dans sa chambre, qu'il aurait parlé de tout devant lui et lui aurait montré toutes les dépêches qu'il recevait et qu'il faisait faire.

Notre chagrin est encore accru par les circonstances si particulières de la mort de ce pauvre enfant. Il faisait les études les plus brillantes à Clermont, au collège de Jésuites. Pendant les fêtes de Noël, comme il jouait avec d'autres écoliers, ils eurent la malheureuse idée de le berner. M. l'abbé d'Harcourt, qui tenait un coin de la couverture pendant qu'on le bernait et qui était très faible, lâcha le coin qu'il tenait, le pauvre petit tomba et se cassa la tête.

Les quatre chirurgiens qui furent mandés sur le champ déclarèrent l'opération du trépan indispensable, le malheureux enfant la supporta avec une constance qui tirait des larmes des yeux de tous ceux qui l'assistaient ; mais tous les soins furent inutiles, et j'ai la douleur de pleurer la perte de ce frère si aimable et dont l'avenir était un sujet de si belles espérances.

Le seul frère qui me reste est Philippe que le

Roi nomma l'année dernière capitaine de sa compagnie de mousquetaires ; cela se fit surtout à ma demande, M. le Cardinal se mettant peu en peine de lui, nous ayant toujours réuni tous deux dans une commune aversion.

Le Roi s'est montré pour moi d'une merveilleuse bonté. Comme je ne pus retenir mes larmes quand je le vis après avoir appris la triste nouvelle.

— Ah ! me dit-il, bien faible est donc ce pouvoir qui ne me permet pas de sécher vos larmes !

Paris, 19 février 1658.

Le retour de Mademoiselle à la Cour a donné une nouvelle animation ; ce ne sont que bals, fêtes et comédies. Monsieur témoigne à Mademoiselle un empressement dont le Roi et moi nous nous divertissons, mais qui ne déplaît pas à la principale intéressée : un jeune prince beau, bien fait, frère du Roi lui paraissant sans doute un bon parti, surtout après la rupture de ses nombreux projets de mariage.

Le Roi n'aimant pas être contraint sur ses

plaisirs, j'ai dû, faisant violence à mon chagrin, paraître avec lui dans ce nouveau ballet d'*Alcidiane*. Ce ballet, divisé en trois parties chacune de sept entrées, est de la dernière magnificence. Nous l'avons dansé devant la Reine, Monsieur, Mademoiselle, le Nonce du Pape, les ambassadeurs de Venise et de Savoie et le résident de Toscane.

Depuis sa grossesse Olympe ne paraît plus dans les ballets ; mais elle ne peut souffrir de m'y voir avec le Roi, aussi n'a-t-elle point assisté à cette représentation d'*Alcidiane*.

Je devais paraître avec le Roi dans la deuxième entrée de la première partie et dans la quatrième de la troisième. J'étais en grand costume de brocatelle aurore avec semis de bouquets d'argent. Le Roi n'eut point un regard pour ma parure, tout occupé qu'il était à regarder les personnes qui se trouvaient dans la galerie. Au moment de paraître, il me dit :

— Votre sœur n'est point là.

— C'est possible, fis-je d'un air indifférent.

— Cela ne vous paraît pas singulier ?

— Je n'ai pas de raisons particulières, dis-je

avec intention, de m'intéresser à la présence ou à l'absence d'Olympe.

— Elle m'avait promis d'assister à ce ballet. Savez-vous pourquoi elle n'est pas venue ?

— Je n'ai pas l'honneur de recevoir ses confidences.

— Mais ne croyez-vous pas qu'elle peut encore venir ?

— Ce que je crois, ce dont je suis même sûre, c'est qu'à me parler d'elle vous allez nous faire manquer notre entrée.

Ce ballet fut suivi d'un bal. Il vint beaucoup de monde : la Reine d'Angleterre et sa fille, les jeunes princesses de Nemours. Olympe vint aussi. Quand elle fit son entrée, le Roi me venait inviter pour une courante.

— Elle n'est donc pas malade, me dit-il en me montrant Olympe. Je voudrais bien savoir pourquoi elle n'a pas assisté au ballet.

— Eh ! c'est bien simple ! Votre Majesté n'a qu'à le lui demander en dansant cette courante avec elle.

— Le conseil est fort bon, dit le Roi avec dépit, et je le vais suivre.

Et il dansa la Courante avec Olympe, de quoi je fus fort fâchée, ne l'ayant engagé à le faire que parce que je croyais qu'il ne s'y résoudrait pas par rancune de ce qu'elle n'avait pas assisté au ballet. J'eus de plus la mortification de voir, à l'animation de leur entretien et aux regards railleurs qu'Olympe jetait sur moi, que le Roi lui devait conter la raison pourquoi j'avais pris de l'humeur.

Oh ! cette Olympe, je la déteste !... je suis si follement jalouse !

Paris, 9 mars 1658.

La Reine Christine ne renonçant pas à son dessein de venir à Paris, le Roi a consenti à lui en octroyer permission. Cela déplut fort à la Reine qui ne la peut souffrir surtout depuis le meurtre du marquis Monaldeschi.

Afin de lui bien faire comprendre qu'il fallait qu'elle fût peu de temps en cette ville, Monsieur le Cardinal lui a cédé son appartement du Louvre et s'est mis dans sa petite chambre, et cela dans l'espérance que la Reine Christine jugerait par l'incommodité

qu'elle causait au Louvre qu'il était à propos qu'elle s'en allât promptement.

La Reine fit d'expresses recommandations au Roi, à Monsieur et à Mademoiselle qu'ils ne s'avisassent pas de dire à cette importune visiteuse qu'ils devaient aller en masques et que l'on se divertissait bien, et qu'au contraire il lui fallait dire que jamais l'hiver ne s'était passé si mélancoliquement, qu'il n'y avait nul plaisir et que l'on s'ennuyait fort. Le Roi dit en riant que ce n'était pas là un accueil bien hospitalier que l'on préparait à cette visiteuse. La Reine lui dit avec humeur :

— En vérité, je ne vous comprends pas, vous vous imaginez faire l'honneur de la France en contant mille choses à cette Reine !

Pour moi je n'étais point fâchée de cette visite, espérant qu'elle ferait diversion aux empressements du Roi pour Olympe.

J'ai vu enfin pour la première fois la Reine Christine au cercle de la Reine où la Cour était fort grosse et toutes les dames des mieux parées, je l'ai trouvée mieux que je ne croyais car, pour plaire à la Reine dont on connaît les

sentiments à son égard, c'était à qui tracerait d'elle les portraits les moins flatteurs.

La Reine Christine a de beaux bras, les mains blanches et bien faites. Elle cache si bien le défaut de son épaule haute par la bizarrerie de son habit, sa démarche et ses actions que l'on en pourrait faire des gageures. Ses traits sont grands et marqués, ses yeux fort beaux et pleins de feu, son teint assez vif et beau malgré quelques taches de petite vérole. Sa coiffure bizarre est une perruque d'homme fort grosse et fort relevée sur le front, et fort épaisse sur les côtés, avec cela poudrée et force pommade.

Elle était en galant costume et portait une jupe de soie grise avec de la dentelle d'or et d'argent, un justaucorps de camelot couleur de feu orné d'une tresse or, argent et noire et un mouchoir noué de point de Gênes avec un ruban couleur de feu.

Elle sait mieux que moi toutes les intrigues de notre Cour. Elle a demandé, en riant, au duc de Guise des nouvelles de l'abbesse de Beauvais, de Mme du Bossut et de Mlle de Pons

que le duc a aimées avec la dernière extravagance. Elle s'est informée auprès de Comminges de son oncle, le bonhomme Guitaut, et si elle ne le verrait point en colère, spectacle qu'elle avait entendu dire être des plus réjouissants.

Elle connaît non seulement les généalogies et les blasons des principales familles, mais encore les détails des intrigues et des galanteries, et le nom des amateurs de peinture et de musique ; elle fit au marquis de Sourdis le catalogue des tableaux qu'il a dans son cabinet.

Pendant les danses, la Reine Christine se vint mettre près de moi ; elle me fit force civilités et me dit qu'elle savait que j'étais la plus docte personne de cette assemblée. Elle me conta le détail de sa visite à l'Académie.

Les académiciens délibérèrent sur la question de savoir s'ils la devaient recevoir assis ou debout, mais comme l'on dit à Mgr le Chancelier que le Roi Henri III, lorsqu'il faisait des assemblées de gens de lettres au bois de Vincennes, faisait asseoir les assistants, il fut résolu que ces Messieurs seraient assis durant la séance sur des chaises à dos.

M. le Directeur harangua la Reine; ces Messieurs lui firent ensuite diverses lectures. M. Cotin lui récita des vers du poète Lucrèce qu'il avait mis en français. M. l'abbé de Boisrobert lut quelques madrigaux qu'il avait faits sur la maladie de Mme d'Olonne, et M. de Tallement un sonnet sur la mort d'une dame. Enfin M. Pellisson récita une petite ode d'amour qu'il avait faite à l'imitation de Catulle et d'autres vers sur un saphir qu'il avait perdu puis retrouvé. La Reine termina son récit en disant que les vers qu'on lui avait lus lui avaient plu extrêmement, encore que, pour son compte, elle ne donnât point dans toutes ces finesses et subtilités de sentiments. Elle ajouta qu'elle était aux regrets de n'avoir point vu M. Chapelain, qu'elle s'était réjouie de lui entendre réciter des vers de sa fameuse *Pucelle*, mais que, par suite d'une indisposition, il n'avait pu, ce jour-là, assister à la séance de l'Académie. Comme elle déplorait d'être originaire d'un pays qui, pour les lumières, est si éloigné de se pouvoir comparer à la France, le prince de Marsillac lui dit pour faire sa cour :

— Cela n'empêche pas Votre Majesté d'en savoir autant que toute notre Académie jointe à notre Sorbonne.

Et cela fut fort bien reçu.

La Reine parle huit langues et principalement la française comme si elle était née à Paris. Elle parle aussi fort bien l'italienne et, la conversation étant venue sur le temps qu'elle passa à Rome, elle se mit à m'entretenir en cette langue. Le Roi et Olympe s'étant venus joindre à nous, elle demanda au Roi s'il parlait la langue italienne, sur ce qu'il répondit que non, elle lui dit en badinant :

— Voici une demoiselle qui sera fort aise de vous l'enseigner, et comme vous serez un élève docile, sous peu vous la parlerez aussi bien qu'elle-même.

Ces paroles nous surprirent fort le Roi et moi car à notre arrivée à Paris il m'avait demandé de lui apprendre ma langue, mais, par suite des railleries d'Olympe ce projet, qui m'agréait fort, a toujours été différé, mais nous ne pensions pas que, hormis nous trois, personne en pût avoir connaissance. Les pa-

roles de la Reine ayant déplu à Olympe, elle s'empressa de dire de son air le plus railleur :

— Vraiment le Roi a bien autre chose en tête, et il n'est plus d'âge à se remettre à l'école.

— Vous vous pourriez bien tromper, dit la Reine à Olympe.

Puis me prenant la main et s'adressant au Roi.

— Qu'il vous souvienne de ce que je vous dis, mon frère ; voici une mignonne qui en a long à vous apprendre.

Qu'est-ce que la Reine a voulu dire ? Saurait-elle mon cher et douloureux secret ?

Paris, 11 mars 1658.

La Reine Christine ne s'inquiète guère de savoir si M. le Cardinal se trouve à l'étroit dans sa petite chambre : elle ne souffle mot de son départ. Elle fit savoir qu'elle voulait aller à la foire, la Reine dit à Mademoiselle :

— Il faut que ce soit vous qui lui ayez mis cette idée en tête ; vous n'aurez pas manqué

de lui dire que rien ne vous paraît plus divertissant qu'une promenade à la foire.

Olympe qui depuis l'autre soir ne cesse de parler en raillerie de la Reine Christine dit au Roi :

— En vérité ce sera une plaisante promenade ; le menu peuple s'en divertira fort et dira que c'est vous qui menez la plus remarquable curiosité de la foire.

Le Roi déclara aussitôt qu'il ne voulait point accompagner la Reine, Monsieur dit de même.

— Eh bien donc, dit Mademoiselle, je vais tâcher de la dissuader d'y aller.

Mais elle revint bientôt disant que la Reine n'avait rien voulu entendre et qu'elle allait descendre pour demander au Roi de l'accompagner à la foire.

Sitôt qu'il entendit cela, le Roi quitta la chambre avec Monsieur ; ils s'en furent se cacher avec expresse recommandation de dire que nous ne savions où ils étaient.

La Reine renonça donc à aller à la foire. Pour la dédommager, on lui donna la comédie

dans la grande salle. On jouait *Chriséide et Arimand* de M. Mairet, c'est une pièce tirée de l'*Astrée* de M. d'Urfé.

La Reine Christine nous donna une comédie plus plaisante à voir que celle de M. Mairet, car en louant les endroits qui lui plaisaient, elle jurait Dieu ; elle se couchait dans sa chaise, jetait ses jambes d'un côté, d'un autre, enfin faisait les plus étranges postures. Elle reprenait les vers qui lui plaisaient et parla sur beaucoup de choses.

Après la représentation la Reine Christine me dit en badinant :

— Eh bien, ces choses que vous devez apprendre au Roi, les lui avez-vous découvertes?

Le Roi, entrant dans la badinerie, me pressa pour savoir de quelles choses voulait parler la Reine de Suède. Olympe dit d'un air de raillerie :

— Ce sera quelque point de philosophie car Marie a présentement le nez toujours fourré dans quelque grimoire.

— Oh ! bien, fit le Roi en riant, à demain les affaires sérieuses, pour le moment songeons à nous divertir.

— Je ne songe qu'à cela, dis-je.

Un instant après j'étais auprès du comte de Guiche qui me contait cent histoires au sujet de son prochain mariage avec une petite fille de treize ans qu'il n'aime pas, ayant une extrème passion pour la fille de Mme Beauvais. Je badinai avec lui de l'air le plus riant, si bien que le Roi me dit à la fin de l'assemblée :

— Je crois que vous vous êtes aussi bien divertie.

— Follement, lui dis-je ; le comte m'a fait des histoires à mourir de rire.

— Vous m'en voyez enchanté, me dit le Roi d'un ton d'humeur qui me combla de joie.

Ah ! quelle folie d'être si prompte à l'espérance !

Paris, 13 mars 1658.

La Reine Christine est retournée à Fontainebleau dont je suis bien aise. Il me déplaisait qu'elle eût surpris ou appris mon secret. Je craignais que ses allusions ne finissent par en instruire le Roi, je serais désespérée qu'il

sût ma folie et qu'il en pût faire des railleries avec Olympe.

La veille du départ de la Reine nous fîmes partie d'aller en masque ; elle était habillée en Turque et dansa d'une manière assez ridicule qui fit rire la compagnie.

M. le Cardinal a conté qu'au retour du bal elle le fut trouver à quatre heures du matin pendant qu'il jetait les hauts cris des douleurs que lui faisait souffrir sa goutte, et lui parla affaires en habits de masque.

La Reine Christine me dit à ce dernier bal en me montrant le Roi qui menait le branle avec Olympe :

— Ne pensez-vous pas que n'aimer guère est en amour un moyen assuré pour être aimée ?

— Ah ! dis-je, avec feu, qui voudrait obtenir l'amour au prix de n'aimer point soi-même !

— Ce n'est pas vous, assurément, dit la Reine. Mais pourquoi prendre ombrage de ce semblant d'amour à son déclin. Laissez faire le temps ; à mon prochain voyage, je vous veux moi-même accommoder avec le Roi.

Laissez faire le temps! Est-il donc vrai, comme le soutenait un jour le duc de la Rochefoucauld, qu'il y a dans l'amour une première fleur de vivacité et d'agrément qui passe insensiblement comme celle des fruits? Il ajoutait, lui aussi : ce n'est la faute de personne, c'est seulement celle du temps!

Ah! si après m'avoir aimée le Roi devait un jour m'aimer moins... Mais de quoi me vais-je inquiéter; m'aimera-t-il jamais?

Paris, 18 mars 1658.

Combien il a été aisé à Olympe de reconquérir le Roi! Ou plutôt n'est-ce point moi qui me suis fait volontairement de cruelles illusions? Les soins que me rendait le Roi n'étaient qu'un effet du vide de son cœur en l'absence d'Olympe. Elle n'a eu qu'à se montrer pour reprendre sur lui son empire. Ce moment d'humeur que le Roi avait témoignée après mon entretien avec le comte de Guiche n'a pas eu de suite. Il s'est montré le lendemain riant et indifférent comme devant. Olympe l'entraîne dans un tourbillon de plai-

sirs. Ils se divertissent, eux, mais pour moi chacun de ces divertissements est une véritable torture car je vois de jour en jour le Roi se détourner de moi et être tout à Olympe.

Je rentre du bal que nous vient de donner la Maréchale de l'Hôpital. Toute la Cour y était en masque. Nous étions habillées de toile d'or et d'argent avec des bonnets garnis de plumes ; les hommes avaient des bas de soie et des habits en broderies. Nous avons tous ôté nos masques avant de commencer les danses.

La Maréchale avait mis toutes ses pierreries ; elle a des perles plus grosses que celles de la Reine. Elle est sur sa personne et dans son logis d'une magnificence qui ne laisse pas de surprendre quand on sait qu'elle était lingère à Grenoble. Elle aime fort être à la Cour où l'on ne manque pas de faire force railleries sur son compte. Son visage est beau, mais elle est si grosse qu'il est du dernier ridicule de la voir danser.

Le souper était préparé dans une chambre particulière magnifiquement ornée, pour le Roi et les premières personnes de la Cour. Comme

il ne s'y trouvait qu'un couvert et une chaise à bras, le Roi dit à Mademoiselle :

— Ma cousine, mettez-vous là, c'est votre place.

Mais elle se récria sur cela comme d'une raillerie, alors il reprit :

— Mais qui donc s'y mettra ?

Olympe fit en riant :

— C'est moi !

Et elle s'y allait mettre, tant elle est assurée du désir qu'a le Roi de la voir à la première place : quand Monsieur lui dit d'un ton bref :

— N'y allez pas ! Il voyait bien que cette prétention d'Olympe outrait Mademoiselle, car elle a été nourrie dans le plus grand respect, et l'on ne prenait pas tant de familiarité avec le Roi quand elle quitta la Cour.

Nous nous sommes donc mis à table et le Roi le dernier disant :

— Puisqu'il n'y a de place que celle-là, il faut bien que je m'y mette.

Je n'ai guère fait honneur à cette collation tout occupée que j'étais à admirer la bonne grâce du Roi qui ne mettait pas la main à un

plat qu'il ne demandât si on en voulait et ordonnait de manger avec lui.

Comme Mademoiselle parlait de se retirer, le Roi dit à Olympe :

— Allons remener ma cousine.

Elle s'empressa de dire qu'elle le voulait bien, le Roi dit :

— Je vais nous faire mener à toute bride ; cela fera enrager mes gardes qui ne pourront nous suivre. Que je serais aise que les voleurs nous attaquassent !

Et il riait avec Olympe. Je les vis partir. Il me semblait que c'était mon cœur que broyaient les roues de ce carrosse qui s'éloignait à grand bruit dans la nuit.

Calais, 3 mai 1658.

J'ai quitté Paris avec joie pour suivre, avec la Cour, le Roi à l'armée ; Olympe est cependant du voyage ; mais le Roi sera moins à elle, étant tout à l'armée, car il témoigne un grand désir de se distinguer en quelque affaire. Il a voulu s'établir à Calais où nous sommes pré-

sentement afin de presser les préparatifs du siège de Dunkerque.

Il paraît que l'investissement de cette ville présente de grandes difficultés, le pays environnant étant inondé et semblant impraticable, et pour comble d'embarras il a plu pendant six jours. M. le Maréchal de Turenne n'a pu établir de communication entre son camp et le fort de Mardyck qu'en faisant porter des fascines par chaque cavalier pour rétablir le chemin.

Dès que l'investissement de Dunkerque sera complet, le Roi a l'intention de se rendre à Mardyck afin de suivre les travaux du siège. La Reine et M. le Cardinal font une vive opposition à ce projet, Olympe fait aussi tous ses efforts pour le retenir. Après une discussion sur ce sujet le Roi me demanda hier :

— Et vous, êtes-vous aussi d'avis que je dois rester ?

— J'ai trop à cœur la gloire de Votre Majesté pour être de cet avis, répondis-je.

Quand nous fûmes seules Olympe me dit :

— Je ne sais si notre oncle nous saura gré

de traverser ainsi ses desseins ; vous savez qu'il est formellement opposé au départ du Roi.

— Eh bien donc, de quoi vous plaignez-vous ? Je vous laisse tout le mérite de servir ses desseins en retenant le Roi. Rien ne vous doit être plus aisé.

— C'est bon, fit Olympe, avec un geste de défi ; il ne partira pas !

Le retiendra-t-elle vraiment ?... Son empire sur lui est si grand !

Calais, 9 juin 1658.

Il est parti !... Qui m'eût dit que j'en viendrais à me réjouir du départ de celui dont la présence m'est plus chère que la lumière de mes yeux ! Je ne verrai plus le Roi, mais il ne verra plus Olympe et j'aime mieux savoir qu'il fait à la tête de l'armée son métier de Roi que de le voir ici soumis aux mille caprices de cette odieuse coquette.

— Vous voyez que l'on suit vos conseils, me dit-il, en souriant, au moment du départ.

J'avoue que le cœur me faillit au moment

où je le vis s'éloigner. Il était vêtu d'un habillement de guerre et d'un justaucorps de velours noir par dessus, avec l'écharpe blanche sur l'épaule. Il montait un très beau cheval de poil blanc paré d'une housse en broderie d'or et d'argent, et tenait à la main son chapeau tout couvert de plumes blanches et incarnates. Jamais je ne lui vis une mine plus haute ni plus fière que celle qu'il avait à ce moment du départ.

Calais, 15 juin 1658.

La Reine nous a donné lecture d'un passage d'une lettre de M. le Cardinal concernant le Roi. Il y est dit qu'il n'y a à Mardyck nulle commodité, qu'ils manquent d'eau, des choses les plus indispensables et que la chaleur y est excessive, mais que ni les fatigues ni les privations de toute nature ne peuvent dégoûter le Roi de ce séjour. Le Roi est toujours à cheval s'informant de toutes choses et donnant lui-même des ordres pour avancer les travaux dans les endroits par où les ennemis pourraient jeter quelques secours dans la place.

J'écoutais cette lecture les yeux brillants de joie, tant est vive ma passion pour la gloire du Roi.

Olympe me tirant à l'écart me dit :

— Je vous veux donner connaissance des nouvelles que le comte de Soissons me mande du camp.

Dans cette lettre, le comte disait qu'il avait eu un cheval tué sous lui pendant la sortie du 7 juin et que le comte de Guiche avait été blessé à la main d'un coup de mousquet. Il ajoutait : « Le séjour de Mardyck est des plus malsains, ce lieu étant infecté par les corps morts restés des années précédentes et qui sont à demi enterrés dans le sable. On ne peut assez déplorer que le Roi expose sa vie en séjournant dans ce lieu si malsain. »

— Eh bien, dit Olympe, voilà qui doit plaire à votre goût pour l'héroïsme. Si le Roi meurt, vous pourrez vous féliciter du bon conseil que vous lui avez donné.

« Si le Roi meurt ! » Mourir, lui ! peut-elle faire une telle supposition !... Avec quelle ardeur je vais souhaiter son retour !

On annonce la prochaine arrivée de Lord Falcombridge le gendre de Cromwell Protecteur d'Angleterre. Le Roi ne peut manquer de revenir pour le recevoir. Je vais être dévorée d'une telle inquiétude jusqu'à son retour !

Calais, 24 juin 1658.

Le Roi est revenu pour recevoir Lord Falcombridge. J'ai eu la joie de le revoir bien portant et couvert de gloire par son héroïque constance à braver tous les périls. Son esprit étant tout tourné vers ces préoccupations de la guerre dans lesquelles Olympe se soucie peu d'entrer, il s'en entretenait plus volontiers avec moi.

Pendant le séjour qu'il fit ici, vint la nouvelle de la victoire des Dunes remportée par le Maréchal de Turenne sur Don Juan et M. Le Prince. Cette nouvelle qui a comblé de joie le Roi, la Reine et toute la Cour a été célébrée par toutes sortes de réjouissances.

On contait que Don Juan ne se pouvait imaginer que les Français songeassent sérieusement à l'attaquer. Le prince de Condé, au

contraire, rencontrant le duc de Glocester, troisième fils de la Reine Henriette lui demanda s'il avait jamais assisté à une bataille. Sur la réponse négative du jeune prince, il lui dit : « Dans une heure vous verrez comme nous en perdrons une. »

Il en fut ainsi malgré la bravoure qu'il déploya, chargeant avec tant d'impétuosité les escadrons français qu'il les força deux fois de tourner bride.

Quand le Roi a reçu la nouvelle de la victoire il a versé des larmes de regret de n'y avoir point pris part. Que je suis aise de le voir ainsi aimer la gloire ! Il sera vraiment un Roi, un grand Roi !

Sitôt après le départ de Lord Falcombridge il a voulu retourner au camp malgré les instances d'Olympe pour le retenir. Il vient de mander à la Reine que le lendemain même de son arrivée à Mardyck les assiégés battirent la chamade et demandèrent à capituler. Il assista à cheval à la sortie de la garnison ; le sieur de Bassecourt, homme de grande réputation qui commandait dans la place depuis la

mort du gouverneur, le marquis de Leyde, tué quelques jours auparavant dans une sortie, lui dit : « Sire, dans le malheur que j'ai de ne pouvoir pas défendre plus longtemps la place, il me reste cette consolation de la remettre à un si puissant monarque. »

M. le Cardinal mande de son côté que le Roi prend un plaisir extraordinaire à tous les mouvements des armées et aux exercices militaires. Les fortes chaleurs de ces jours derniers doivent rendre bien fatigante la vie qu'il mène au camp. Mais c'était son devoir de Roi de partir ; même si cela eût dépendu de moi, je n'aurais pas voulu le retenir.

Calais, 7 juillet 1658.

Je suis au désespoir ! Le Roi est au plus mal d'une fièvre pernicieuse. Le mauvais air de Mardyck et les fatigues qu'il a éprouvées en allant lui-même visiter les avant-gardes l'ont mis en cet état.

Ce fut au siège de Bergues qu'il éprouva les premiers symptômes de sa maladie. Il dissimula sa souffrance pendant plusieurs jours

8*

dans l'espoir d'être témoin de la prise de Bergues et d'accompagner ensuite l'armée à Furnes. Ce fut seulement le 30 juin qu'il avoua à M. le Cardinal sa lassitude et son désir de repos, tout en refusant de quitter le camp.

Pour le décider à partir, M. le Cardinal lui déclara que s'il ne consentait pas à revenir à Calais la Reine viendrait à Mardyck. Ce motif seul le put décider à s'éloigner du camp qu'il ne quitta qu'avec un vif regret.

A son arrivée, ma joie de le revoir me fit passer sur l'inquiétude de le trouver si abattu. M. le Cardinal n'était pas inquiet et disait :

— Si un particulier avait la même maladie, elle serait comptée pour rien.

Les médecins assuraient qu'il n'y avait pas une ombre de péril. Mais le mal a fait de rapides progrès ; la fièvre résiste à tous les remèdes. Le Roi a souvent le délire.

M. le Cardinal est dans de grandes angoisses et, quoique l'intérêt ait beaucoup de part dans ses inquiétudes, notre communauté d'affliction, quoique pour des motifs bien divers, me fait rechercher sa présence.

Comme je guettais sa sortie à la porte de la chambre du Roi, je le vis paraître tout hors de lui et les larmes aux yeux. Il me confia que le Roi, après avoir longtemps été dans le délire lui commanda de s'approcher et lui dit tout bas :

— Vous êtes homme de résolution et le meilleur ami que j'aie. C'est pourquoi je vous prie de m'avertir lorsque je serai à l'extrémité, car la Reine n'osera pas le faire par la crainte que cela n'augmente mon mal.

Et il lui dut donner sa parole qu'il le ferait.

En sommes-nous là ! cela est-il donc possible qu'il puisse mourir !

On attend demain les deux médecins que M. le Cardinal fait venir de Paris, ce qui portera à six le nombre des médecins qui délibéreront sur la maladie du Roi et sur les remèdes à appliquer.

La Reine exprimant la crainte que leurs sentiments ne fussent pas très conformes, à cause du peu d'amitié qu'il y avait entre quelques-uns d'entre eux, M. le Cardinal la rassura lui disant qu'il s'emploierait heureusement

d'adresse et d'autorité pour éviter leurs contestations et qu'il était d'avis qu'ils devaient traiter le Roi comme un simple gentilhomme, sans hésiter à se servir de l'antimoine et des remèdes plus forts s'il y avait raison de le faire, n'étant pas juste de laisser mourir le Roi pour rendre des respects à la royauté.

N'est-il point trop tard ? Le pourront-ils sauver ?... Les premiers jours j'ai essayé de me contraindre. Mais mon cœur eût éclaté dans ma poitrine si je n'avais pleuré ; je ne puis supporter l'idée de la possibilité d'un si horrible malheur. Mourir, lui, le Roi !... Mourir si jeune, si aimé !... Non cela n'est pas possible, cela ne sera pas, je ne veux pas que cela soit... Ne puis-je donc rien pour le sauver, moi qui donnerais ma vie tout entière pour prolonger la sienne d'un jour seulement !

Calais, 9 juillet 1658.

Les médecins sont arrivés, mais que pourront-ils faire ? L'état du Roi est presque désespéré. Le redoublement a été furieux et a duré

longtemps ; les rêveries sont presque continuelles.

La douleur est universelle. A Paris le Saint-Sacrement est exposé dans les églises où se presse la foule pour demander la guérison du Roi. La châsse de sainte Geneviève a été découverte ainsi que dans les nécessités publiques ; une procession a été faite par les trois facultés de Théologie, de Droit Canon et de Médecine, des messes sont célébrées par l'archevêque et les évêques.

Cette nuit décidera de sa vie ou de sa mort... Sa mort ! ce mot me fait frémir !... je ne me soutiens plus. Depuis qu'il est en danger, je n'ai pu dormir une seule heure. Mes yeux sont brûlés par les veilles et les larmes ; maintenant je ne puis plus pleurer, j'ai versé mes dernières larmes... Une seule pensée m'a donné un peu de calme : s'il meurt, je mourrai aussi... Vivre sans lui ! non, non, sans lui la vie me serait plus triste que la mort. Il est l'unique joie de mon cœur, la chère lumière de mes yeux. Quelle terrible attente ! cette nuit me semble éternelle !... Faites qu'il vive, mon Dieu,

faites qu'il vive ! Prenez ma vie en échange de la sienne ; prenez plus encore, prenez-moi la joie de vivre près de lui, que je sois éloignée de lui, que mon souvenir soit à jamais effacé de sa pensée ;... tout ! tout ! mais qu'il vive, ô mon Dieu ! qu'il vive !

Calais, 12 juillet 1658.

Il vivra ! il est sauvé ! C'est du Saussoy médecin en grande réputation d'Abbeville qui a fait ce miracle. Il avait été aussi appelé en consultation et fit agréer par ses confrères qu'on tirât pour la troisième fois du sang du pied du Roi, et qu'on lui administrât du vin émétique. Ce traitement fit merveilles. Le cerveau fut dégagé, et la fièvre notablement diminuée.

Quand il vit le Roi pour la première fois, il s'assit sur son lit en disant :

— Voilà un gros garçon qui est bien malade, mais il n'en mourra pas !

Depuis que le Roi est hors de danger, j'ai retrouvé des larmes, mais ce sont des larmes si douces ! des larmes de joie et de reconnaissance !

Monsieur le Cardinal a suivi avec la sollicitude la plus vigilante toutes les phases de la maladie du Roi. La Reine qui, en cas de malheur, songeait à se retirer au Val-de-Grâce, l'a soigné avec le plus tendre dévouement. Mais qui croirait que ceux-là même qui ont été le plus comblé des bienfaits du Roi ont montré, en ces terribles circonstances, la plus cruelle insensibilité ? Mmes de Siennes et de Choisy n'ont pas craint de se réjouir publiquement de cette maladie et d'en faire leur cour à Monsieur. Cela a été scandaleux au point que M. le Cardinal les a dû faire exiler dans leurs terres.

Olympe a montré pendant le moment du plus fort danger une indifférence dont j'étais outrée et que je ne me pus tenir un jour de lui reprocher.

— Eh ! me dit-elle, qu'y puis-je ? Quand bien même je donnerais le spectacle d'un désespoir égal au vôtre, cela guérirait-il le Roi ? Au reste, votre chagrin est bien naturel. Si le Roi meurt, vous pouvez dire adieu à tout espoir d'établissement avantageux.

Cette réponse me mit dans un transport de fureur.

— Ne me faites pas l'injure de me supposer des sentiments aussi bassement intéressés que les vôtres, lui dis-je.

Mais qu'importe tout cela ! Le Roi vit ! Dieu l'a voulu sauver pour la gloire et le bonheur de la France, qu'Il en soit mille fois remercié !

Paris, 18 août 1658.

Le Roi a été transporté par petites journées à Compiègne. Il a traversé les villes au bruit des cloches sonnant le *Te Deum*, aux acclamations du peuple criant : Vive le Roi !

A Compiègne, le *Te Deum* a été chanté dans l'église de Saint-Corneille. J'y ai assisté avec toute la Cour ; un dais avait été préparé pour le Roi. La cérémonie était présidée par l'évêque de Soissons.

Le soir il y eut un feu de joie devant l'hôtel de ville, des décharges de mousquetterie, des fanfares de trompettes et des concerts de violons. Des largesses de vin furent faites au menu peuple qui ne savait comment témoigner son extrême allégresse de revoir, en bonne santé,

son Roi bien-aimé pour la vie duquel il avait tremblé, il y avait si peu de jours.

Le Roi a voulu rentrer à Paris où nous sommes présentement pour suivre la procession du vœu du Roi son père. Le matin, il fit ses dévotions à Notre-Dame, puis il reçut le Parlement et les autres corps de l'Etat, enfin il toucha les malades dans la galerie du Louvre.

Le soir il assista, de l'Hôtel de ville, au feu d'artifice qui fut tiré sur la Seine. Le peuple dansa sur toutes les places, et le vin coula, en guise d'eau, des principales fontaines.

Quand nous revîmes le Roi après sa maladie, Olympe lui fit de grandes protestations sur la joie qu'elle éprouvait de sa guérison. Le Roi lui dit d'une manière un peu ironique qu'il savait le gré qu'il lui devait pour la touchante sollicitude dont elle avait fait preuve en ces circonstances. Puis se tournant vers moi :

— Et vous, me dit-il, n'êtes-vous pas bien aise de me voir hors d'affaire ?

Comme l'excès de la joie m'ôtait la parole, Olympe s'empressa de lui dire :

— Votre Majesté sait bien que ma sœur a

une âme stoïcienne que la joie n'émeut pas plus que la douleur.

Mai le Roi paraît bien renseigné sur ce qui s'est passé pendant sa maladie et il plaisante parfois à propos de ma prétendue fermeté stoïcienne. Il en use avec moi d'une manière si obligeante que ma joie de sa guérison en est singulièrement accrue.

Fontainebleau, 27 août 1658.

Le dirai-je !... Il me semble que mon cœur va éclater de joie dans ma poitrine... Oh ! je suis trop heureuse ! j'ai besoin de crier mon bonheur à l'univers tout entier... Lui ! le Roi ! il m'aime ! il m'aime !.. je n'en puis plus douter, il me l'a dit ! Il m'aime !

Par ce que je souffrais de la moindre de ses attentions à Olympe, j'ai appris que l'amour le moins présomptueux espère encore plus qu'il ne croit. Pourtant, vainement le duc m'affirmait qu'il était plus que jamais certain que le Roi avait de l'amour pour moi, vainement les empressements de toute la Cour auxquels j'ai, jusqu'ici, été peu habituée, cherchaient à me faire

entendre que les sentiments du Roi n'étaient plus un secret pour personne. Je ne voulais, je ne pouvais pas croire que cela fût possible.

J'ai passé ces jours derniers dans un grand état de trouble. Je mettais à fuir le Roi le même empressement qu'il mettait à me rechercher. De son côté, il était, près de moi, ému et silencieux. Et c'est aujourd'hui même qu'il m'a dit son amour.

Nous avions été faire une promenade dans la forêt. Arrivés au rond-point de l'Etang, nous descendons de carrosse, et Mlle de Fouilloux organise une partie de colin-maillard. Le Roi paraissait se faire un plaisir de se laisser attraper par moi ; mais, à un moment, mon pied butte contre une racine, je chancelle, les mains tendues en avant : le Roi se précipite et me reçoit dans ses bras. Comme il témoignait d'une grande inquiétude que je ne fusse blessée, je le rassurai de mon mieux : mais il me voulut faire asseoir au pied d'un arbre et se mit à mes côtés.

— Quelle sotte aventure, dis-je ! Du reste, je n'aime point ce jeu. On a l'air si gauche avec les yeux bandés !

— Gauche ! dit le Roi, m'interrompant avec feu, que dites-vous là ! Eh ! ne savez-vous pas que :

De toutes les façons, vous avez droit de plaire,
Mais surtout vous savez nous charmer en ce jour.
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour
Les voyant découverts, on vous prend pour sa Mère !

— Oh ! fis-je, quand je lus ce joli madrigal que l'abbé de Montreuil fit pour la marquise de Sévigné, je n'espérais pas que vous m'en feriez quelque jour la flatteuse application.

Mais, changeant de ton, le Roi me dit avec une ardeur contenue :

— Qu'est-il besoin de madrigal ! Ne savez-vous pas que je vous aime !

Fontainebleau, 1er septembre 1658.

Je n'ai fait de confidences à personne, et pourtant je vois bien que notre secret est connu de toute la Cour. Pour moi, cela ne m'étonne pas. Puis-je porter en moi une telle joie sans qu'elle soit visible, sans que j'en sois toute transfigurée ?

Mes yeux sont tombés sur les premières lignes de ces pages : « Laide ! Je suis laide ! » Non, non, ce n'est pas vrai, je ne suis pas laide, je ne puis pas être laide puisqu'il m'aime, Lui ! le Roi !

Je viens de me regarder longuement au miroir. Mes grands yeux noirs et pleins de feu éclairent mon visage ; mes cheveux ondés, d'un noir brillant, font admirablement valoir la pâleur chaude de mon teint ; je puis montrer, dans un sourire, les plus belles dents de la Cour. Ma physionomie mobile, change, me dit le Roi, à chaque instant, et passe avec une singulière rapidité de l'expression la plus passionnée à la plus enjouée. Ma taille est ronde, souple, menue ; mes mains sont longues et fines ; mes pieds étroits et bien cambrés. Oui, oui, c'est vrai, il ne me reste rien de ma laideur passée. Je suis, comme le disait l'autre jour le duc, mieux que belle, séduisante.

C'est l'amour du Roi qui a fait ce miracle. En se posant sur moi, ses yeux ont fait fleurir ma beauté. Ah ! mon Roi que je vous aime d'être le Roi, d'être le Maître et de m'aimer !

Olympe est entrée et m'a surprise, le flambeau à la main, devant mon miroir. Elle s'est jetée dans un fauteuil, et d'une voix tremblante de dépit :

— Vous admirez les nouvelles amours du Roi ?

— Et, sur un geste de protestation, elle a poursuivi :

— Oh ! ne vous en défendez pas ! Je sais qu'il vous a fait une déclaration, mais vous n'avez garde de me faire vos confidences.

— Elles seraient superflues puisque vous êtes si bien instruite.

— Ainsi, c'est donc vrai, il vous l'a dit, à vous aussi, qu'il vous aime ?

Et, comme je gardais le silence, elle a repris avec une incroyable âpreté :

— Eh bien, ma chère, vous apprendrez à vos dépens que la devise si galamment attribuée à notre sexe par le Roi François Ier : « Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie ! » pourrait être ainsi modifiée : « Souvent le Roi varie, bien folle est qui s'y fie ! »

— Soit donc, du moins, tant qu'il m'aimera,

il ne me verra pas devenir la femme d'un autre.

— Eh ! je vous prie, si vous ne suivez mon exemple, à quoi vous mènera ce bel amour? Vous n'en épouserez pas un autre, mais lui, vous épousera-t-il ?

A quoi me mènera cet amour ? Eh qu'importe ! Il me suffit de savoir qu'il ne me mènera à rien de bas. Oui, je saurai garder hautement et fièrement ce trésor : l'amour du Roi. Je n'avilirai jamais son libre choix par rien d'indigne de Lui ni de moi.

Il m'aime ! A quoi cela me mènera-t-il ?... Mais je ne demande rien, je n'espère rien au delà de son amour. Tout Roi qu'il est, il ne peut rien me donner de plus précieux. Il m'aime ! Cela me met au cœur une joie surhumaine. Et si cet amour devait me conduire aux larmes, à l'exil, à la mort même, loin de le repousser, je l'accepterais avec une aussi haute allégresse.

Il m'aime ! qu'importe ce qu'il adviendra de moi ! qu'importe tout puisqu'il m'aime !

Ma part de joie, en cette vie, serait encore bien belle si elle devait tenir toute en la minute où le Roi m'a dit ces mots : Je vous aime !

Fontainebleau, 6 septembre 1658.

Nous menons céans une vie véritablement enchantée. La Cour est fort belle, il y a beaucoup de monde, les comédiens français et italiens nous donnent représentation tous les jours. Nous nous promenons sur l'eau avec les violons et la musique et nous faisons de belles excursions dans la forêt.

Monsieur nous a voulu donner collation à l'ermitage de Franchard, où il a fait venir les vingt-quatre violons.

J'étais dans la calèche du Roi avec Olympe et Mlle de Fouilloux. Toute la Cour suivait, à cheval, en habits de couleur.

Arrivés à Franchard, le Roi eut la fantaisie de grimper sur les rochers qui sont bien les plus incommodes du monde. Mademoiselle se récria et dit :

— Je crois qu'il n'y a jamais été que des chèvres sur ces rochers, et, pour moi, je n'irai point.

Monsieur, Olympe et beaucoup de dames

déclarèrent qu'ils resteraient avec elle dans le jardin de l'Ermite.

Le Roi me tendit la main en me disant à voix basse :

— Qui m'aime me suive !

Seule Mlle de Fouilloux nous suivait ainsi que le marquis d'Alluye.

Les rochers étant, en effet, fort rudes à gravir, le Roi m'aidait aux passages difficiles avec une sollicitude et une bonne grâce empressée, pendant que le marquis rendait les mêmes bons offices à mon amie.

Arrivés au point le plus élevé, la vue étant fort belle en cet endroit :

— Quel dommage, fis-je, que ceux qui sont restés au jardin de l'Ermite ne puissent jouir de ce spectacle.

— Oh ! bien, dit le Roi, puisque vous souhaitez leur donner ce plaisir, rien de plus facile.

Il envoya le marquis quérir les violons et dire à ceux qui étaient demeurés en bas de nous venir rejoindre.

Ce nous fut un malicieux plaisir de voir la

mauvaise grâce avec laquelle fut reçu l'ordre du Roi. Pendant l'ascension, les dames faisaient les mines les plus divertissantes et poussaient des cris d'effroi.

Mademoiselle était outrée.

— Je vous assure, mon cousin, dit-elle, que ce n'est pas sans peine que je suis arrivée céans. J'ai couru le plus grand risque de me rompre bras et jambes et même de me casser la tête.

Le Roi lui dit en badinant :

— Eh ! quoi, ma cousine, vous qui avez été aux grandes occasions, vous vous pouvez inquiéter d'un chemin un peu rude !

Olympe, fort indolente de sa nature, pouvait à peine respirer tant elle était fatiguée.

— Remerciez votre sœur, lui dit le Roi ; c'est elle qui a voulu généreusement vous faire partager le plaisir que nous procurait la vue de ce beau paysage.

Olympe me lança un regard furieux !

— Croyez, me dit-elle, que je vous sais, de l'aventure, un gré proportionné à l'amabilité de l'intention qui vous a fait me la procurer.

Après le souper, nous sommes revenus en

calèche avec quantité de flambeaux. Olympe, se disant brisée de fatigue, gardait un silence boudeur. Le Roi se taisait aussi, mais quand la calèche traversait une clairière éclairée par la lune, je rencontrais son regard, et ce regard était plus éloquent que toutes les paroles.

Paris, 15 septembre 1658.

Je dérobe au sommeil le plus d'heures que je puis pour les donner à l'étude.

— A quoi bon tant lire ! me disait l'autre jour le Roi.

— Sire, repartit le duc, la lecture est aussi nécessaire à l'esprit que la nourriture au corps.

Je voudrais donner au Roi ce goût de la lecture, afin qu'il réparât de lui-même ce qu'il y eut de trop négligé dans ses premières études.

Je le lui dis l'autre jour en italien.

— Que votre langue est belle quand c'est vous qui la parlez, me dit-il, je voudrais aussi vous pouvoir dire mon amour en cette langue qui vous doit être la plus chère, puisqu'elle est votre propre langue maternelle.

— Je n'ai d'autre patrie que celle de mon Roi, et nulle langue ne me peut être plus chère que celle dans laquelle vous m'avez dit pour la première fois : Je vous aime !

A la suite de cet entretien le Roi s'est voulu mettre à l'étude de l'Italien, à la condition, toutefois, que je le lui apprendrais moi-même. Ce beau zèle pour l'étude nous vaut force railleries d'Olympe, mais comme il nous assure la douceur de longs tête-à-tête, nous en prenons aisément notre parti. Je dois cependant avouer que les progrès de mon royal élève ne sont pas en rapport avec son assiduité.

On fait grand bruit autour du Dictionnaire des Précieuses de M. de Somaize. Il m'y a donné une place d'honneur sous le nom de Maximiliane. Le Roi a voulu entendre lecture de ce portrait ; je le transcris ici :

« Si toute l'Europe ne connaissait pas les belles qualités qui rendent Maximiliane une des plus adorables personnes de son sexe, j'aurais de la peine à me résoudre à la mettre dans ce dictionnaire, n'ignorant pas que l'on n'aurait pas manqué de publier que j'étais

obligé de dire du bien de celle de qui j'en ai tant reçu ; mais, puisque la connaissance que chacun a de son mérite a levé cet obstacle, je puis dire, sans être soupçonné de flatterie, que c'est la personne du monde la plus spirituelle, qu'elle n'ignore rien, qu'elle a lu tous les bons livres, qu'elle écrit avec une facilité qui ne se peut imaginer, et que, encore qu'elle ne soit pas de Grèce, elle en sait si bien la langue que les plus spirituels d'Athènes, et ceux mêmes qui sont de l'assemblée des quarante barons confessent qu'elle en connaît tout à fait bien la délicatesse. J'oserai ajouter ceci : que le Ciel ne lui a pas seulement donné un esprit propre aux lettres, mais encore de régner sur les cœurs des plus puissants princes de l'Europe. Ce que je veux dire est assez connu sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage. »

Le Roi voulut bien dire à M. de Somaize que ce portrait était peint au naturel. Pour moi je lui reprochai d'avoir parlé de certains sentiments avec une liberté que le Roi pouvait trouver indiscrète. Mais le Roi protesta vivement, m'assurant qu'il voudrait pouvoir pu-

blier à la face de l'univers l'amour qu'il a pour moi.

Paris, 21 septembre 1658.

Le Roi me dit, peu après notre retour à Paris :

— J'ai grand regret que se soient perdues ces habitudes galantes du temps de la chevalerie. Je vous voudrais proclamer, devant tous, pour ma Dame et la Reine de mes pensées.

— Eh ! dis-je en badinant, n'êtes-vous pas le maître. Il n'appartient qu'à vous de faire revivre cet heureux temps.

— Fort bien, fit le Roi ; je vous veux donc donner le divertissement d'une course de bagues selon toutes les règles de l'ancienne chevalerie.

Je me réjouis fort de ce projet, bien loin de me douter que ce divertissement serait, par suite de la malice d'Olympe, l'occasion de ma première querelle avec le Roi, je veux dire la première depuis qu'il m'a fait l'aveu de son amour, car avant, par suite sans doute d'une naturelle opposition de nos deux natures, nos querelles étaient fréquentes.

La course a eu lieu aujourd'hui. La Cour était divisée en trois troupes de huit chevaliers chacune. Le Roi était à la tête de la première, ses couleurs était incarnat et blanc ; le duc de Guise qui portait du bleu et du blanc, à la tête de la seconde ; le comte de Guiche était à la tête de la troisième, ses couleurs étaient vert et blanc.

J'étais, avec toute la Cour, aux balcons du Palais-Royal. Le cortège a défilé sous nos yeux dans le meilleur ordre.

La troupe du Roi marchait la première. A la tête de cette troupe étaient quatorze pages vêtus de toile d'argent avec des rubans incarnat et argent qui portaient les lances et les devises des chevaliers. Venaient ensuite six trompettes suivis du premier écuyer du Roi, précédant douze pages galamment vêtus et chargés de plumes et de rubans. Les deux derniers portaient l'un la lance du Roi, l'autre son écu sur lequel était écrite la devise : *Ne piu ni pari.*

Le maréchal de camp venait ensuite, puis le Roi à la tête de ses huit chevaliers, tous parés à merveille et richement vêtus, mais autant sur-

passés par la haute mine du Roi et par sa bonne grâce, qu'ils le sont en effet par sa qualité de maître et de souverain.

Je ne dirai rien de la magnificence des deux autres troupes : le Roi présent je ne vois plus que lui.

Olympe s'était venue placer à côté de moi. Le Roi salua au passage ; elle agita son mouchoir, comme si le salut se fût particulièrement adressé à elle, mais je savais bien, moi, que c'était mon regard qu'avait cherché le regard du Roi.

Le Roi l'a emporté en adresse sur tous les chevaliers comme il l'emportait par sa haute mine. Tous les honneurs de la journée ont été pour lui.

Après la fête, le Roi me tendit sa petite oye de ruban incarnat et blanc :

— Je vous fais hommage du succès de la journée, me dit-il, et vous prie, comme la Dame de mes pensées, de vouloir bien porter mes couleurs.

J'acceptai et m'en parai avec joie.

Olympe s'étant venue mettre en tiers entre

le Roi et moi, je m'éloigne de quelques pas, me souciant peu d'entretenir le Roi devant elle, ce que voyant, le Roi ne tarde pas à venir me rejoindre. Je m'aperçois, alors, qu'Olympe portait une petite oye incarnat et blanc, en tout semblable à la mienne.

Transportée de colère à cette vue, j'arrache ma petite oye et la jette à terre.

Ne comprenant rien à ce geste, le Roi se précipite pour la relever, mais le prévenant, je mets mon pied sur le nœud de ruban.

Le Roi rougit de colère :

— Que faites-vous, Marie ?

— Laissez, cela est sans valeur pour moi.

Et, désignant, du bout de mon éventail, la petite oye d'Olympe :

— Qu'il vous suffise de voir que d'autres en font cas.

— Mais ne savez-vous pas, fit le Roi... Puis se ravisant, avec un geste de dépit : Eh ! bien, non, vous ne saurez pas, et ce sera votre punition.

Comme j'allais me retirer, Mlle de Fouilloux me demande :

— Mais qu'avez-vous donc fait des couleurs du Roi?

Je lui conte l'affaire.

— Eh quoi ! me dit-elle, ne savez-vous pas que la Comtesse avait fait faire elle-même une petite oye en tout pareille à celle que le Roi vous a donnée. Elle s'en est parée, quand elle s'est approchée du Roi, en lui disant :

« Je n'attends point, moi, que vous m'offriez vos couleurs pour m'en parer, et, quoique vous ne me choisissiez pas pour votre dame, je ne laisse pas de vous choisir pour mon chevalier. »

Et cela d'un air de badinerie aimable, si bien que le Roi n'a pu que la remercier de son choix.

Je causais à ce moment là avec le comte de de Guiche, et nous n'avons pas perdu un mot de cette petite scène qui nous a extrêmement divertis.

J'aurais bien voulu me rapprocher du Roi pour lui faire des excuses, mais il s'était remis à causer avec Olympe et ne m'a pas daigné accorder un regard de toute la soirée.

Oh ! cette Olympe, je la déteste ! Se peut-on abaisser à de tels moyens pour garder une apparence de faveur !

Paris, 2 octobre 1568.

Je me suis expliquée avec le Roi, et cela a été reçu avec tant de tendresse et de paroles obligeantes que je ne me pus empêcher de lui dire en riant :

— Nul doute qu'à l'avenir nous ne soyons tentés de nous quereller souvent, ne fut-ce que pour nous ménager le retour de semblables réconciliations.

J'ai été seule à porter ses couleurs pendant les fêtes qui ont suivi la course de bagues. Le Roi m'ayant offert une petite oye incarnat et blanc avec un superbe diamant pour remplacer celle que j'avais foulée aux pied, Olympe n'a pas osé se parer de la sienne, comprenant fort bien que cela serait mal reçu, et que le Roi n'avait fait mettre ce diamant sur ma petite oye que pour la distinguer de la sienne.

Le Roi autrefois si assidu à l'hôtel de Soissons n'y a pas remis les pieds depuis la course

de bagues, dont Olympe enrage. Mais elle vient de prendre sur moi une éclatante revanche. Elle m'a suivie dans ma chambre après le ballet qui a clôturé cette série de fêtes, et, pendant que j'ôtais ma parure :

— Voilà donc le dernier jour de votre éphémère royauté, dit-elle. Il est grand temps que le Roi songe enfin à nous donner une Reine !

Je posais sur la toilette mon collier de perles. Sans répondre je me tournai vers Olympe.

— Oh ! poursuivit-elle de sa voix sarcastique, quand vous me regarderiez avec des yeux étincelants de colère, cela n'avancera guère vos affaires ! Notre oncle m'a confié que Madame Royale de Savoie se décide enfin à conduire à Lyon la princesse sa fille pour une entrevue avec le Roi.

Je me sentis pâlir sous mon rouge, mais ne voulant pas qu'Olympe se pût réjouir de mon angoisse, je dis d'un ton assuré :

— Eh ! bien, Madame Royale en sera quitte pour ramener sa fille en Savoie. S'il lui plaît de l'exposer à l'affront d'un refus public, c'est son affaire.

— En vérité, vous le prenez de haut, je ne serais pas fâchée de savoir ce que notre oncle penserait de la façon dont vous paraissez disposée à servir ses projets.

— Vous voulez dire pensera, car il vous est habituel de le tenir au courant de mes faits et gestes.

— Vous êtes si extrême en tout et si folle que, ce faisant, je crois accomplir un devoir dicté par ma sollicitude de sœur aînée.

— Ah ! ah ! votre sollicitude !... Cette sollicitude, moi, je l'appelle un vil espionnage !

Malgré mes airs de bravade, je suis accablée par le coup que me vient de porter Olympe. Je sais qu'elle excite M. le Cardinal contre moi, qu'elle le tient au courant de tout ce qu'elle peut surprendre des preuves d'amour que ne cesse de me prodiguer le Roi. Que ne ferait-elle pas pour le décider à rompre un engagement si humiliant pour son amour-propre !

Qu'importe ! le Roi m'aime ! il est le maître !... Il m'aime !... Ah ! comment a-t-il pu accepter seulement l'idée de cette entrevue!

Cette pensée du mariage du Roi, nécessaire et prochainement nécessaire, me jette en des tourments affreux.

Au moment du retour de Mademoiselle à la Cour, j'ai cru d'abord qu'un projet de mariage se cachait sous cette réconciliation, mais j'ai été hors de souci quand j'ai vu que les empressements de Monsieur étaient si bien reçus par Mademoiselle. C'est une preuve certaine qu'elle a renoncé à ses anciennes prétentions sur le Roi. Au reste, malgré l'affection de la Reine pour Mademoiselle, elle a toujours été opposée à ce mariage.

Le Roi m'a conté que pendant la Fronde la Reine ayant fait demander à Mademoiselle le passage par Orléans, Mademoiselle dit à Laporte:

— Qu'on me donne le Roi pour mari et je livre Orléans.

Là dessus, la Reine répond en riant à Laporte qui lui répétait le message :

— Eh bien ! dites à ma nièce que nous passerons à côté de la ville au lieu de passer dedans : le Roi n'est pas pour son nez, quoi qu'elle l'ait bien long !

On commence à parler de la sœur cadette de Mademoiselle, qui est d'une grande beauté; mais je n'ai pas d'inquiétudes de ce côté. M. le Cardinal n'a pas eu assez à se louer du duc d'Orléans pour avoir un bien vif désir de faire Reine la fille d'un prince qui s'est si souvent déclaré contre lui.

Avant la maladie du Roi, il avait aussi été question de la princesse de Portugal. On parlait des sommes considérables que la Reine sa mère avait données à Comminges, ambassadeur à Lisbonne, pour décider M. le Cardinal à faire ce mariage. Comminges avait même envoyé le portrait de la princesse, et le Roi admirait fort ce portrait, mais le prince de Marsillac lui ayant dit, qu'il tenait de source certaine, que ce portrait était très flatté et que, s'il s'en rapportait à la copie, il serait fort désappointé quand il verrait l'original, le Roi fit enlever le portrait et ne voulut plus entendre parler de ce mariage.

Il y a aussi la princesse Henriette d'Angleterre. Le Roi l'a dédaignée pendant longtemps parce qu'elle était trop petite fille pour lui et

qu'il s'est cru, de bonne heure, d'âge à s'occuper des grandes filles et non des petites. Or, il se trouve que la petite fille prend une beauté et des grâces qui ne demanderaient qu'à toucher le cœur du Roi. Mais comme j'exprimais mes inquiétudes au Roi au sujet de la possibilité de ce mariage.

— Laissez, me dit-il en riant, je n'ai point de goût pour ce sac de jolis petits os.

Quant à l'Infante Marie-Thérèse d'Espagne, je sais que depuis la naissance de l'Infant, l'ardent désir de la Reine de marier le Roi à sa nièce s'est changé en une espérance dont M. le Cardinal travaille de tout son pouvoir à faire une réalité. Cela me rend inexplicables les instances que l'on a faites au Roi pour le décider à se rendre à Lyon. Mais ce que je comprends trop bien c'est que le mariage du Roi n'est plus qu'une question de mois, et que c'est à un abîme que je vais dans la joie de mon amour triomphant, à moins que... Qui sait !... Ah ! s'il m'aimait comme je l'aime !... Je voudrais posséder l'univers tout entier pour le mettre à ses pieds !

Paris, 5 octobre 1658.

La pensée du prochain départ du Roi me trouble, m'agite et me rend souvent injuste envers lui. Injuste ?... Sans doute ce n'est pas lui qui a souhaité cette entrevue, mais il l'accepte si aisément, me semble-t-il ! Je ne me puis tenir de lui témoigner de l'humeur, et notre première querelle a été suivie de bon nombre d'autres.

Ce soir, au cercle de la Reine, Olympe, en grand dépit de voir que, tout occupé à causer avec moi, le Roi ne lui prêtait nulle attention, se lève, sous prétexte qu'elle avait des vapeurs, et se dirige vers l'embrasure d'une fenêtre, après avoir dit au Roi, en passant près de lui :

— Sire, je vous voudrais demander un conseil.

Le Roi se lève, en s'excusant de me quitter, et se dispose à la suivre.

— Pour le coup, dis-je, vous n'irez pas !

— Je reviens à l'instant, mais je ne puis être incivil envers la comtesse de Soissons.

— Eh bien, dis-je, ne pouvant maîtriser mon irritation, allez-y donc ; qui vous retient ? Je m'étonne que vous soyez encore là.

— Oh ! bien, si c'est ainsi, ne vous mettez pas en peine, j'y vais.

— A votre aise ! Et me tournant vers le comte de Guiche, je me mets à rire et à badiner avec lui, ce que voyant, le Roi, laissant Olympe à ses vapeurs, revient près de moi et le comte s'empresse de lui quitter la place.

— Vous venez de rire de bon cœur, me dit le Roi.

— De très bon cœur ! fis-je d'un ton maussade.

— Est-ce donc ma présence qui met en fuite votre gaieté ?

— Je m'inquiète aussi peu de votre présence que de votre absence.

— C'en est trop !

Le Roi se lève brusquement et s'éloigne. Olympe s'empresse de le rejoindre. Je les voyais de biais. Olympe faisait tout un manège de coquetterie auquel le Roi ne se prêtait que de mauvaise grâce. Afin de se ménager un tête-

à-tête plus tranquille, Olympe se dirigea vers l'embrasure de la fenêtre, invitant d'un sourire le Roi à la suivre, mais il refusa d'un air impatient qui arracha à Olympe un geste de dépit.

Ne s'en pouvant prendre au Roi, c'est à moi qu'Olympe vient de faire entendre ses plus amères récriminations :

— Mais à quoi pensez-vous, me dit-elle, avec votre mauvais caractère vous mettez le Roi de la plus méchante humeur du monde. Toute la Cour en fait cent contes disant que vous êtes comme deux petits enfants qui bouderaient à tout moment.

— Eh ! je m'inquiète bien de ce que peut dire la Cour !

— Oui, mais vous n'y êtes pas la seule intéressée.

— En quoi, je vous prie, mes querelles avec le Roi peuvent-elles vous toucher ?

— Elles me touchent plus que vous ne pensez, chacun s'en va disant que si le Roi est amoureux de vous ce ne peut être ni pour votre beauté, car vous n'en avez guère, ni

pour votre esprit qui n'a rien que de très ordinaire, encore que vous vous mettiez sottement en tête que la philosophie et la politique n'ont point de secrets pour vous. Ils disent donc qu'il faut que vous soyez de meilleur naturel que moi et cela ne laisse pas d'être fâcheux pour moi. Après chacune de vos ridicules querelles, le Roi me boude comme si j'étais responsable de votre mauvais caractère. J'aimerais mieux qu'il ne m'eût jamais parlé que d'en user à mon égard comme il le fait présentement.

— Voilà qui va des mieux ! Mais de tout cela, ce n'est pas seulement à moi, c'est aussi au Roi qu'il en faut faire vos doléances.

— Vous le prenez de bien haut ! Mais votre tour viendra aussi de connaître l'abandon et les dédains. Vous faites tourner le Roi comme il vous plaît, mais avant qu'il soit longtemps, il ne se souciera pas plus de vous que moi de ceci !

Et roulant en boule le mouchoir de dentelle qu'elle avait mis en pièces pendant cet orageux entretien, elle le jette dans la cheminée.

M'aimera-t-il vraiment d'un amour si éphémère?... Mais Olympe ne l'aimait pas... Je l'aime, moi, et, quoiqu'il advienne, ma vie tout entière est à lui.

Paris, 6 octobre 1658.

Ce soir, au cercle de la Reine, le Roi m'est venu dire :

— Ne boudez plus, voulez-vous? Nous sommes pour si peu de temps ensemble.

— Que voulez-vous dire, Sire? fis-je vivement, oubliant ma rancune à ces paroles qui me perçaient le cœur.

— Ne savez-vous pas que ce voyage à Lyon où je dois rencontrer la princesse de Savoie est résolu? Mon absence ne saurait durer moins de trois mois. Ce temps, comme à moi, ne vous paraîtra-t-il pas très long?

— Que vous inquiétez-vous de la longueur de l'absence! Ne reviendrez-vous pas marié de ce voyage?

— Marié? Tous disent que je devrais l'être, ayant plus de vingt ans... Mais qui peut sa-

voir !... Ah ! si seulement vous étiez du voyage !

— Eh ! n'y a-t-il pas un moyen bien simple ?... Si vous décidiez la Reine à vous accompagner ?

— Sur ma foi ! c'est une idée excellente et je me reproche de ne l'avoir point eue moi-même. Je vais ce soir même en parler à ma mère. Vous présente, soyez sans crainte, la princesse Marguerite s'en retournera comme elle sera venue.

Après le cercle, le Roi a suivi la Reine dans son cabinet. La décidera-t-il à ce voyage ? Je suis étrangement tourmentée par la crainte de perdre une personne pour qui j'ai une si forte inclination fondée sur un mérite infini et sur la qualité, ce qui fait que la raison est de la partie du cœur et en autorise tous les mouvements.

Paris, 20 octobre 1658.

Le Roi me vint voir hier et me dit, dans un moment que Mme de Venel était occupée à

apaiser une querelle entre Hortense et Marianne :

— Je suis au comble de la joie. J'ai vu ma mère hier, en particulier, et lui ai représenté que je ne me pouvais résoudre à la laisser dans Paris en mon absence, et que son agrément me serait nécessaire pour me décider en une circonstance aussi importante. Elle m'a su gré de cette demande et a consenti aisément à m'accompagner. Naturellement elle emmènera avec elle ses filles d'honneur et vous et vos sœurs.

Comme je me taisais, ayant fait toute la nuit de tristes réflexions sur les suites probables de ce voyage.

— Eh quoi, reprit le Roi, est-ce ainsi que vous accueillez une nouvelle que je croyais vous devoir combler de joie ?

— C'est que je n'ai pas les mêmes raisons que vous de me réjouir de votre prochain mariage.

— Que parlez-vous de ce mariage, vous savez bien qu'il n'aura pas lieu. Si je me réjouis c'est à la pensée de ne vous pas quitter

pendant de longs mois comme j'avais craint d'abord de le devoir faire.

Par un inconscient désir de mettre, en l'esprit du Roi, un peu de l'inquiétude dont j'étais moi-même agitée je lui dis :

— Comment ce mariage ne se ferait-il pas, après l'éclat de cetté entrevue ? Aussi mon parti est pris : je n'irai point à Lyon ; je ne veux point être le témoin muet et résigné des serments que vous échangerez avec une autre.

Le Roi me quitta au désespoir de mon refus de l'accompagner, et sans doute s'en fut-il plaindre à M. le Cardinal, car ce dernier me fit dire, peu après, de l'aller trouver.

Son accueil fut moins rude et moins sévère que celui qu'il me réserve d'ordinaire.

— Eh bien ! me dit-il, d'un air de badinerie, ce voyage n'a donc pas l'heur de vous plaire ? Si j'étais que de vous, je n'aurais garde d'y renoncer, ne fût-ce que pour savoir à quoi m'en tenir sur la profondeur de l'attachement du Roi.

— Eh ! ne sais-je pas bien que si Votre Emi-

nence a résolu que le Roi épouse la princesse Marguerite, il l'épousera !

— Eh ! donc, ma nièce, je ne vous aurais pas cru d'humeur à vous dérober ainsi devant la lutte ! Suivez le Roi à Lyon, et, croyez-moi, il ne vous adviendra rien de fâcheux de ce voyage.

Je sortis fort étourdie de cette visite. Il est évident que M. le Cardinal ne tient guère à la réalisation de ce mariage, sans quoi m'eût-il donné l'autorisation tacite de le traverser ?

Je m'empressai donc de dire au Roi que, puisqu'il le souhaitait, je l'accompagnerais à Lyon, dont il eut une vive joie. Il me dit :

— Puisqu'enfin vous êtes raisonnable, je vous veux confier ceci : l'abbé d'Amoretti qui négociait l'affaire pour Madame Royale m'a fort pressé, ainsi que ma mère, au moment de son départ, pour porter une parole positive du mariage : mais ma mère a déclaré, ainsi que je l'avais priée de le faire, qu'elle ne pouvait l'assurer de rien que du voyage, et que l'affaire ne se ferait que si la princesse Marguerite me plaisait.

— Alors si elle vous plaît?...

— Non, non, elle ne saurait. Pour me plaire il faudrait qu'elle eût vos yeux de flamme et votre voix enchanteresse. Il faudrait qu'elle fût Vous! nulle autre femme que vous ne me saurait plaire!

Il est sincère; pourtant, bien des fois déjà, il a aimé ou cru aimer.... mais non, je n'en veux plus douter; il m'aime d'un grand amour... Peut-on aimer ainsi deux fois dans sa vie?

Paris, 25 octobre 1658.

Le départ est fixé à demain.

Hier nous eûmes le plaisir d'entendre, sur un théâtre que le Roi avait fait dresser dans la salle des Gardes, la troupe d'un certain Molière. On disait grand bien de cette troupe qui court depuis longtemps les provinces, et elle ne s'est point trouvée au-dessous de sa réputation.

On joua d'abord *Nicomède* de M. Corneille : Après la grande pièce, ce M. Molière qui est,

à la vérité, un très bon orateur, s'avança vers la rampe.

Il remercia le Roi, en termes très modestes, de la bonté qu'il avait eue d'excuser ses défauts et ceux de toute sa troupe qui n'avait paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste. Il ajouta que l'envie qu'ils avaient eue d'avoir l'honneur de divertir le plus grand Roi du monde leur avait fait oublier que Sa Majesté avait à son service d'excellents originaux, dont ils n'étaient que de très faibles copies. Enfin, il termina en disant que puisque le Roi avait bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il le suppliait très humblement d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation et dont il régalait les provinces.

Le Roi ayant agréé cette demande, la troupe représenta *Le Docteur amoureux* qui est une bagatelle de la composition de M. Molière, mais une bagatelle des plus divertissantes qui fit faire au Roi et à toute la Cour de grands éclats de rire.

Ensuite de quoi, afin de témoigner sa satisfaction à cette troupe, le Roi lui donna permission de s'appeler désormais « Troupe de Monsieur, frère unique du Roi, » et décida qu'elle jouerait alternativement avec la troupe italienne du sieur Torelli sur le théâtre du Petit-Bourbon.

Le Roi est tout heureux de notre prochain départ, et il me fait partager sa joie. Par les mesures qu'il se propose de prendre il espère que, pendant le voyage, nous serons moins contraints qu'à la Cour, et nous pourrons-nous entretenir avec une entière liberté. Après... Non, je veux être tout à la joie d'avoir le Roi plus à moi pendant ce voyage. Après ?... Qui sait ?

Dijon, 26 octobre 1658.

Nous partîmes en carrosse par le plus beau temps du monde. Le cortège magnifique du Roi, ses carrosses superbes, ses innombrables chariots transportant les lits, les tapisseries et les courtines, ses Gardes à cheval faisaient

accourir sur notre passage une foule de menuaille.

De nombreux détachements de gentilshommes, lestement équipés, venaient au-devant du Roi à quelques lieues de la ville où nous devions passer, et se joignaient à notre cortège jusqu'à l'entrée de la ville où nous attendaient la magistrature et la bourgeoisie. Tout le peuple témoignait une joie non pareille de voir, en un si florissant état, le Roi pour la vie duquel il avait tremblé cet été. Et lui, mon Roi bien-aimé, maniait son cheval et saluait du chapeau avec cette grâce souveraine qui n'appartient qu'à lui.

En quittant Paris, le Roi s'était mis dans le carrosse de la Reine avec Mademoiselle et Mme la princesse Palatine. Dès le lendemain, selon ce qui avait été convenu entre nous, il proposa à Mademoiselle de monter à cheval; elle accepta. La même proposition fut faite à quelques filles de la Reine et à moi. Olympe déclara que, ne pouvant monter à cheval à cause de sa grossesse, je devais rester auprès d'elle pour lui tenir compagnie. On peut

croire que je ne me mis guère en peine de me soumettre à cette fantaisie.

Pendant toute cette première partie du voyage le Roi s'est toujours tenu auprès de moi, à m'entretenir le plus galamment du monde et cela pendant des quatre ou cinq heures de suite. Il était, contre son habitude, d'une gaieté extrême, et j'étais moi-même dans un grand ravissement de ce voyage, car il semblait que nous fussions quasi seuls au monde.

Le premier soir, quand, après notre chevauchée, je remontai en carrosse, Olympe me dit aigrement :

— En vérité, vous ne savez garder nulle mesure : ne comprenez-vous pas que Mademoiselle doit trouver bien mauvais qu'en sa présence vous ne craigniez point d'accaparer le Roi, au point qu'il en oublie ce qu'il doit à une personne de son rang pour ne s'occuper que de vous.

— Eh bien ! si les soins que me rend le Roi déplaisent à Mademoiselle, elle n'a qu'à rester dans son carrosse et ainsi elle n'en sera pas témoin.

A quelque distance de Dijon, le duc d'Epernon, gouverneur de la province, et toute sa maison vinrent au-devant du Roi. Le gouverneur était suivi de toute la noblesse du pays et d'un nombre infini de carrosses contenant des dames fort bien parées.

Les échevins, les magistrats et les bourgeois attendaient le Roi aux portes de la ville pour lui en offrir les clefs et lui souhaiter la bienvenue.

Nous sommes céans pour quelques jours encore. Les Etats siégeant en cette ville, M. le Cardinal pense que la présence du Roi les engagera à voter des subsides plus forts qu'à l'ordinaire.

En attendant le départ, nous nous divertissons fort bien. Nous dansons tous les soirs pendant qu'Olympe fait le jeu de la Reine.

Le Roi se fait servir une grande collation qui lui tient lieu de souper ; de cette façon il se dispense de paraître au souper de la Reine et me peut entretenir tout à loisir. Il est si fâché de la prétention d'Olympe de m'empêcher de monter à cheval qu'il ne lui a quasi

pas adressé la parole, ce dont on peut bien croire qu'elle enrage de tout son cœur. Il résulte de tout ceci qu'elle est de l'humeur la plus maussade pendant les rares instants que je suis auprès d'elle ; mais je n'en prends nul souci, tout à la joie de cette vie de délicieuse intimité avec le Roi. Cette joie est pourtant traversée parfois par de poignantes inquiétudes touchant le résultat de ce voyage : mais je n'en laisse rien paraître devant le Roi, voulant que, de moi, ne lui vienne que joie et contentement et non tristesse et ennui.

Hier comme nous faisions collation avec le Roi, la Reine, chez laquelle soupait Olympe et Mademoiselle, lui envoya demander des rissoles. Le Roi et moi étant fort gourmands de ces rissoles, il en envoya seulement quelques-unes. La Reine, trouvant qu'il n'y en avait guère, en envoya encore redemander. Je dis étourdiement :

— Olympe sait que je suis, comme Votre Majesté, gourmande de ces rissoles ; cela lui donne l'envie de m'en prendre ma part ; mais je la lui abandonne bien volontiers.

— Eh moi ! dit le Roi, je ne l'entends pas ainsi.

Et il fit dire à la Reine qu'il lui avait envoyé assez de rissoles pour elle et pour Madeselle et qu'il n'en restait pas trop pour lui et sa compagnie.

Le soir, Olympe ne manqua pas de me faire une terrible scène avec accompagnement de cris et de larmes :

— Le Roi est sans égards pour moi, me dit-elle, je suis bien mal récompensée d'avoir, dans ma position, entrepris un tel voyage ; il ne m'en revient que dédains et humiliations.

Je lui dis froidement :

— Puisque c'est du Roi que vous avez à vous plaindre, c'est à lui que vous devez faire vos doléances.

— Il vous sied de railler, me dit-elle exaspérée. C'est à vous que je suis redevable des mauvais procédés du Roi, et croyez bien que je m'en saurai souvenir à l'occasion.

Il y a beau temps que je ne m'émeus plus des scènes d'Olympe. J'aime le Roi, il m'aime ; hors cet amour, rien ne m'est rien.

Lyon, 1er décembre 1658.

Nous arrivâmes ici le 28 novembre par un froid brouillard, et il se trouva que cette tristesse du temps allait fort bien avec l'état de mon cœur.

La suite du voyage avait pourtant été aussi joyeuse que le commencement. Nous avions été à notre ordinaire à cheval, le Roi et moi. Mademoiselle se lassa de me servir, en quelque sorte, d'escorte, et prétexta du froid et du mauvais temps pour ne plus sortir de son carrosse. Peut-être aussi, agit-elle ainsi par un secret dépit du peu de soin et d'empressement que le Roi avait pour elle. Il ne consentait à la rejoindre que sur mes instantes prières, et encore recevait-il ces instances avec une extrême impatience, me disant que tout lui était importun qui le privait du plaisir de m'entretenir.

Un jour que nous étions proche de Mâcon, un homme du menu peuple qui se trouvait sur notre passage, dans un moment que la trop grande affluence nous obligeait à faire halte, dit à haute voix à ceux qui l'entouraient :

— Voici notre Roi qui va chercher femme ; m'est avis que, pour ce faire, point n'est besoin qu'il aille si loin. Cette belle brune qui lui fait compagnie lui pourrait bien donner des rejetons d'aussi fière mine que lui.

Je me sentis rougir sous mon rouge.

Le Roi se penchant tendrement vers moi, me dit :

— Avez-vous entendu ? Mon peuple vous saluerait Reine avec bonheur.

Reine ! moi ! Pourquoi le Roi m'a-t-il dit cela !... Il y a des rèves si fous, qu'encore qu'on les sache irréalisables, de les avoir osé faire, la vie reste à jamais désenchantée.

Le Maréchal de Villeroy vint au-devant du Roi avec toute la noblesse du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais, et nous fîmes notre entrée dans la ville au milieu d'un concours de peuple plus grand encore qu'à Dijon.

Le Roi a pris logement chez M. Mascarani trésorier de France qui demeure place Bellecour ; Monsieur chez un Génois, M. Jone dans une maison pleine de si beaux meubles qu'il ne fit point tendre les siens ; la Reine est à l'ab-

baye d'Ainai ; Olympe et moi avons été installées place Bellecour. Cet arrangement n'a point été du goût d'Olympe qui s'est bien doutée que le Roi l'avait imposé afin que, grâce à ce voisinage, notre intimité du voyage ne fût pas interrompue.

Tout à l'heure en revenant de voir la Reine, Olympe m'est venue trouver, les yeux brillants d'une joie mauvaise :

— Vous ne me demandez pas des nouvelles ?

J'eus un geste d'indifférence.

— Cela vous est égal ?... Même de savoir que les princesses de Savoie arrivent demain ?

— Demain ? vraiment, j'en suis fort aise !

— Je n'en doute pas ! Depuis que vous êtes si assidue à entretenir le Roi, vous devez avoir épuisé tous les sujets de conversation ; de son côté, il aime à entendre du nouveau ; cela vous donnera un peu de relâche et me vaudra la faveur si rare de votre société.

— Je ne vous promets rien, le Roi n'étant pas plus lassé de m'entendre que moi de l'entretenir.

Ah ! comme Olympe serait vengée de mes

railleries si elle savait combien, sous mon air d'assurance, je suis dévorée d'inquiétude !

Hier, en me ramenant chez moi, le Roi me dit :

— J'en veux à ces quelques heures de nuit qui nous séparent. Je voudrais ne vous quitter jamais !

— Celle dont vous attendez la venue nous séparera plus et mieux que ces quelques heures de nuit.

— Ne croyez pas que mon mariage puisse changer mes sentiments. C'est vous que j'aime, vous seule.

Et il couvrait mes mains de baisers passionnés : Je les retirai avec indignation ; mais il ne parut pas comprendre la cause de mon courroux !

Ainsi, c'est donc possible ! Il me prodigue les témoignages de l'amour le plus tendre, le plus ardent et le plus respectueux à la fois, dans le moment même qu'il admet la possibilité de son prochain mariage avec une autre. Et moi !... Que veut-il donc faire de moi ! Croit-il que je consentirai à devenir... Non,

il ne peut me faire une telle injure... Ah ! je suis déchirée de terribles angoisses !... Mais, pour être ainsi déçue ai-je donc espéré ?... Non non, ce n'est pas vrai... Moi, sa femme ! Moi, la Reine de France !.. jamais, jamais je n'ai été assez folle pour faire un tel rêve.

Lyon, 2 décembre 1658.

Le Roi, la Reine, Monsieur et M. le Cardinal sont montés en carrosse pour aller au-devant des princesses.

J'avais refusé de me joindre au cortège, ne me sentant point le courage d'être témoin de l'entrevue. J'ai passé deux mortelles heures à me demander quelle impression la vue de la princesse Marguerite ferait sur l'esprit du Roi. Mademoiselle étant venue chez Olympe, après l'entrevue, lui dit :

— Je vous veux conter le détail de ce qui s'est passé entre le Roi et la princesse.

J'avais un violent désir de me retirer, mais Olympe m'ayant dit :

— Voilà qui va vous intéresser !

J'ai simplement répondu :

— Certes !

Et je me suis décidée à rester. J'ai écouté, le cœur déchiré, mais le visage tranquille, le récit de Mademoiselle.

— Dès que le Roi sut Madame Royale proche, commença-t-elle, il monta promptement à cheval et partit au-devant d'elle. Quelques instants après, le Roi revint au galop vers la Reine qui l'attendait avec impatience. Il mit pied à terre et s'approcha de nous avec la mine la plus gaie et la plus satisfaite.

— Eh bien, mon fils, demanda la Reine ?

Le Roi répondit :

— Je suis fort content. Elle est agréable et, contre l'ordinaire, ressemble à ses portraits. Elle est bien plus petite que Mlle de Villeroy, mais elle a la taille la plus aisée du monde. Elle a le teint (Ici le Roi hésita un peu, puis il dit) : olivâtre ; cela lui sied bien ; elle a de beaux yeux. Elle me plaît... Oui, je la trouve fort à ma fantaisie.

On dit alors :

— Voilà Madame Royale !

A la rencontre des deux cortèges, la Reine et ma tante, Madame Royale, sont descendues de carrosse ; ma tante encore tout emmaillotée dans ses coiffes et paraissant fort fatiguée. Il ne lui reste plus aucune trace de beauté. Elle a un grand air de ressemblance avec mon père, mais elle paraît plus vieille et plus cassée, et sa taille est toute gâtée.

Pour ce qui est de ma cousine, la princesse Marguerite, je ne vous en dirai rien : elle est au goût du Roi, n'est-ce point l'essentiel ?

La Reine a embrassé Madame Royale et ses filles les princesses Louise et Marguerite qui, toutes deux, avaient mis les genoux en terre devant elle. Puis nous sommes remontés en carrosse. La Reine avait fait mettre Madame Royale près d'elle, sur le devant ; j'étais derrière et avais fait asseoir près de moi Mme de Carignan qui avait été au-devant des princesses comme étant de la maison de Savoie par son mari.

Monsieur s'était placé à l'une des portières près de la princesse Louise, et le Roi à l'autre portière près de la princesse Marguerite. Il lui

parlait avec une animation et une familiarité telle que s'il l'eût vue toute sa vie, ce qui n'a pas laissé de me surprendre, car il n'en use guère ainsi avec les personnes qui ont l'honneur de l'approcher pour la première fois. Il lui donnait un aperçu des plaisirs qui l'attendent en France ; enfin, il avait un air des plus épris dont je fus fort étonnée. »

Bien que me contenant à grand'peine, je n'ai pas répondu un seul mot à ce discours dicté à Mademoiselle par sa rancune de vieille fille et son désir de prendre sur moi sa revanche des négligences du Roi pendant le voyage.

Se peut-il que le Roi ait sitôt oublié ses serments me disais-je ?... Tout est-il donc fini pour moi ?... Ah ! ceux-là seuls qui ont aimé peuvent comprendre quel tourment est la crainte de perdre ce qu'on aime, surtout quand l'amour est fondé sur un si grand sujet d'aimer, quand la gloire autorise les mouvements du cœur et que la raison est la première à engager à aimer.

Ce soir, je n'ai pu me dispenser de paraître

à l'Archevêché où sont descendues les princesses pour rendre mes devoirs à Madame Royale. A peine avais-je fait ma révérence à la princesse Marguerite :

— Que vous semble de votre rivale, me dit Olympe ? C'est donc là la médiocre beauté à laquelle vous allez être sacrifiée ?

— Le sacrifice n'est point accompli et votre compassion, un peu prématurée, se pourrait bien tromper de victime.

Le Roi m'est venu reconduire à son habitude et sans témoigner nul embarras, il m'a demandé comment je trouvais la princesse Marguerite.

Incapable de me maîtriser plus longtemps, je lui dis :

— N'êtes-vous point honteux que l'on vous veuille donner une si laide femme ?

— Eh ! point si laide ! Elle a des yeux grands et agréables.

— Et son gros nez, et sa grande bouche, les trouvez-vous aussi agréables ?

— Du moins sa taille est assez jolie.

— Oui, à ne bouger d'une place, car, si vous

l'avez vue marcher, elle a les hanches grosses et même quelque chose qui ne va pas tout droit.

— Mais son port de tête ?

— Vous en pouvez parler de sa tête, ne voyez-vous pas qu'elle l'a trop grosse pour sa taille ? A la vérité, cela paraît moins par devant que par derrière ; mais ce n'en est pas moins une chose fort disproportionnée.

— Je passe condamnation sur la disproportion de sa tête ; mais pour ce qui est de sa taille, j'en aurai le cœur net, quand je devrai, demain, entrer par surprise dans sa chambre au moment de sa toilette.

Le Roi me dit ensuite qu'il se décidait au mariage pour échapper à la tutelle de M. le Cardinal qu'il supportait avec peine.

— Croyez, a-t-il poursuivi, que mon mariage ne changera rien à mes sentiments pour vous.

— Eh ! vous flattez-vous, de même, qu'il ne changera rien à mes sentiments, à moi ? Me croyez-vous si peu jalouse de ma gloire que je puisse continuer à recevoir les témoignages

d'un amour qui serait aussi injurieux pour moi qu'offensant pour la Reine?

— Eh! quoi! me faudrait-il vous perdre, renoncer à votre amour qui m'est plus cher que la vie, plus cher même que mon titre de Roi! Pourriez-vous ainsi commander à vos sentiments?

— Il ne dépend pas de moi de ne vous plus aimer : mon amour ne finira qu'avec ma vie; mais il dépend de moi de fuir l'objet de ce malheureux amour et d'ensevelir dans quelque retraite.....

Le Roi ne me permit pas d'achever :

— Vous loin de moi! mais je ne saurais vivre sans vous : vous m'êtes nécessaire comme l'air que je respire : vous m'êtes chère comme la lumière de mes yeux!

Quelle ardeur dans son regard, dans sa voix tremblante d'émotion. Il m'aime, je ne veux plus douter de son amour..... M'aimera-t-il assez pour renoncer à son mariage avec la princesse Marguerite? assez pour..... Oserais-je rêver!..... Non, non, qu'il ne l'épouse pas, elle, je ne veux rien au-delà.

Lyon, 3 décembre 1658.

Reine de France, moi ! moi ! la femme du Roi ! de mon Roi bien-aimé !..... Ce n'est point un rêve, il me l'a dit, lui ! Je serai Reine de France !

Madame de Venel m'est venue dire, ce matin, en grandes transes :

— Savez-vous ce qui se passe ? Le Roi s'est présenté brusquement chez Madame Royale et, au moment qu'on s'y attendait le moins, il est passé chez la princesse Marguerite que l'on accommodait, si bien qu'il l'a surprise quasi toute deshabillée ; et, dans le reste de la visite, il a été aussi froid qu'il était empressé hier. Madame Royale est restée toute décontenancée de cette courte visite. Pour moi, je crains fort que Sa Majesté et son Eminence ne voient d'un mauvais œil la rupture d'un projet de mariage si avancé.

Tout en me réjouissant de cette nouvelle attitude du Roi, j'avoue que je n'étais pas sans appréhension sur l'accueil que me ferait la Reine quand je me suis présentée devant

elle. J'ai été d'autant plus agréablement surprise par la particulière bonne grâce de son accueil.

Le Roi s'entretenait avec moi quand Madame Royale et les princesses ont fait leur entrée. Comme le Roi me quittait pour leur aller présenter ses hommages :

— Eh bien, me dit Olympe, l'entretien, si animé tout à l'heure, me paraît tourner un peu court.

A ce moment, le Roi, s'approchant de la princesse, lui faisait un salut cérémonieux, puis, la quittant sans lui avoir adressé un seul mot, il revint vers moi.

Olympe, mordant sa lèvre de dépit, ferma son éventail d'un coup sec et s'éloigna.

— Eh ! bien, dit le Roi, ma bien-aimée est elle contente ? Suis-je rentré en grâce auprès d'elle ?

— Quoi donc ? Ce mariage ?

— Que parlez-vous de mariage ! Ai-je pas, en vérité, l'air d'un fiancé bien épris ? J'ai vu la princesse en déshabillée. Vous aviez raison ; sa taille est toute gâtée. Le prince de Marsillac

m'a rapporté qu'il avait écouté les réflexions du populaire, qu'elles n'étaient pas favorables à la princesse, et pouvaient se résumer en ces mots d'un bon bourgeois. « Elle est gentille, mais c'est trop petit pour une Reine. Ce n'est pas une assez belle femelle pour un Roi si gaillard et de si bonne mine ! »

Comme nous nous divertissions de ces propos, la Reine nous voyant ainsi rire et causer tout bas, nous lança un regard mécontent, car il n'est pas de plus vigilante gardienne de l'étiquette.

Madame Royale et les princesses se sont retirées de bonne heure, sans que le Roi ait adressé la parole à la princesse Marguerite. Pendant qu'il leur rendait ses hommages au moment qu'elles se retiraient, Olympe me dit, pâle de fureur :

— Vous triomphez, mais prenez garde! notre oncle n'a pas l'habitude de laisser le dernier mot à ceux qui ont l'audace de traverser ses desseins.

Le Roi m'est venu reconduire. Mme de Venel n'ose se mettre en tiers entre nous. Pour

m'obliger, pendant que le Roi est là, Hortense lui propose une partie de trictrac ; mais il n'y a pas grand mérite à gagner Mme de Venel, car elle est furieusement distraite. Cela la désole de voir le Roi m'entretenir en toute liberté et de ne pouvoir rien surprendre de nos entretiens.

Le Roi ayant repris le sujet de son mariage :

— Voilà donc, me dit-il, un projet qui n'aura pas été poussé bien loin.

— Ne croyez-vous pas que la Reine trouvera fort mauvais votre refus d'épouser la princesse?

Le Roi, avec un geste d'insouciance :

— Eh ! mais, avant d'être le maître de mon royaume, je le suis de ma propre personne. Et puis, vous savez que ma mère souhaite passionnément me voir épouser l'Infante. Ce mariage ne lui tient donc guère à cœur. Avant l'arrivée des princesses, elle a dit à Mademoiselle. « Si je pouvais avoir l'Infante, je serais au comble de ma joie ; mais ne le pouvant pas, j'aimerai celle qui plaira au Roi. »

— Ainsi donc, c'est bien décidé ; celle qui

vous plaira n'est pas la princesse Marguerite ?

— Comment pourrait-elle me plaire ! C'est vous, vous seule que j'aime !

— Vous parlez d'amour, Sire, c'est de mariage qu'il s'agit ; celle que vous épouserez.....

Mais le Roi m'interrompant :

— Je suis le maître ! dit-il avec force. — Un violent combat paraît se livrer en lui, puis il reprend avec une gravité émue : — Je suis le maître, je vous aime : celle que j'aime sera Reine de France.

Reine de France ! moi ! Il est des joies aiguës comme des souffrances ; je me suis sentie défaillir.

— Qu'avez-vous, dit le Roi alarmé. Vous souffrez Marie ?

— Ce n'est rien, Sire : la joie, le saisissement..... Reine de France moi ! Ne me laissez pas faire ce rêve ; le réveil serait trop cruel !

— Ce n'est point un rêve, ma bien-aimée. Je vous ai placée si haut dans mon cœur que je voudrais que tous vous fussent soumis et n'être moi-même que le premier de vos sujets.

— Ah ! Sire que vous m'ayez crue digne d'un

tel honneur cela sera la joie et l'orgueil de ma vie tout entière ; mais cela ne peut accroître, si peu que ce soit, mon amour, car il a été tel, dès l'instant que je vous vis, que rien, pas même l'honneur inouï que vous me voulez faire ne le saurait augmenter.

Le Roi ne s'est décidé à me quitter qu'après les effusions les plus tendres et les plus ardentes protestations de fidélité. Maintenant que je suis seule, il me semble que tout cela est impossible et que j'ai été le jouet d'un songe.

Moi, Marie Mancini, destinée, par ma naissance, à être l'épouse d'un obscur gentilhomme, se peut-il que je sois Reine de France, de ce royaume le plus beau, le premier du monde ! Ah ! Dieu m'est témoin que je n'ai rien tant à cœur que la gloire du Roi, que je ne voudrais être Reine que pour l'aider à régner dignement en Roi, et que je suis plus touchée par la joie d'être sa femme que par la gloire d'être la Reine !

Mais que de luttes à subir avant d'en arriver là ! Le Cardinal qui a tiré notre famille de son

obscurité me permettra-t-il de réaliser ce rêve glorieux?

Souffrira-t-il que celle de ses nièces qu'il a toujours détestée devienne sa souveraine?..... Ah! je devrais trembler..... Mais non, qu'importe l'opposition du Cardinal, le Roi m'aime et il est le maître!

Lyon, 4 décembre 1658.

Un grand abattement a succédé à ma joie triomphante, et cet abattement, qui le croirait, est le résultat d'un songe.

Certes, l'éducation est le plus riche présent que les parents puissent faire à leurs enfants après leur avoir donné l'être, mais il est d'une grande importance que cette éducation soit accompagnée de douceur; la trop grande sévérité ne servant bien souvent qu'à les dépouiller de la tendresse; l'amour et la crainte étant presque toujours incompatibles.

J'en fais l'expérience par moi-même. Voilà près de deux ans que ma mère est morte, et cependant mon imagination, obsédée de l'appréhension qui m'est restée de sa rigueur

me la représente toujours vivante dans des songes qui me donnent une peine incroyable.

Je me couchai hier, dans un véritable enivrement de bonheur. Je m'endormis très tard, par suite de l'état d'heureuse agitation où je me trouvais, et je fis ce songe.

J'étais assise dans une barque pavoisée et fleurie qui glissait rapidement, sans l'aide de rames ni de voiles, sur une mer tranquille. Tout à coup, le vent se mit à souffler en tempête ; d'énormes vagues se soulevèrent, menaçant à chaque instant d'engloutir ma frêle embarquation.

Je vis avec terreur se dresser devant moi un gigantesque écueil ; une tour s'élevait au milieu. Debout sur le bord escarpé de l'écueil, une forme voilée me faisait des gestes d'appel. Je m'écriai :

— C'est le Roi ! Je suis sauvée !

Et je sentais mon cœur bondir de joie dans ma poitrine.

A cet instant, une vague monstrueuse jeta sur le rocher la barque qui se brisa. Je me cramponai à une saillie du roc, et levai les

yeux vers celui de qui j'attendais le salut. Mais au lieu du visage du Roi, je vis celui de ma mère, et j'aperçus alors distinctement le Roi qui me tendait les bras du sommet de la tour.

— Sauvez-moi, dis-je à ma mère, le Roi est là, au sommet de la tour, il m'appelle :... au secours, ma mère, au secours !

D'une voix dure et comme métallique, ma mère me dit :

— Le Roi est trop loin, trop haut, vous ne pouvez aller jusqu'à lui !

Les bras croisés, un sourire cruel sur les lèvres, elle me regardait m'épuiser en efforts impuissants pour me retenir à la roche glissante. Enfin, à bout de force, j'ouvris mes mains crispées et glissai dans l'abîme en poussant un cri terrible qui m'éveilla.

Je ne puis secouer l'angoissante oppression de ce rêve : « Trop haut ! trop loin ! » ... Et pourtant le Roi est le maître ! Il peut, s'il le veut, m'élever jusqu'à lui. M'aimera-t-il assez pour le vouloir contre tous ?...

Lyon, 16 décembre 1658.

Mademoiselle a quitté Lyon, soi-disant pour aller visiter sa principauté de Dombes, en réalité pour cacher son dépit de la rupture de son mariage avec le duc de Savoie.

Elle a dû renoncer à l'espoir d'épouser le Roi après l'affaire de la Bastille ; elle sait, du reste, que la Reine qui l'aime en tant que nièce, ne la pourrait souffrir en tant que belle-fille. Maintenant qu'elle a vu se dissiper en fumées son projet de mariage avec l'Empereur et qu'elle a rebuté par ses hauteurs le pauvre prince de Galles, elle se serait fort bien accommodée du prince de Savoie, et se montre outrée du peu de soins que le Roi rend à la princesse Marguerite, pensant que ce refus public de sa sœur doit mal disposer le prince à l'épouser.

Le duc de Savoie est jeune, bien fait, de bonne mine. Mademoiselle s'enflamma dès la première vue, déclara le duc incomparable, et, ne doutant pas un instant qu'il ne tînt son alliance à grand honneur, elle parut nager dans la plus parfaite félicité. Mais elle n'a pas

tardé à en rabattre. On lui a répété qu'après la première entrevue le duc se serait écrié :

— Que je suis aise d'avoir vu Mademoiselle ; j'en suis, à présent, bien guéri !

Il est aisé de croire que ce propos mit Mademoiselle dans une belle fureur. Ce bruit étant venu aux oreilles du duc, il fit démentir le propos et présenter des excuses par l'abbé d'Amoretti, mais Mademoiselle n'a rien voulu entendre, et sa fureur a été suivie d'un grand abattement. Le Roi et moi nous sommes nous fort divertis de cette histoire.

Il n'a tenu qu'à bien peu de choses que le duc ne devînt mon beau-frère. La beauté d'Hortense ayant fait sur lui la plus vive impression, il témoigna un désir d'autant plus vif de l'épouser qu'il savait qu'elle est la favorite de M. le Cardinal qui ne cache pas son dessein de lui laisser la plus grande partie de sa fortune. La négociation vient de se rompre, le duc ayant demandé qu'on lui cédât Pignerol, et M. le Cardinal s'y étant absolument refusé.

Hortense était instruite de la recherche du

duc et l'avait agréé avec joie, en dépit de la fidélité qu'elle a jurée à La Meilleraye. M. le Cardinal m'a donné le soin de lui annoncer la rupture du projet avec les ménagements que je jugerais nécessaires.

Je fus trouver Hortense avant de passer chez la Reine et, comme j'avais d'abord usé de détours, elle me dit, quand j'arrivai au fait :

— Ah ! vous m'avez fait peur ! N'est-ce que cela ? J'ai cru qu'il s'agissait de quelque chose de bien plus grave !

— Et que pouviez-vous donc appréhender qui fût plus grave ?

— Mais, par exemple, que mon oncle me fît défense d'aller au bal masqué que nous doit donner M. Jone ; cela, oui, cela me mettrait au désespoir !

— Alors cela ne vous fait pas de peine de renoncer à épouser le duc ?

— Oh ! pas du tout, il me plaisait, c'est vrai ; mais mon bon ami La Meilleraye me plaît tout autant ; alors, n'est-ce pas ? l'un ou l'autre, cela m'est égal... Mais au fait... Oui, quelle bonne idée !... Dites, je vous prie, à notre

oncle, que cela me fait beaucoup de peine.

— Mais pourquoi donc cela ?

— J'en profiterai pour obtenir les cent pistoles qu'il me refuse depuis huit jours, le vieil avare !

M. le Cardinal a donné les cent pistoles, et Hortense ravie déclare qu'à ce prix-là, elle se consolerait tous les jours de la rupture d'un nouveau mariage.

Le Roi, à qui j'ai conté cette petite histoire, s'en est fort diverti :

— Ce n'est pas vous, me dit-il en riant, qui seriez si aisément consolée de la rupture de notre mariage.

— Ah ! Sire, quand on a fait un tel rêve, il est plus doux de mourir que d'y renoncer !

Et c'est en toute sincérité que j'ai dit ces paroles. Quel rapide chemin parcouru en si peu de temps ! Je n'ai d'abord souhaité que le droit de l'aimer de loin, dans le mystère d'un sentiment soigneusement dérobé à tous, surtout à lui. Puis il a su mon amour. Il ne l'a pas repoussé, bien plus, il m'a dit lui-même qu'il m'aimait, et moi qui, au début, ne voulais rien,

n'espérais pas même le plus léger retour dans les sentiments du Roi, je mourrai de désespoir si je n'obtiens ce qui serait l'objet de la plus haute ambition des plus illustres princesses de l'Europe !

Lyon, 8 décembre 1658.

Victoire ! le Roi tient sa parole, le mariage de Savoie est rompu. Le duc est reparti brusquement sans avoir revu M. le Cardinal, très mécontent de la rupture de son mariage avec Hortense, et de la rupture, qu'il tient pour assurée du mariage de la princesse avec le Roi.

Madame Royale, lasse d'attendre une parole décisive qu'on ne se pressait pas de lui donner, vient de faire demander à M. le Cardinal une réponse positive.

Lyon, 9 décembre 1658.

Quel événement imprévu ! Oui, le mariage de Savoie est rompu, mais ai-je bien sujet de m'en réjouir. Le Roi m'a confié ceci :

L'avant dernière nuit, M. le Cardinal entra

vivement dans la chambre de la Reine et lui dit :

— J'ai une nouvelle à communiquer à Votre Majesté à laquelle elle ne s'attend point, et qui la surprendra au dernier point.

La Reine répondit :

— Est-ce que mon frère m'envoie offrir l'Infante ? C'est cela à quoi je m'attends le moins.

— Oui, Madame, c'est cela même !

Il paraît que M. de Pimentel, l'ambassadeur du Roi d'Espagne, était arrivé, dans le plus grand secret, porteur d'une lettre du Roi d'Espagne qui proposait l'Infante.

La Reine fit appeler le Roi et lui annonça la nouvelle, en se livrant aux transports de la plus vive joie.

Elle lui dit qu'elle avait fait célébrer des neuvaines dans tous les monastères de la ville pour obtenir la rupture de son mariage avec la princesse Marguerite, ne se pouvant résigner à voir son fils épouser une princesse qui avait été refusée par le prince de Bavière.

Comme je demeurai triste et muette à ce récit du Roi.

— Eh ! quoi, me dit-il, est-ce toute la joie que vous fait éprouver une si heureuse rupture ?

— Hélas ! le mariage d'Espagne rompt le mariage de Savoie ; mais qui rompra le mariage d'Espagne ?

— L'amour ! dit le Roi avec feu, l'amour qui soumet à sa puissance les Rois aussi bien que les derniers de leurs sujets ! Ayez confiance, ma bien-aimée, l'amour l'emportera sur les plus savantes combinaisons de la politique.

Le Roi a beau dire, je sens bien qu'il y a folie à espérer. Je vois clair maintenant dans le jeu de M. le Cardinal. Sans le savoir, j'ai servi ses projets en traversant le mariage de Savoie. Il n'avait accepté cette entrevue que pour décider le Roi d'Espagne à proposer l'Infante. Il veut le mariage d'Espagne, et ce qu'il veut !... Ai-je donc si peu de confiance en l'amour du Roi ?... La paix sera longue et difficile à régler, de nombreuses causes de rupture peuvent se produire... Je veux espérer. N'est-ce point faire injure au Roi que de le croire capable de manquer à ses promesses ?...

Lyon, 11 décembre 1658.

Brisée par les violentes émotions de ces derniers jours, j'ai dû garder le lit par suite d'une forte fièvre. Le Roi me vient voir le plus souvent qu'il lui est possible. Le comte de Soissons, l'ayant rencontré, me dit après son départ :

— Je suis bien fâché que le Roi en use de façon si différente entre votre sœur et vous. Il n'a point daigné paraître chez la comtesse qu'il sait fort souffrante, tandis qu'il est toujours céans. On en fait cent contes à mon désavantage. Ne lui pourriez-vous représenter?...

— Quoi donc?... Qu'il devrait être plus empressé auprès de votre femme? Lui dois-je dire aussi que cette requête vient de votre part?

Un regard irrité fut l'unique réponse du comte.

Lyon, 14 décembre 1658.

Enfin, enfin! elles sont parties! Le Roi me vient de porter cette nouvelle qui me comble

si bien d'aise que je ne sens quasi plus mon mal.

Dans l'espoir d'arriver à ses fins, Madame Royale accablait le Cardinal de flatteries et de protestations et cela déplaisait fort à la Reine qui l'appelait « la plus grande comédienne du monde. »

Le Cardinal a raconté au Roi que ce n'est pas sans embarras qu'il avait été trouver Madame Royale pour lui faire part de la proposition du Roi d'Espagne, et lui dire que le devoir impérieux de la Reine et du Roi était de rendre la paix à la France et de terminer, par le mariage avec l'Infante, une guerre qui durait depuis plus de vingt années.

En entendant ces paroles, Madame Royale devint pâle comme la mort et pensa s'évanouir; mais ayant repris ses esprits et son courage, elle répondit avec beaucoup de dignité qu'elle comprenait les nécessités de la politique et les avantages que la France retirerait du mariage du Roi avec l'Infante. Elle demanda qu'il lui fût, du moins, donné quelque garantie pour la princesse Marguerite, si le mariage d'Espagne

ne se faisait pas, et le Cardinal lui promit un papier signé par le Roi et les secrétaires d'Etat.

Il paraît que Madame Royale qui s'était contenue devant le Cardinal a beaucoup pleuré après son départ.

Le soir de ce même jour le Cardinal lui porta le papier du Roi et un présent de bijoux de senteurs, tels que pendants d'oreilles en diamants montés sur or et émaillés de noir et quantité de parfums et d'éventails.

Madame Royale ayant trouvé le présent fort galant s'en para pour paraître chez la Reine où elle ne témoigna rien de sa peine ni de son ressentiment.

Tout étant réglé pour le départ des princesses, le Roi et la Reine les viennent d'accompagner jusqu'à une lieue de Lyon. Le Roi se tenait à la portière du côté de la princesse Marguerite. Au moment de la séparation Madame Royale a pleuré ; mais la princesse a versé des larmes qui paraissaient plutôt de colère que d'émotion.

— Et vous, Sire, ai-je demandé, dans quels sentiments avez-vous vu partir celle qui avait

fait le rêve ambitieux de devenir Reine de France ?

— Moi, dit le Roi en riant, je me suis associé de tout mon cœur aux paroles qu'a prononcées ma mère quand elle a vu disparaître le carrosse des princesses.

— Et qu'a dit Sa Majesté ?

— Elle a dit : « Mon Dieu, que je suis donc aise d'être débarrassée de ce monde-là ! »

QUATRIÈME PARTIE

1659.

Lyon, 1er janvier 1659.

Que m'apportera cette nouvelle année? Verra-t-elle la réalisation de mes rêves de gloire et de bonheur ?

Ce matin, précédé des cent Suisses de la Garde, tambours battants et enseignes déployées, le Roi s'est rendu à l'Arsenal et y a touché plus de douze cents malades.

Nous venons d'assister au spectacle d'un magnifique feu d'artifice tiré sur la Saône et dont le sujet étaient les victoires du Roi sous forme de la Conquête de la Toison d'or. Une

île placée sur un entablement au milieu de la rivière figurait l'île de Colchos où Jason fut conquérir la Toison d'Or. Cette invention a été jugée du dernier galant, car on ne pouvait désigner plus clairement les victoires du Roi entamant l'Espagne de toutes parts, La Toison d'or étant, comme il est bien connu, le premier ordre de ce pays.

Ma joie du départ des princesses de Savoie est encore si vive que la perpétuelle allusion au mariage du Roi avec l'Infante qu'a été cette fête n'est point parvenue à m'attrister.

Le Roi en use avec moi d'une manière à me permettre de tout espérer de son amour. A l'occasion de la nouvelle année, il m'a fait présent d'une écritoire d'aventurine d'un travail merveilleux et d'un bouquet de cinquante diamants et émeraudes pour mettre dans mes cheveux. Comme je me récriais sur la beauté de ce magnifique présent.

— Qu'est cela, me dit-il tendrement, pour celle qui doit être un jour parée de tous les diamants de la couronne !

Lyon, 4 janvier 1659.

Mon espoir d'une si haute fortune se fortifie de jour en jour. Bien loin de cacher son amour, le Roi semble vouloir le proclamer à la face de tous.

Quand la Reine donne le bonsoir pour le coucher, il ne veut laisser à nul autre le soin de me ramener chez moi. Au commencement, il se contentait de suivre mon carrosse, puis il me voulut servir de cocher, enfin ce soir, comme il neigeait, il est entré avec moi dans mon carrosse.

En entrant dans ma chambre, j'ai feint de tomber de sommeil ; le Roi a pris congé et Madame de Venel s'est aussi retirée. Alors, comme je suis au rez-de-chaussée, j'ai ouvert sans bruit ma fenêtre.

Le Roi était là, sous la neige, m'attendant pour un dernier adieu. La nuit était froide, mais je n'ai pas vingt ans et la neige qui tombait me semblait la floraison d'un merveilleux printemps autour de notre amour.

Le Roi tenait mes mains dans les siennes et

les couvrait de baisers. Vainement j'essayais de l'éloigner.

— Il est tard, Sire, partez je vous en prie.

— Déjà ! Ne soyez pas cruelle ! Encore un instant, encore un mot, encore un baiser...

— Mais si l'on nous voyait...

— Nous voir ? Nul ne court la ville à cette heure et par ce temps de neige.

— Mais vous avez froid.

— Froid ? Sentez mes mains, elles sont brûlantes. Mon amour est en moi comme un feu ardent.

— Vous êtes tout blanc de neige, je ne puis souffrir de vous voir ainsi.

— Eh ! bien, Madame de Venel doit être endormie, permettez-moi d'entrer... Nul ne se doutera...

Et il se mettait en devoir d'escalader la fenêtre.

Mais j'aime trop le Roi pour ne me point assurer contre ma faiblesse, j'ai trouvé dans mon amour même la force de résister à son amour.

— Sire, lui dis-je, d'une voix ferme, il ne

faut pas que la Reine de France ait plus tard à rougir des souvenirs de cet amour à qui elle devra le trône.

Et j'ai fermé ma fenêtre. Par un coin soulevé des rideaux, j'ai pu voir le Roi se promener longtemps de long en large devant la maison, sans nul souci de la neige qui tombait de plus en plus épaisse, comme s'il ne pouvait se décider à s'éloigner de cette demeure où il me croyait sans doute endormie. Mais je sens bien que je ne dormirai pas... Que je vous aime, ô mon Roi !

Lyon, 8 janvier 1659.

Je suis outrée contre l'odieux espionnage de Mme de Venel. Je suis bien résolue à ne le plus souffrir et à prier le Roi de trouver un moyen pour m'en débarrasser.

Au milieu de la nuit, je m'éveille brusquement, sentant je ne sais quoi entre mes dents; Je me mets à mordre bien serré ; un cri de douleur et d'effroi se fait entendre; mes femmes accourent, on apporte de la lumière, et qui

vois-je devant moi ? Mme de Venel pourpre de confusion et cachant sous son manteau de nuit sa main où mes dents n'ont pas dû manquer de laisser leur trace. Accoutumée de faire son métier d'espion, même la nuit, elle s'était levée à moitié endormie pour venir voir ce que je faisais, et avait mis, par inadvertance, sa main dans ma bouche.

Je me suis mise dans une furieuse colère d'une telle inquisition, et l'ait menacée de me plaindre au Roi et au Cardinal quoique, pour ce qui est de ce dernier, je sache bien que c'est par son ordre qu'elle me surveille de si outrageante manière.

Oh ! cet homme, je le déteste ! Croit-il donc avoir plus que moi le souci de ma gloire ? Mieux que par ses plus vigilants espions je suis gardée par le sentiment de ce que se doit la future Reine de France. S'il n'en était pas ainsi je ne serais point en peine de trouver cent moyens de rendre ses précautions inutiles.

Paris, 1er février 1659.

Nous voici de nouveau à Paris. Il avait été entendu entre le Roi et moi que nous reviendrions à cheval jusqu'à Moulins, malgré le froid ou plutôt à cause de ce froid qui nous devait délivrer des surveillances importunes.

Mademoiselle qui a la poitrine délicate n'a point bougé de son carrosse, jugeant inutile d'affronter un rhume pour être, comme à l'aller, témoin des soins que me rendait le Roi.

Le Cardinal, et Olympe enragée de la complète indifférence que lui avait montrée le Roi à Lyon, sont revenus par eau jusqu'à Nevers.

Comme je demandais à Hortense, extrêmement frileuse et paresseuse, si elle se voulait joindre à nous :

— Merci bien, me dit-elle, je ne me soucie pas, pour suivre le Roi, d'avoir le bout du nez rouge.

Marianne, toujours blottie dans un coin du carrosse de la Reine, était fort occupée à croquer des bonbons au jasmin et de la pâte d'orange.

Mme de Venel leva les bras au ciel quand elle apprit que je partais à cheval.

— J'espère bien que vous nous donnerez l'honneur de votre compagnie, lui dis-je malicieusement.

— Ah ! gémit-elle, par un froid pareil, ce serait la mort, et vous-même, si vous m'en croyez...

— Soyez assurée que je ne vous en croirai pas, dis-je en riant. Voyons vous faut-il faire préparer un costume comme celui des dames qui montent ? Vous savez qu'il est du dernier galant.

Un violent combat se livra dans l'âme de Mme de Venel : partir en carosse c'était interrompre momentanément sa surveillance ; mais monter à cheval, au risque d'un rhume mortel, c'était s'exposer à l'interrompre définitivement. Selon nos espérances, elle se décida pour le carrosse.

Une partie des dames, les plus jeunes, nous voulurent suivre à cheval ; mais elles avaient soin de rester assez en arrière pour ne nous point gêner.

Nous portions toutes des justaucorps de velours fourré et des bonnets de velours noir avec force plumes. Le Roi me dit que j'étais à merveille dans cet ajustement. Pour en relever la sévérité et que je ne fusse point en tout semblable aux autres dames, le Roi m'avait fait présent de boutons en rubis du plus heureux effet.

Je n'entreprendrai point de rapporter les attentions continuelles du Roi, les soins assidus qu'il m'a rendus pendant la route, sa préoccupation des moindres détails me concernant, tels que le choix du cheval que je devais monter, la solidité de ma selle et de mes étriers : cela fut poussé plus loin qu'on ne le pourrait imaginer.

Je lui disais parfois :

— Ah ! Sire, que de soins perdus !

— Perdus ? pourquoi perdus ?

— Parce que mon amour n'en peut être accru étant au plus haut point où jamais amour humain ait pu s'élever. Vous voyez bien que ce sont des soins perdus.

— Point si perdus, disait-il tendrement.

C'est ma joie de vous aimer et ma gloire de vous servir.

A notre arrivée, jugeant qu'il lui devait quelque compensation pour le peu d'état qu'il avait fait de sa femme, le Roi a donné au comte de Soissons le gouvernement du Bourbonnais.

Je suis entrée au Louvre le cœur empli d'une joie non pareille. Non seulement nous ne ramenons pas une Reine, mais les témoignages d'amour que ne cesse de me prodiguer le Roi me font espérer que c'est moi, moi ! qui régnerai céans en souveraine.

Paris, 10 février 1659.

Depuis le retour, notre unique souci est de nous divertir. Il n'y a point de jours, ou pour mieux dire de moments, qui ne soient destinés au plaisir.

Le Roi voulant assurer la continuation de nos divertissements a ordonné à tous ceux de notre cabale de nous traiter tour à tour. Ce n'est donc qu'une suite de festins et de bals, et,

quoique cela se fasse souvent en des lieux champêtres, il n'y a rien de plus magnifique, les divertissements étant donnés par les personnes de la première qualité, et l'amour qui est ingénieux et qui aime toutes les choses où il se mêle, les concertant avec soin.

Il n'y a pas autour de nous un cavalier qui n'ait pris parti. Le grand maître a d'abord été outré qu'Hortense ait si aisément agréé la recherche du duc de Savoie, mais voyant qu'elle ne se mettait point en peine de son courroux, il lui est revenu plus aimant et plus soumis que devant. Le marquis de Richelieu rend les soins les plus assidus à Mlle de La Mothe, et le marquis d'Alluye, en qui le Roi et moi avons une grande confiance, à Mlle de Fouilloux.

Nous avons représenté, hier, pour la première fois le ballet des *Incompatibles*. L'idée de ce ballet c'est de faire paraître ensemble les extrêmes opposés.

On voit d'abord les *quatre Eléments* qui sont, comme chacun sait, des principes irréductibles. Ensuite paraissent tour à tour :

La Fortune et *la Vertu*.

La Vieillesse et *la Jeunesse.*

Le Philosophe et *le Poète.*

L'Argent et *les Beaux-Arts.*

Le Charlatan et *la Simplicité.*

La Dissimulation et *L'Ivrogne*, suivant le dicton *In vino veritas.*

L'Eloquence et *une Harengère.*

La Sagesse et *un Amoureux.*

La Vérité et *un Courtisan.*

La Sobriété et *des Suisses.*

Les Bacchantes et *les Naïades.*

Enfin le *dieu du Silence* et *six femmes.*

Le *dieu du Sommeil* a récité l'entrée du ballet.

Cette entrée a été écrite par M. de Benserade à la louange du Roi qui représentait un courtisan.

Ce parfait courtisan à la mine si haute,
Qu'en le croyant un Roi, si c'est faire une faute,
C'est conscience aussi de la vouloir punir ;
Il est jeune, il se pousse, il entreprend, il ose,
Il n'a rien tant à cœur comme de parvenir :
Je crois qu'il fera quelque chose.

A son âge, il possède une charge honorable,
Un établissement assez considérable,

De moins ambitieux s'en tiendraient à cela ;
Mais à plus de grandeur sa vertu se dispose,
L'apparence n'est pas qu'il en demeure là :
Je crois qu'il fera quelque chose...

C'est le plaisir des yeux et la douleur des âmes,
Tout ce qu'il voit briller de filles et de femmes
Ont pour lui, dans le cœur, d'étranges embarras,
Et, s'il prend quelque part à la peine qu'il cause,
Que je lui vois tomber d'affaires sur les bras !...
Je crois qu'il fera quelque chose.

Le Roi a aussi paru dans le rôle de l'*Amoureux* et du *dieu du Silence*. Pour moi, je représentais la *Sagesse*, une *Naïade* et une des *six femmes*.

Nous étions six, de même taille, toutes masquées et vêtues de même. Le Roi fit la gageure qu'il me reconnaîtrait entre mes compagnes, et il me reconnut en effet.

— Mais à quoi, lui demandai-je, m'avez-vous pu reconnaître ?

— Au feu de votre regard, me dit-il.

Après la représentation, Olympe me dit en guise de compliment :

— Si l'on en croit le bruit public, vous êtes, à vous seule, un raccourci des *Incompatibles*.

— Comment cela ?

— Vous jouez à merveille la Sagesse sur la Scène, et la Folie au naturel, dans la vie.

— Et vous, lui dis-je, vous jouez au naturel la Sagesse parce qu'on ne se soucie plus de vous faire jouer la Folie.

Paris, 14 février 1659.

Il y a eu un grand bal à l'Arsenal, chez le Maréchal de la Meilleraye. En souvenir des Bressanes dont nous avions fort admiré le costume en allant à Lyon, Mademoiselle et Mlles de Villeroy et de Gourdon s'étaient fait faire des costumes en tout semblables aux leurs, et Monsieur avait voulu se costumer de même. Ce costume était en toile d'argent avec des passepoils couleur de rose, des tabliers et des pièces de corsage de velours noir avec de la dentelle or et argent. Les robes étaient échancrées à la mode des Bressanes ; les manchettes et les collerettes étaient en toile écrue, mais à la vérité un peu plus fines et garnies de passementeries de Venise. Les chapeaux de

velours noirs étaient couverts de plumes couleur de feu, de rose et de blanc. Les corps étaient lacés de perles, de diamants et d'émeraudes. Chaque Bressane tenait à la main une houlette de vernis couleur de feu tout enrubannée.

Des bergers fort bien vêtus menaient cette aimable troupe : c'étaient le duc de Roquelaure, le comte de Guiche et le marquis de Villeroy.

Le Roi me voulut mener à ce bal avec les filles d'honneur de la Reine. Notre troupe, représentant des divinités de l'Olympe, était magnifiquement vêtue d'habits de brocart d'or et d'argent, brodés de soie et de pierreries.

Je représentais Hébé et le Roi le dieu Mars. Il avait offert les costumes aux masques de sa suite ; le mien l'emportait sur tous les autres en richesse et en beauté. C'était une robe or sur or, rebrodée d'or, et par dessus un or frisé rebroché d'un or mêlé, avec une chamarrure de pierrerie le long du busc et sur le tour de la taille.

Ce costume a fait l'objet de l'admiration et

de l'envie de toute la cour. Chacun demeure d'accord que c'est bien la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée.

Olympe fut outrée de dépit quand elle vit la beauté de ce costume.

— Mais que pourra donc offrir le Roi à la future Reine qui surpasse en magnificence ces ajustements, dit-elle. En vérité, il est humiliant pour moi qui suis votre aînée et une des premières dames de la Cour que vous l'emportiez sur moi pour la parure.

Mme de Venel duement chapitrée par Olympe avait commencé par déclarer qu'il me fallait l'agrément de M. le Cardinal pour accepter un si riche présent.

— Je m'étonne, lui dis-je, que, permettant à Hortense d'accepter du grand Maître quantité de bagatelles de prix, telles que bijoux et éventails, vous jugiez que je ne puis recevoir du Roi les présents qu'il lui plaît de m'offrir.

J'avais cependant été la première à me récrier sur la beauté de ces ajustements ; mais le Roi m'avait dit tendrement :

— Portez-les pour l'amour de moi. Vous

n'en serez pas plus belle à mes yeux, mais je veux que vous soyez la mieux parée comme vous êtes la plus aimée.

Paris, 21 février 1659.

Le marquis de Montbrun nous ayant voulu préparer le divertissement de la Course, nous y avons été assister, place Royale, dans la maison de M. Hameaux conseiller d'Etat ordinaire qui avait fait préparer magnifiquement son appartement pour nous recevoir. Un dais avait été élevé sur le balcon pour le Roi.

Il y avait huit traîneaux; chaque traîneaux était monté par deux gentilshommes galamment vêtus dont l'un tenait les rênes, et l'autre une lance qu'il rompait avec son adversaire du traîneau voisin, aux fanfares des trompettes et au bruit des timbales.

Il y avait profusion de lumières sur la place; un feu d'artifice termina la fête, puis on nous servit une magnifique collation.

Mme de Venel fit si bien son métier d'espion pendant cette fête que le Roi ne me put rien dire qu'elle ne se trouvât à portée de nous en-

tendre, dont il eut le plus grand dépit du monde, aussi me dit-il qu'il se voulait revancher d'elle, et ainsi vient-il de faire au grand divertissement de toute la Cour.

Ce soir donc, le Roi a déclaré qu'il voulait offrir des confitures aux dames. Il les leur offrait lui-même dans des boîtes galamment ornées de rubans de diverses couleurs.

Mme de Venel reçoit la sienne, se confond en remercîments, l'ouvre et se met à pousser des cris d'effroi en voyant sortir de la boîte une douzaine de souris, sorte d'animal pour qui elle a la plus grande horreur. Son premier mouvement la porte à quitter l'assemblée. Le Roi se vient asseoir près de moi, tout réjoui du succès de son stratagème :

— Eh bien, me dit-il, n'ai-je pas trouvé un bon moyen de nous débarrasser de notre argus ?

— Vous chantez trop tôt victoire, Sire.

En effet, Mme de Venel venait vers nous, toute pâle encore de la frayeur qu'elle avait éprouvée.

— Quoi, Madame, sitôt rassurée ! lui dit le Roi.

— Non, Sire, c'est parce que je ne suis pas rassurée que, pour prendre du courage, j'ai cru devoir me réfugier auprès du dieu Mars !

Et, disant ces mots, elle s'est laissée tomber entre nous sur le canapé.

Paris, 2 mars 1659.

Au milieu de tant de prospérités je me plaignais de n'avoir plus rien à désirer et je souhaitais quelque légère disgrâce pour connaître mieux, par son opposition, le bien dont je jouissais. La Fortune me vient, en cela, montrer trop de complaisance.

Le Roi me rassurait sur le projet du mariage espagnol. De son côté, le Cardinal s'en allait répétant que l'alliance avec l'Espagne ne lui agréait pas comme on le pouvait croire. L'Infante étant, au moment où s'étaient ouvertes les négociations, considérée comme seule héritière de tant de royaumes et de provinces, le Roi, pour de si grandes espérances, aurait pu ne pas regarder de si près aux conditions d'accommodement avec Sa Majesté Catholique ; mais l'Infante ayant maintenant un

frère, né en janvier, qui l'exclut de toute cette grande succession, le mariage espagnol ne présente plus les mêmes avantages.

Mais il ne parlait ainsi que pour rendre les Espagnols moins exigeants. M. de Pimentel est arrivé pour continuer les négociations commencées à Lyon, et le Cardinal s'enferme avec lui pendant de longues heures dans son palais de la rue de Richelieu.

Ce n'est pas tout, voilà que l'on annonce qu'en se rendant de Bruxelles à Madrid Don Juan doit s'arrêter céans. A la vérité, il doit venir incognito, mais on lui a préparé ses appartements au Louvre, et la Reine parle ouvertement de lui comme de son propre neveu, paraissant oublier que, s'il est le fils de son frère le Roi d'Espagne, il a eu pour mère la comédienne Calderona.

Nul doute que Don Juan n'ait des instructions secrètes touchant le mariage espagnol. Depuis que son arrivée est annoncée, la Reine et le Cardinal n'ont à la bouche qu'un seul mot : la Paix ! La Reine ne cesse de répéter au Roi qu'il n'y a qu'un cri en France et que

tous, depuis le menu peuple jusqu'aux plus grandes familles, réclament la paix.

Je viens avec la Reine d'entendre le Panégyrique de saint Joseph par M. Bossuet. Il n'a pas, lui non plus, manqué de parler en faveur de la paix.

« Madame, a-t-il dit, les victoires de notre grand Roi relèvent l'éclat de votre couronne, et, ce qui surpasse toutes les couronnes, c'est qu'on ne parle plus par toute la France que de cette ardeur toute chrétienne avec laquelle Votre Majesté travaille à faire descendre la paix sur la terre. »

La paix ! la paix ! ils la veulent tous, et cette paix n'est possible que par le mariage espagnol. Cette pensée me met un poignard dans le cœur !

Paris, 3 mars 1659.

Cette fois encore le nuage qui menaçait mon bonheur s'est dissipé ; l'orage n'a point éclaté.

Don Juan a paru à la Cour avec une telle morgue hautaine que je ne me pus empêcher de dire au Roi :

— J'avais cru jusqu'ici que vous étiez le plus grand Roi du monde, mais nul doute que le Roi d'Espagne ne se juge fort au-dessus de vous.

— Qu'est-ce qui vous peut faire croire qu'il ait une si déraisonnable prétention ?

— C'est que celui-ci qui n'est que son bâtard paraît le prendre avec Votre Majesté sur un pied d'égalité.

— Tout cela c'est la faute de ma mère, dit le Roi avec humeur. Sa famille d'Espagne lui tient tant à cœur qu'elle rend à don Juan ce qu'elle devrait à peine au Roi d'Espagne.

A partir de ce moment j'eus le plaisir de remarquer que le Roi traitait don Juan avec plus de froideur, aussi ne passa t-il que deux jours céans.

Il avait laissé en chemin sa folle Capitor avec son équipage. Elle arriva quelques jours après le départ de son maître. Elle était habillée en homme, avec les cheveux coupés, un chapeau et une épée. C'est une fort laide créature : de grosses lèvres, des yeux de travers.

Ce fut aussitôt un engoûment ridicule : Le

Roi se plaisait fort à l'entretenir, Mademoiselle déclarait qu'elle avait infiniment d'esprit, la Reine et Monsieur s'en divertissaient ; en un mot c'était à qui l'aurait, et elle ne quittait quasi pas le Louvre.

Pour moi je ne m'occupais guère de cette folle ; mais comme elle parlait sans cesse de l'Infante, Olympe la caressait fort et me venait ensuite raconter ses prétendus traits d'esprit. Un soir elle me dit :

— Vous n'étiez point au cercle de la Reine, c'est dommage, Capitor nous a fort diverties.

— Ce doit être à mes dépens puisque vous avez la bonté de regretter mon absence.

— Vraiment, on ne vous peut rien cacher !

Capitor disait donc : « De tous les attributs de l'amour celui qu'on lui doit le moins dénier céans, c'est le bandeau. — Pourquoi donc ? demanda Mlle de Villeroy. — Parce qu'il a dû en placer un bien épais sur les yeux du Roi, sans cela, parmi tant de beautés qui brillent à la Cour, eût-il précisément choisi la plus médiocre pour ne rien dire de plus. » Elle n'osa aller plus loin devant moi, mais il

me revient qu'elle s'en va partout répétant qu'il est inconcevable que le Roi soit amoureux de la plus laide femme de la Cour. J'ai cru vous devoir répéter ces propos car......

— Je vous sais gré de l'intention, mais les propos de cette folle m'importent fort peu.

— Vous le prenez comme il convient. Je crois même que vous ferez bien de n'en point parler au Roi. Il est jeune ; s'il voit son choix ainsi diffamé, cela lui pourrait donner à réfléchir.

Le lendemain au cercle de la Reine je dis au Roi devant Olympe :

— Je croyais que s'il y avait céans une personne d'esprit peu sain, c'était cette folle Capitor ; mais il paraît que c'est son esprit qui est sain et celui de Votre Majesté bien malade.

— Comment cela ?

— Eh ! oui, que dire du jugement de celui qui, parmi tant de beautés, adresse ses hommages à une laide ?

— Laide ! Vous ! Elle a osé !... s'attaquer à vous c'est me blesser à la prunelle de l'œil.

Là dessus la folle se vint à son ordinaire

mêler familièrement à notre entretien ; mais le Roi se leva brusquement et sans daigner lui répondre :

— Venez, chère Marie, me dit-il ; ce que j'ai à vous dire ne peut être entendu des importuns.

Depuis ce moment le Roi prit cette folle en aversion et ne la put plus souffrir. Il a donc fallu prendre le parti de la renvoyer.

La Reine, Monsieur et Mademoiselle lui firent de beaux présents, et bon nombre de dames la prièrent de parler pour elles à l'Infante. Cela fut répété au Roi qui s'en divertit bien avec moi.

Le départ de cette folle amena une explication des plus vives entre le Roi et la Reine ; une fâcherie s'en suivit et le Cardinal fut obligé de s'entremettre pour les réconcilier. La Reine me traite avec la plus grande froideur, alarmée sans doute de voir le Roi si empressé à prendre mon parti contre ceux qui me voudraient nuire dans son esprit.

Paris, 16 mars 1659.

Comme je disais au Roi que le carême, en interrompant les divertissements, ne nous permettrait plus de nous entretenir aussi aisément :

— Mais fit le Roi, il ne tient qu'à vous que ces divertissements soient continués. Vous avez paru dans ce ballet des *Incompatibles* avec une grâce non pareille et je vous y voudrais bien revoir.

Le soir même Olympe me dit :

— Vous vouliez donc offrir à la Cour le plaisir de vous admirer derechef dans ce ballet des *Incompatibles* ?

— Je voulais ? Mais je le veux encore.

— Vous le voulez, c'est possible, mais comme la Reine s'oppose formellement à ce que ce ballet soit dansé pendant le carême...

— La Reine s'oppose, mais le Roi ordonne et, ne vous en déplaise, je danserai ce ballet.

Au cercle de la Reine Olympe s'empressa de mettre la conversation sur ce fameux ballet.

— Mais, dit la Reine, je croyais m'être clai-

rement expliquée à ce sujet : je ne souffrirai point ces divertissements pendant le carême.

— Je le regrette, reprit le Roi, mais j'ai donné mes ordres et le ballet sera dansé après demain.

— Dans ce cas, dit la Reine, peu habituée à voir son fils lui résister ainsi, je vous préviens que, si vous passez outre à ma volonté, je n'assisterai point à cette assemblée et irai finir le carême au Val-de-Grâce.

— Eh bien, allez-y, fit brusquement le Roi.

Et venant vers moi, il me tira à l'écart pour me dire :

— Je ne suis plus un enfant et ne veux plus me laisser ainsi tenir en tutelle.

— Vous êtes le Roi ; c'est à vous qu'il appartient de parler en maître.

— Je suis le maître, oui ; mais, ajouta-t-il tendrement, vous êtes ma souveraine ; si mes désirs doivent être des ordres pour tous, le moindre de vos désirs est un ordre pour moi.

Olympe venait vers nous :

— Je suis sûre, me dit-elle, que vous nous préparez de nouvelles surprises pour ce ballet.

— Ne gagez point : vous perdriez. Je priais justement le Roi de renoncer à ce divertissement.

Le Roi me regarda avec étonnement.

— Ne voulez-vous point vous joindre à moi pour obtenir du Roi qu'il me tasse ce léger sacrifice ?

— Il suffit que vous le désiriez, dit le Roi avec vivacité. Vous savez que je n'ai rien à vous refuser.

— Ah ! Sire, fit Olympe avec dépit, c'est vous engager beaucoup ! Marie est ambitieuse.

— Pas plus que je ne le suis pour elle, riposta le Roi.

Il me revient que, quoique je n'aie pas voulu pousser jusqu'au bout mon avantage, la Reine est outrée contre moi : elle m'accuse de pousser son fils à se révolter contre son autorité. Mais, quand cela serait, pourquoi la ménagerais-je ? Ne sais-je pas bien qu'elle ne recule devant aucun moyen pour prévenir le Roi contre moi ? N'ai-je pas le droit de me défendre par les mêmes armes dont on se sert pour m'attaquer ?

Paris, 12 mars 1659.

Le Roi m'ayant offert une parure d'émeraudes à l'occasion de la fête que devait donner M. de Lionne, secrétaire d'Etat, en son château de Berny, Olympe qui se trouvait dans mes appartements quand on me l'apporta me dit en l'examinant :

— Vous irez donc à cette fête ?

— Et pourquoi n'irai-je pas ?

— Mais parce que je croyais que vous n'aviez pas un désir très empressé de faire à M. de Pimentel vos compliments à propos de la paix.

— Monsieur de Pimentel sera à cette fête ?

— Ne saviez-vous pas que le Cardinal doit l'y mener ? C'est pour la première fois que l'envoyé d'Espagne paraîtra en public. N'est-ce point assez dire que la paix est conclue et que nous allons voir, céans, une nouvelle Reine ?

Quand je vis le Roi, je lui répétai ce que m'avait dit Olympe et lui déclarai que je ne voulais point paraître à cette fête.

— Eh bien, me dit-il, je n'irai pas non plus. J'en vais informer ma mère.

Olympe ayant ainsi appris que je renonçais à assister à la fête me vint trouver et me dit :

— Toute la Cour vous approuve de vous abstenir de prendre part à ces divertissements, car enfin quelle figure feriez-vous à une fête qui est comme le prélude de celles qui seront données en l'honneur du mariage du Roi ?

J'eus la force de me contraindre devant Olympe, mais le Roi survenant me trouva en larmes. Il me pressa de lui dire la cause de mon chagrin : je lui répétai les propos d'Olympe.

— Puisqu'il en est ainsi, fit-il, j'irai à cette fête et vous y viendrez aussi.

Je fis un geste de protestation.

— Vous y viendrez, insista-t-il, et je serai avec vous de telle sorte qu'il ne puisse venir à la pensée de quiconque que mon mariage avec l'Infante soit si près d'être conclu, et qu'il apparaisse opportun de m'en faire des compliments.

Hier donc je me parai de mon mieux pour

obéir au Roi, et me rendis à la fête avec les filles de la Reine.

Olympe eut un geste de surprise en me voyant :

— Vous allez bien vous ennuyer, me dit-elle, ainsi privée de votre ordinaire cavalier.

— Vous êtes mille fois trop bonne ; mais ne vous mettez point en peine, car le voilà.

Et, la quittant, je m'avançai vers le Roi qui venait de faire son entrée. Sa vue emplit mon cœur d'une inexprimable joie. Il me semblait que la fête empruntait son éclat de sa présence. Jamais il ne m'apparut d'une beauté plus noble. Ah ! qui le pourrait voir sans penser comme moi, qu'en quelque obscurité que le sort l'eût placé toute la France, en lui, eût reconnu son maître !

Le Roi portait, avec cette grâce majestueuse qui n'appartient qu'à lui, un habit de satin couleur de paille bordé de milleret noir, rehaussé de diamants autour desquels il y avait de la découpure de velours noir. La doublure de son manteau était de velours noir et sa garniture d'un ruban couleur de feu et blanc ve-

louté. Son chapeau était garni d'un bouquet de plumes couleur de feu mouchetés de blanc. Les nœuds de ses souliers couleur de feu et blanc étaient semés de diamants et, de même, son grand cordon, l'attache de son épée et son ceinturon.

La fête fut de tous points magnifique. Un théâtre était dressé dans le parc ; on y représenta *Nicomède*, de M. Corneille : les vingt-quatre violons se faisaient entendre pendant les entr'actes. Il y eut aussi un ballet de sept entrés : *Faire le métier d'autrui*, où l'on voyait le médecin faire le métier des armes et le gentilhomme servir son laquais.

La collation fut servie sur trois longues tables, sous un berceau de verdure éclairé par quantité de lustres ; les fanfares, les trompettes et les timbales ne cessèrent de se faire entendre. Enfin, avant le bal qui termina la fête, un superbe feu d'artifice fut tiré sur le rondeau.

Tout se trouva si bien ordonné et d'une telle magnificence que le Roi voulut bien témoigner à M. de Lionne qu'il n'avait point trouvé

de maison de campagne plus à son gré, ni pris, depuis longtemps, tant de plaisir en une seule journée.

Sans paraître se soucier le moins du monde de la présence de M. de Pimentel, le Roi ne me quitta pas un instant ; il ne tint pas plus de compte des regards courroucés de la Reine que je n'en tenais moi-même de l'air mécontent du Cardinal. Jamais il ne m'avait entourée publiquement d'hommages plus empressés, si bien que cette journée qui devait voir mon humiliation ne fut pour moi qu'un long triomphe.

Ce matin Olympe m'est venue trouver, sans doute de la part du Cardinal, pour me dire que ce dernier était outré contre moi.

Comme je recevais cette nouvelle avec indifférence.

— Voulez-vous que je vous dise, s'écria-t-elle, vous êtes en train de devenir la fable de l'Europe. M. de Pimentel a témoigné au Cardinal sa surprise des assiduités ouvertes du Roi auprès de vous. A quoi donc tout cela vous peut-il mener ?

— Que vous importe ! et quel besoin avez-vous de vous mettre en peine de mes propres affaires !

— Oh ! je sais, vous êtes d'un orgueil à ne pouvoir souffrir nul avis. Vous seriez assurée de devenir un jour Reine de France que vous n'auriez pas plus de hauteur !

— Reine de France ? Qui sait !..... fis-je avec défi.

— Reine ! s'écria Olympe hors d'elle-même, Reine de France, vous !... Mais c'est de la folie ! Le Cardinal s'y opposerait, la Reine ne le souffrirait pas et le Roi, tout Roi qu'il est, n'oserait.

Ah ! cet orgueil qui me soutient devant Olympe comme il me laisse désarmée quand je suis seule avec mes doutes, mes craintes, mes inquiétudes ! « Le Cardinal s'y opposerait. » Il s'est servi de moi, comme d'un instrument que l'on croit pouvoir rejeter à son gré, pour rompre le mariage de Savoie. Maintenant il est outré du refus que je lui ai formellement opposé de lui rendre compte de mes entretiens avec le Roi..... Ah ! si je règne

un jour!..... j'ai déjà ouvert les yeux au Roi sur ses visées ambitieuses et sur certains points de son rôle pendant la Fronde. Le Roi ne le supporte plus qu'avec peine. Ah ! s'il pouvait secouer ce joug détesté !.....

Oui, mais il y a la Reine. « La Reine ne le souffrirait pas ! » La pensée d'une alliance avec notre famille révolte sa morgue d'archiduchesse d'Autriche ; mais notre famille ne lui a point paru si méprisable qu'elle n'ait cru pouvoir donner le Cardinal pour successeur au Roi son époux, et si le Roi voulait..... Ah ! je ne peux plus vivre dans une telle incertitude. Je veux, je veux enfin savoir s'il osera !

Paris, 26 mai 1659.

Mon sort se décide en ce moment. Qu'adviendra-il de moi ?

Le départ de la Cour pour Bayonne est décidé. Les Conférences relatives à la paix vont s'ouvrir à Saint Jean de Luz. La Reine a redoublé ses instances pour arracher au Roi l'assurance qu'il ne s'opposera pas au projet de mariage avec l'Infante.

Le Roi vient de me tout confier. Il avait l'air accablé. Je devine combien il est las de ces luttes incessantes.

— Que répondez-vous à la Reine, Sire ?

— Eh ! que puis-je répondre quand c'est au nom de l'intérêt de la France qu'on me supplie ? J'ai dit que je ne m'opposais point au mariage, mais que j'avais le temps d'y penser, les conditions du traité n'étant point encore réglées de part et d'autre.

A ces mots, incapable de maîtriser plus longtemps mon indignation :

— Eh ! quoi, dis-je, est-ce avec ces paroles de soumission que vous espérez ouvrir les voies à notre mariage ? Sont-ce là vos promesses ? Ah ! je ne le vois que trop, vous êtes résigné à épouser l'Infante, que dis-je résigné, vous souhaitez épouser celle qui, par sa naissance, vous paraît, seule, digne de vous..... que vous importe ma douleur, ma vie brisée.....

Mais m'interrompant avec une sorte de violence le Roi m'a juré par les serments les plus tendres et les plus passionnés qu'il n'aimerait jamais que moi et n'épouserait que moi.

Il me vient de quitter, me disant qu'il se rendait de ce pas chez le Cardinal pour lui déclarer son amour et lui demander la permission de m'épouser.

Quelle sera la réponse du Cardinal ?..... Ma vie est comme suspendue dans l'attente du résultat de cette entrevue..... Dire qu'entre le trône et moi il n'y a que la volonté de cet homme ! Oh ! savoir, savoir enfin !..... Tout plutôt que cette cruelle incertitude..... Ce que je souhaite est d'un prix si inestimable que si ma vie seule était en jeu cette attente me serait moins angoissante.

Paris, 4 juin 1659.

L'arrêt est rendu : je suis sacrifiée ! Comment ai-je pu me flatter un seul instant d'un si fol espoir !..... Ne savais-je pas bien que le Cardinal serait implacable ? Peut-il consentir à devenir le sujet de celle qu'il a poursuivie de sa constante aversion ? Ah ! que je le hais cet homme fourbe, astucieux et cruel !... Dire que ma vie, mon bonheur, ma gloire étaient entre ses mains, qu'il pouvait d'un mot me faire

Reine, et ce mot, il n'a pas voulu le dire..... L'amour du Roi m'a placée sur les marches du trône, et parce qu'il ne veut pas, lui, je n'irai pas plus avant, je rentrerai dans le néant d'une condition obscure..... Oh ! qu'il puisse cela cet homme, briser ainsi ma destinée, me foudroyer en plein bonheur, et moi ne pouvoir rien, rien contre lui...

Le Roi me vient de rapporter fidèlement tout le détail de son entrevue avec le Cardinal. Afin de le bien disposer, il lui dit qu'il me voulait épouser parce qu'il ne trouvait pas de meilleur moyen de récompenser d'une manière éclatante ses longs et importants services.

Le Cardinal lui dit :

« Je suis touché comme je le dois de toutes les bontés qu'il vous plaît d'avoir pour moi. J'ai l'ambition que doit avoir un honnête homme, et peut-être que j'en passe les bornes en certaines choses ; mais je souhaite plus l'honneur de Votre Majesté que mon bien propre. J'aime fort ma nièce, mais sans exagération je vous aime encore davantage, et je

m'intéresse plus en votre gloire et en la conservation de votre Etat qu'en toutes les choses du monde. Je ne saurai donc approuver un projet préjudiciable à votre honneur, au bien de votre Etat et au repos de vos sujets. Vous avez, me dites-vous, le désir de récompenser par ce mariage mes longs services. Eh ! croyez-vous qu'on attribuerait à ce motif une si étrange résolution ? Mais quand il serait vrai, est-il juste que je m'oublie jusqu'au point d'y consentir et que, charmé d'une proposition si éclatante et si avantageuse pour moi, je puisse, pour mon intérêt particulier et pour relever ma réputation, y donner les mains aux dépens de la vôtre ? »

Le Roi insista, disant qu'il m'avait engagé sa parole et que le bonheur de toute sa vie était intéressé dans ce mariage. Le Cardinal fut inflexible et déclara que, plutôt que de consentir à ce mariage, il quitterait la France et se retirerait avec moi en Italie.

La Reine étant survenue, elle employa tour à tour les larmes et les raisons les plus fortes pour engager le Roi à me sacrifier :

« Vous avez promis d'épouser l'Infante, et, non seulement vous manquez à votre promesse en y renonçant, mais vous rejetez votre royaume dans toutes les horreurs de la guerre. Vous vous rendez coupable de manque de foi et, pour ainsi dire, de trahison envers vos sujets. »

Le Roi ajouta que ces paroles lui avaient fait perdre toute mesure, qu'il s'était emporté avec la dernière violence et avait déclaré que rien au monde ne le ferait renoncer à son amour.

Ah ! qu'il était beau en me parlant ainsi ! Une flamme d'orgueil et d'amour brillait dans ses yeux ; sa voix tremblait d'une généreuse indignation.

Quelle joie, au milieu de mes angoisses, de me sentir aimée plus qu'aucune femme ne l'a jamais été, et celui qui m'aime est le Roi !

On me vient quérir de la part du Cardinal. A mon tour maintenant de défendre mon bonheur. Ma fortune, ma vie même est entre les mains de cet homme, mais il ne peut rien sur mes sentiments. Ah ! quand l'Univers entier

s'armerait contre moi, je puiserai, dans mon amour, le courage de braver l'Univers !

Paris, 5 juin 1659.

Je suis brisée par cette terrible entrevue ; mais je n'ai pas cédé, je ne céderai jamais.

Après m'avoir fait les plus brillantes promesses (comme si tout ce qu'il me pouvait proposer était à mes yeux autre chose que le plus vil néant auprès de ce qu'il me demandait de sacrifier), le Cardinal m'adjura, au nom même de mon amour, au nom de l'intérêt de la France, de ne pas traverser ce mariage avec l'Infante de qui dépend la paix.

— Le Roi m'aime et je l'aime. Il est le maître et me veut élever jusqu'à lui. Que ne me demandez-vous le sacrifice de ma vie ; il me serait plus aisé de vous obéir que de renoncer à l'espoir de l'épouser.

— Quittez ce fol espoir, vous ne l'épouserez pas. Et maintenant, si vous désirez garder votre place en mon affection, il ne vous reste qu'à prendre vous-même l'initiative d'une nécessaire rupture avec le Roi.

— Le Roi a reçu mes serments, et j'ai reçu les siens. Il est libre de ne pas les tenir : il est le maître ; mais je ne renierai jamais moi-même un amour qui m'est plus cher que ma vie.

Le Cardinal, entrant alors dans un violent courroux, n'a pas craint de mettre en tout son jour son aversion pour moi.

— Osez-vous donc vous révolter contre mon autorité. J'aurais dû m'y attendre du reste. Je sais que vous avez tourné contre moi tous les bienfaits que vous avez reçus, que vous me rendez toutes sortes de mauvais services dans l'esprit du Roi, lui répétant comme véritable tout ce que la malice de mes pires ennemis a publié de calomnies contre moi. Vous n'avez répondu à mes bienfaits que par une persévérante aversion parce que je ne flatte pas vos folies. Vous avez une ambition démesurée, un esprit de travers et emporté, un mépris sans égal pour tout le monde, nulle retenue dans votre conduite et un penchant à faire toutes sortes d'extravagances. Vous avez toujours tourné en ridicule les conseils que je vous ai

donnés pour votre conduite, et vous faites vanité de ce qui préjudicie à votre honneur et au mien. Au lieu de vous rendre sage, vous persistez dans vos folies, et il vous plaît d'être exposée à la risée de tout le monde qui fait de continuelles risées de votre folie. Ne poussez point ma patience à bout : cessez de vous leurrer d'un chimérique espoir. Le mariage du Roi avec l'Infante est nécessaire au bien de la France, j'ai résolu ce mariage, et il s'accomplira.

— Soit donc, il s'accomplira contre moi, mais non par moi.

— Mais dites-moi, quel personnage prétendez-vous faire une fois que le Roi sera marié ? Avez-vous oublié votre devoir à ce point de croire que quand je serais assez malhonnête homme, ou pour mieux dire assez infâme pour le trouver bon, je vous permettrai de faire un métier qui vous déshonore ? Plutôt que de le souffrir, soyez bien assurée qu'usant de mes droits sur vous, je donnerai au Roi cette dernière preuve de fidélité et de dévouement, et m'embarquerai avec vous pour aller passer le

reste de mes jours dans quelque coin de l'Italie. En attendant que vous me réduisiez à cette extrémité, vous allez quitter Paris avec vos sœurs et Mme de Venel pour vous rendre à la Rochelle.

Je n'ai pu retenir un cri d'angoisse :

— Partir ! Mais dominant aussitôt mon trouble : Je partirai, mais avec l'agrément du Roi.

— Arrangez-vous donc pour obtenir cet agrément. Je ne vous laisse le choix qu'entre cet exil temporaire à la Rochelle ou un exil définitif en Italie.

J'attends le Roi. Souffrira-t-il que l'on m'arrache à lui ? Ah ! s'il m'aime comme je l'aime, l'amour vaincra ! Je ne suis qu'une faible femme, mais quand l'univers entier s'armerait contre moi, je lutterai jusqu'à la mort pour défendre mon amour.

Paris, 8 juin 1659.

L'amour triomphe ! Je serai Reine ! J'ai été moi-même effrayée par l'explosion de la colère et de la douleur du Roi quand je lui ai fait

part de la résolution du Cardinal de m'exiler à La Rochelle.

— Vous ne partirez pas ; je ne veux pas que vous partiez. Je suis le Maître ; je me révolte enfin contre une autorité dont j'ai trop longtemps subi le joug détesté... Eh ! quoi, moi, le Roi, je n'aurais pas la libre disposition de moi-même !... C'en est trop ! et je mets le Cardinal au défi de nous séparer ; mais ne pleurez pas, ma bien-aimée, il est au-dessus de mes forces de voir couler vos larmes.

Vainement je me suis efforcée de le calmer, il n'a rien voulu entendre, il est allé trouver le Cardinal et l'a menacé d'une éclatante disgrâce s'il ne renonçait à son projet de m'exiler. Le Cardinal est resté inébranlable ; la Reine ayant voulu intervenir, une explication des plus orageuses est résultée de cette intervention, et le Roi, outré de douleur et de colère ne lui a pas adressé la parole depuis trois jours.

Je n'ai pu m'empêcher de montrer au Roi mes craintes que son attitude auprès de la Reine ne la fortifiât dans sa résistance à notre mariage. Il a mis à me rassurer le plus tendre empressement :

— Ne vous tourmentez point, chère Marie, jusqu'ici j'ai montré une entière soumission aux désirs de la Reine. Je veux qu'elle n'oublie pas plus longtemps que c'est moi qui suis le maître. Elle sait que mon parti est pris irrévocablement, et que vous serez Reine : elle ne voudra pas, en s'obstinant à vous repousser, créer entre vous une hostilité qui tournerait contre elle après notre mariage. Elle n'a point oublié que la feue Reine, mon aïeule, est morte en exil. Elle cédera. Prenez courage ; notre amour est de ceux qui triomphent de toutes les résistances. Vous serez Reine, je vous le jure sur votre vie qui m'est plus précieuse que la mienne !

Ah ! je veux espérer ; je ne vis que de cet espoir !

Paris, 14 juin 1659.

Olympe était dans les plus vives alarmes depuis ma lutte déclarée avec le Cardinal. Elle sait que mon élévation sera le signal de son abaissement, et que, si le Cardinal est ré-

duit à quitter la France, il lui sera difficile, à elle, de se maintenir à la Cour.

Après quelques scènes furieuses dans lesquelles elle me reprochait de préparer, par ma folle ambition, la ruine de toute la famille, elle avait pris le parti de se réduire au silence depuis le dernier éclat du Roi et de la Reine.

Hier, elle m'est venue voir, et m'a abordée avec un air de tristesse que démentait la joie méchante qui brillait dans ses yeux. Après quelques propos sur ma santé, comme je lui témoignais mon étonnement de sa sollicitude :

— Je croyais vous trouver plus abattue : Avoir été si près de la réalisation de vos ambitieux désirs, et perdre la partie au dernier moment...

— Si je perds la partie, j'espère, du moins, que ce n'est pas vous qui serez chargée de m'en instruire.

— Vous savez donc l'histoire du collier?

— Quelle histoire ?

— Ce merveilleux fil de perles de la Reine d'Angleterre que vous admiriez tant, le Roi

le vient d'acquérir pour soixante-dix-huit mille livres.

— Eh bien ?

— Le Roi ne possédant pas un sol, et devant toujours s'adresser au Cardinal pour avoir de l'argent, s'il lui a donné l'ordre de payer cette royale parure, ce ne peut être que pour en faire hommage à la future Reine de France, c'est-à-dire à l'Infante, n'est-ce pas votre avis ?

— Certes ! une Reine seule pourrait se parer de ce royal collier.

Et prenant dans mon secrétaire un coffret de senteur aux armes d'Angleterre, je l'ouvris et montrai à Olympe, reposant sur un lit de velours blanc, le magnifique fil de perles que la Reine Henriette a été réduite à vendre et que le Roi vient d'acquérir pour moi.

Le saisissement d'Olympe fut tel, à cette vue, qu'elle faillit laisser échapper le coffret qu'elle m'avait pris des mains avec une sorte de violence.

— Pour vous ! c'était pour vous ! s'écria-t-elle. C'en est donc fait, vous nous perdrez tous !

Oui, c'est pour moi que le Roi les a achetées ces perles royales, sans nul souci de ce qu'en pourrait dire le Cardinal. Il a eu grand'peine à me les faire accepter, mais il a insisté d'une façon si pressante en accompagnant ses instances des plus solennelles promesses, que j'ai dû céder.

Il n'y a guère de malheureux qui ne se flattent de quelque espérance pour soulager leur douleur ; je ne refuse pas ce remède à la mienne. Ce riche présent, et les promesses dont le Roi l'a accompagné, m'a rendu courage, et, considérant que la paix n'est pas encore faite et qu'il y aura de grands obstacles à vaincre, j'ose me promettre qu'elle ne se conclura point encore... Ah ! si le Roi savait vouloir...

Paris, 19 juin 1659.

Olympe avait raison : j'ai perdu la partie !

Le Roi m'est venu trouver les yeux encore rouges des larmes qu'il avait versées dans une nouvelle entrevue avec la Reine et le Cardinal.

Lui, le Roi, qui a le droit de parler en maître, il s'est abaissé pour l'amour de moi, il s'est mis

à leurs pieds pour les supplier de lui permettre de m'épouser.

La Reine, hors d'elle-même de le voir en cet état, l'a relevé avec tendresse, lui demandant de ne point rompre son mariage avec l'Infante, et qu'à ce prix on ne m'éloignerait pas de la Cour. Mais le Cardinal, toujours inflexible, dit au Roi :

« Ayant été choisi par le feu Roi votre père et depuis par la Reine ici présente, votre mère, pour vous assister de mes conseils, et vous ayant servi jusqu'ici avec une fidélité inviolable je n'aurai garde d'abuser de la confidence que votre Majesté me fait de sa faiblesse, et de l'autorité qu'elle me donne dans ses Etats pour souffrir que vous fissiez une chose si contraire à votre gloire que d'épouser ma nièce. Je suis le maître de disposer de son avenir, et je la poignarderai plutôt que de l'élever par une si grande trahison. Et quant à son départ pour La Rochelle, c'est une chose résolue et je vais donner des ordres en conséquence.

Le Roi ne pouvait retenir ses larmes en me

répétant ces terribles paroles. J'étais moi-même au désespoir.

— Mais vous ne me laisserez pas partir, vous ne permettrez pas que l'on m'arrache ainsi à vous. Qu'avez-vous répondu au Cardinal ?

— Rien ; je me suis retiré brusquement. Je ne puis vous retenir céans contre la volonté du Cardinal. Son autorité sur vous ne cessera que le jour où vous serez ma femme. Je vais travailler de tout mon pouvoir à hâter ce jour. Quant à l'Infante, rien au monde ne me fera consentir à l'épouser. Je vous ai engagé ma foi, et seule vous serez Reine de France.

— Mais si vous êtes si résolu sur la question de notre mariage, pourquoi cédez-vous sur cet ordre d'exil. Ne voyez-vous pas, Sire, qu'une fois partie le Cardinal peut aisément m'envoyer plus loin, en Italie même, selon son bon plaisir et nous séparer à jamais.

Le Roi m'a promis alors d'exiger du Cardinal et de la Reine la promesse formelle qu'il me pourrait venir voir lors de son voyage à Bayonne pour la conclusion de la paix, et qu'il

ne partirait qu'à cette condition. Il a ajouté les protestations les plus tendres et les plus passionnées à ces assurances, si bien que je me suis reprise à espérer... Mais pourquoi, pourquoi ne s'oppose-t-il pas à mon départ?... Ah! rien ne m'a jamais touchée si sensiblement dans ma vie que la pensée de cette séparation. Tout ce que l'on peut souffrir ne me paraît rien en comparaison des tortures de cette absence, et je souhaite la mort comme l'unique remède à mes maux.

Paris, 29 juin 1659.

Vainement je me suis flattée de chimériques espérances; mon malheur n'est que trop certain.

Le Cardinal étant parti pour Bayonne, le Roi me faisait espérer que la Reine, soustraite ainsi à son influence, ne saurait point résister à ses ardentes supplications.

Je ne parus point, hier, au cercle de la Reine. Voyant le Roi tout abattu de tristesse, la Reine le tira à part et lui parla longtemps, le suppliant de faire à la France le sacrifice de son amour. Le Roi ne répondit qu'en laissant écla-

ter les marques du plus violent chagrin, ce que voyant, la Reine prit elle-même un flambeau qui était sur la table, et, passant de sa chambre dans son cabinet de bains, elle le pria de la suivre.

Là, ce fut au tour du Roi de la supplier de lui permettre de m'épouser, ou tout au moins de différer mon départ ; mais tout fut inutile. La Reine, en se montrant touchée de l'état où était le Roi, fut inflexible, sur la question de mon départ.

— Tout est fini, me dit le Roi, en terminant le récit de cette entrevue. La Reine a été témoin de mes larmes et de mon désespoir ; elle en a été touchée, mais sans se laisser fléchir.

Comme je m'abandonnais, à mon tour, aux transports de ma douleur, le Roi me dit qu'il avait exigé que la Reine renouvelât par serment la promesse qu'il me pourrait voir en allant à Bayonne. Il m'a répété ses promesses et juré qu'il n'épouserait que moi.

A toutes ses protestations je ne pouvais répondre que par mes larmes. Il semblait, lui

aussi, pénétré de la plus vive douleur, et comprenant que ses paroles seraient impuissantes à me consoler, il s'est tu et a mêlé ses larmes aux miennes.

Marianne qui sommeillait dans un coin de la chambre a seule assisté à notre entretien. Le Roi est demeuré fort tard ; nous ne pouvions nous résoudre à nous séparer.

Il m'a quittée : tout est fini !... je ne le verrai plus. Je pars demain matin, mais je ne saurais prendre aucun repos. J'écris, le cœur brisé, voulant garder dans ces pages jusqu'aux moindres souvenirs des jours que j'ai vécus près du Roi.

Est-ce donc vrai ? je vais quitter celui que j'aime plus que ma vie !... Le Roi permet que l'on m'arrache à lui... Il n'a pas su défendre notre amour, lui qui est le Maître !

J'ai pu me croire à la veille de la réalisation de mon rêve. Entre moi et le trône, il n'y a eu que la volonté inflexible du Cardinal... Oh ! cet homme que je le hais !... Et ne pouvoir rien, rien contre lui !...

Le jour commence à poindre... Ah ! qu'ils

seront tristes ces jours de mon exil qui se consumeront en une attente vaine, car je ne reverrai plus le Roi !... Il l'épousera, l'autre, cette Infante que je déteste !... Ah ! comment supporter cette pensée : tant de jours commenceront et s'achèveront sans que jamais je puisse voir le Roi...

Tout un infini de douleur tient en ces quelques instants qui me séparent du départ, et pourtant, je voudrais pouvoir en suspendre le cours. Qu'elles passent rapides ces minutes d'agonie !... Je vais partir, je ne le verrai plus! Ah ! que la mort la plus cruelle me serait douce au prix de ce que je souffre !

Notre-Dame de Cléry, 1er juillet 1659.

Impossible d'aller plus avant. J'ai la tête en feu : je suis dévorée par une fièvre ardente.

Le Roi m'est venu trouver avant le départ. Il m'a voulu donner la main pour monter en carrosse. Au moment du départ, ne pouvant contenir son émotion, il fondit en larmes.

— Ah ! lui dis-je, vous êtes le Roi, vous pleurez et je pars !...

Alors se penchant vers moi, il me dit à voix basse :

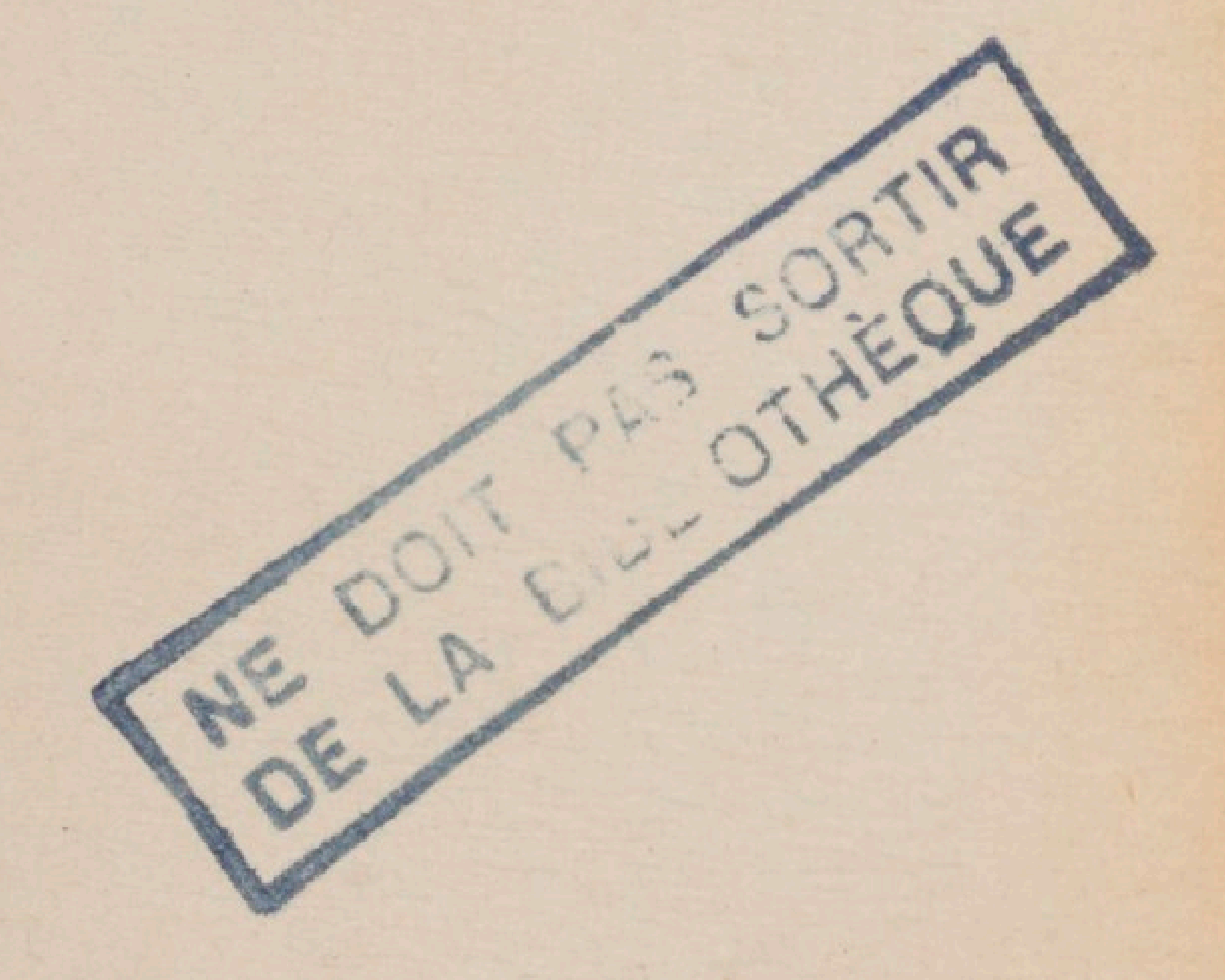
— Ne doutez pas de moi. Je l'ai juré : vous serez Reine de France !

Mais ces paroles n'ont point trouvé d'écho dans mon cœur... Il m'a laissée partir ! Lui, le Roi, il n'a point osé être le maître... Ah ! je voudrais mourir : ne plus savoir, ne plus penser, ne plus souffrir... Je ne le vois que trop, je suis abandonnée...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.


NE DOIT PAS SORTIR
DE LA BIBLIOTHÈQUE





